

Football

MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE

FRANCE
FOOTBALL

48

PAGES

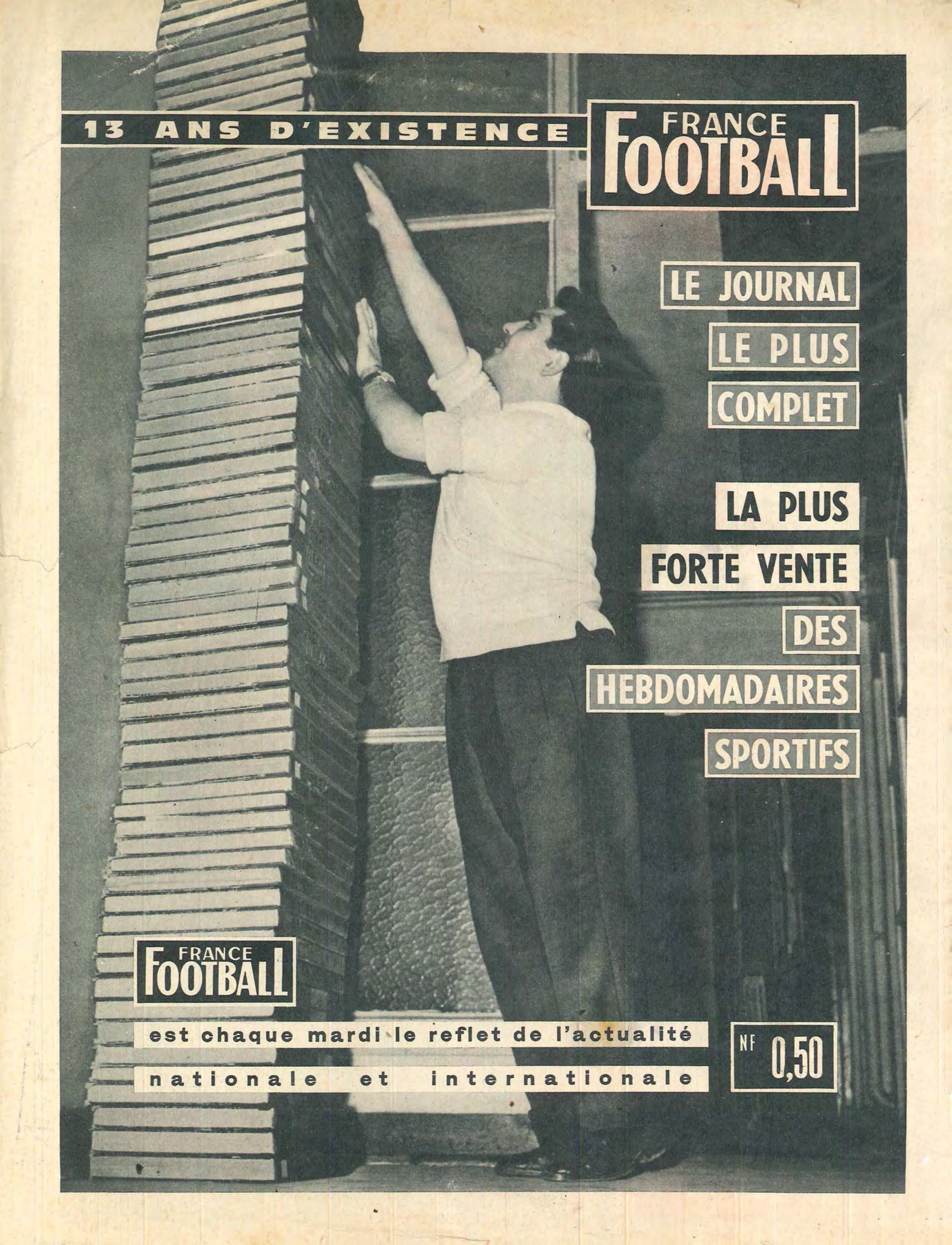
1^{NF}



Vingt sujets passionnants • Des photos couleurs

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

NUMERO 1 — FEVRIER 1960



13 ANS D'EXISTENCE

FRANCE
FOOTBALL

LE JOURNAL

LE PLUS

COMPLET

LA PLUS

FORTE VENTE

DES

HEBDOMADAIRES

SPORTIFS

FRANCE
FOOTBALL

**est chaque mardi le reflet de l'actualité
nationale et internationale**

NF **0,50**



NOTRE COUVERTURE : Roger Marche, recordman de la sélection française, modèle d'énergie, de conscience et de ténacité, accueille avec un sourire heureux les démonstrations d'amitié des jeunes footballeurs du Racing, les Marche de demain. Magnifique symbole de notre football vivant, solide et sans cesse renaissant.

(Photo A. Dartus.)

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

TOUT LE FOOTBALL

A quel besoin répond la publication de « FOOTBALL-MAGAZINE » ? A un besoin souvent exprimé par les lecteurs de « FRANCE-FOOTBALL » : celui d'un magazine en héliogravure, avec des pages en couleur, consacré exclusivement au football sous toutes ses formes.

Cette publication ne remplace pas « FRANCE-FOOTBALL » hebdomadaire, elle le complète. Ce que « FRANCE-FOOTBALL », soumis à une actualité plus riche et plus passionnante que jamais, ne peut donner complètement, « FOOTBALL-MAGAZINE » va vous l'apporter régulièrement : des reportages sur les équipes et les joueurs, des études techniques illustrées grâce aux ressources les plus modernes de la photographie, des explications claires des lois du jeu, des enquêtes minutieuses sur tous les grands sujets que pose le football, des chroniques signées par les plus brillants journalistes et les techniciens les plus éminents de tous les pays, des récits, des mémoires, des échos, des jeux. En bref, le reflet du football à travers le monde, non pas au jour le jour, comme dans « L'EQUIPE », ni au rythme de l'actualité hebdomadaire, comme dans « FRANCE-FOOTBALL », mais d'une manière plus large, plus approfondie et plus « reculée ».

NOTRE souci n° 1 en créant ce nouveau mensuel : nous adresser à tous les amoureux du football, pratiquants, arbitres, entraîneurs, dirigeants, spectateurs et simples lecteurs, éloignés des stades par les circonstances de la vie, en leur donnant de leur sport favori l'image la plus nuancée, la plus mouvante. Nous ne sommes pas de ceux qui ramènent tout le football à une seule conception, à une seule équipe, à un seul joueur. Nous croyons que le football est innombrable et toujours recommencé, et qu'il est impossible de l'enfermer dans des définitions rigides.

C'est pourquoi nous ouvrirons les pages de « FOOTBALL-MAGAZINE » à tous ceux qui, à Paris et en province, en France et à l'étranger ont, du football, un aspect original à signaler, un problème attachant à soulever. Ici, nous ne défendons aucune thèse, nous ne nous réclamons d'aucune chapelle. C'est tout le football qui nous intéresse.

Dans ce premier numéro, on trouvera un choix de sujets et de signatures qui, nous l'espérons, combleront vos vœux.

VOYAGE en Amérique du Sud, de Gabriel Hanot ; les carnets mensuels, de Jacques de Ryswick ; un « club au microscope » : Nîmes Olympique, par Robert Vergne et Kader Firoud ; un footballeur célèbre, le style et l'homme, Joseph Ujlaki, par Max Urbini et Jean-Philippe Rethacker ; Tout le football du Monde, par Louis Naville ; l'enquête du mois : Reims et l'équipe de France, par L.-B. Dancausse, Jean Gauteroux, Henri Germain, Jean Chiariny, Georges Briquet, Paul Pelot et les lecteurs de « FRANCE-FOOTBALL » ; le jeu du gardien de but, par un ancien international : Julien Darui, et un nouveau : Remetter ; les lois du jeu en image (rubrique dirigée par le meilleur spécialiste français, Robert Masson) : Qu'est-ce que le hors-jeu ? ; la Hongrie 1954 et la Hongrie d'aujourd'hui, un article inédit de Gustave Sebes ; une leçon de dribble, par Raymond Kopa ; Brest, la Mecque du football amateur, par Jean Dumontier ; Alger contre Oran ; les « étoiles » du mois, nos jeux, nos programmes et nos palmarès, nos pages couleurs que vous garderez, etc... Tout cela compose un sommaire sur lequel nous espérons recueillir vos impressions et vos suggestions.

C'est de votre accueil que dépendront l'avenir et la formule même de « FOOTBALL-MAGAZINE ».

JACQUES FERRAN.

SOMMAIRE

NUMERO 1 — FEVRIER 1960



Nîmes-Olympique
c'est
Nîmes olympien page 42



Ujlaki
cet
inconnu page 26



Darui et Remetter
parlent des
gardiens de but page 33

Les carnets
de Jacques de Ryswick page 4

Une enquête :
Reims et l'équipe de France page 6

Connaissance des lois du jeu :
le hors-jeu page 18

Brest,
la Mecque du football amateur page 20

Kopa
vous donne une leçon de dribble page 24

Mon mari
Ciso page 32

Gabriel Hanot
parle d'Amérique du Sud page 40

La Hongrie de 1954
et la Hongrie d'aujourd'hui, par Gustave Sebes page 42

Tout le football du
monde page 44



Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAltbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE. UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)

ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET • Directeur général : Jacques GODDET.
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN • Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI.
Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER.

LES CARNETS DU MOIS

L'ACTUALITÉ DU FOOTBALL
LIBREMENT COMMENTÉE
PAR

Jacques de RYSWICK

4 Nulle organisation n'est parfaite. Chez nos amis italiens et espagnols, la « façade dorée » constituée par les clubs géants de Milan, de Turin, de Madrid et de Barcelone, dissimule sans doute certaines lézardes de l'édifice. Et ce sont peut-être celles-ci qui ont transparu, ces dernières années, à travers les résultats de leurs équipes nationales.

La nôtre, par contre, constitue la « façade dorée » d'un football français ayant, lui aussi, ses lacunes de structure — on ne les connaît que trop. Et ce sont peut-être celles-ci qui transparaissent à travers les performances internationales, dans l'ensemble assez moyennes, de nos équipes de clubs, généralement inférieures — hormis un Reims ou un Racing... dans leurs bons jours — aux formations espagnoles et italiennes.

Nulle organisation, nulle orientation n'est parfaite, disons-nous. Il semblerait toutefois, que celle du football français, même avec ses failles, soit la plus saine, se rapprochant davantage de cette politique du « juste milieu » chère à nos ancestrales traditions !

Partant précisément de ce juste milieu, et faute, jusqu'alors, d'une valeur-étalon formelle en football (sélection nationale ou équipe de club), essayons de situer, à l'appui des résultats de ces dernières années, la position du jeu français par rapport à ses deux rivaux latins.

A l'échelon clubs : quatre victoires du Real en Coupe d'Europe ; deux présences françaises (Reims) et italiennes (Florence, Milan) en finale. Ajoutons-y le net ascendant des clubs transalpins sur les nôtres en « Coupe de l'Amitié 59 ».

A l'échelon équipes nationales : pas grand-chose côté espagnol — sauf depuis mai dernier — et moins encore dans le plateau de la balance italienne. A notre actif par contre, une troisième place en Coupe du Monde 58, suivie d'un ensemble de résultats ayant pratiquement laissé intact le standing tricolore.

Agitez, soupesez tout cela... Nous aurons la côte suivante, aussi subjective que mal taillée, mais symptomatique tout de même :

1. — Les clubs espagnols (Real). 2. — L'équipe de France.
3. — Les clubs italiens (Florence, Milan). 4. — Les clubs français (Reims). 5. — L'équipe d'Espagne. 6. — L'équipe d'Italie.



**Fausto Coppi aimait le football.
Il y retrouvait Meazza, Girardengo et Bartali.**

2 JANVIER FAUSTO COPPI... 4 janvier Albert Camus... A quarante-huit heures d'intervalle, au seuil d'une année toute neuve, aux heures des vœux et des espoirs, deux illustres, deux brutales et tragiques disparitions.

Deux hommes jeunes, qui aimaient, exaltaient la vie chacun à leur manière. Deux Maîtres dans leur activité respective. Un prestigieux Prix Nobel de littérature. Un incomparable pur-sang de la bicyclette.

Entre ces deux hommes, aux aspirations si différentes — et hormis cette même et exemplaire façon d'honorer leur profession, de servir leur idéal — quel point commun pouvait bien exister ?

Entre l'intellectuel et le champion, quel sorte de lien pouvait demeurer tendu ? Aucun. Si, pourtant : le lien du football, dont ils étaient tous deux restés de fervents amoureux : Camus, l'ancien gardien de but junior au R.U.A. d'Alger, l'ami fidèle du petit club provençal de Lourmarin ; Coppi, le tifoso du Torino, qui, sa saison routière terminée, s'empressait de venir prendre la tête du onze des coureurs transalpins.

Prodigieux rayonnement, surprenante attirance de ce ballon léger, bondissant, qui sait s'attacher à jamais la ferveur d'innombrables hommes, de toutes races et de toutes conditions, dont il a enchanté l'adolescence...

Pourquoi donc un Camus et un Coppi, après et comme tant d'autres hommes, de Montgomery à Paul-Henri Spaak ou à

**5 Debelleix contre Oliver
(en blanc),
c'est
Lille-Marseille 1960 :
un match
de Division II !
Qui l'eût cru
il y a dix ans.**



Autrement dit, coefficient égal (6) pour le football français et espagnol, devant celui d'Italie (9). Tout ceci encore une fois, n'étant que simple jeu, comme le football lui-même !

CETTE ANNEE 1948 que j'évoquais tout à l'heure à propos du football italien, est-elle si lointaine déjà que nous en ayons oublié certains faits marquants ?

La victoire de l'Olympique de Marseille en championnat de France, devant le L.O.S.C., et, de ce dernier, le troisième succès consécutif en finale de Coupe... Arsenal gagnant la compétition anglaise avec sept points d'avance sur son suivant, Manchester United...

Et aujourd'hui ! Arsenal, non seulement perdu dans les profondeurs du classement en championnat, mais encore éliminé en 32^e de finale de la « Cup » par un club de division II, Rotterdam. Marseille et Lille végétant médiocrement dans l'anonyme et besogneux peloton des déshérités de notre football pro.

Rien d'alarmant pour Arsenal toutefois. Le feu n'est point à l'édifice du vieux club de Highbury. Il traverse l'une de ces crises passagères dont aucun grand nom du football anglais n'a été exempt au cours de son histoire. Ses fondations, ses traditions, sa clientèle sont solides. Pour lui, la vie continue, sans heurts, sans inquiétude, quelles que soient les vicissitudes du moment.

Mais Marseille ? Mais Lille ? Qui nous dira la nature exacte du boulet que traînent deux de nos clubs au passé si prestigieux ?

2 René Coty, de Marcel Cerdan à Louison Bobet ou Adrien Duvillard, avaient-ils gardé intacte et si fraîche, au fond d'eux-mêmes, la petite fleur bleue du football ?

N'est-ce point parce que dans le football, ses disciplines et son esprit, son infinie variété d'expression, ses joies et ses infortunes, les hommes reconnaissent la plus saisissante, la plus exaltante, la plus humaine image de la vie ?

6 JANVIER. A Naples, l'Italie bat la Suisse 3-0, mais on ne la trouve (à peu près) nulle part dans les essais de classements internationaux de ce début d'année, où brillent les noms de la Hongrie, de la France, de l'Espagne...

C'est que les **Azzurri** n'avaient pas gagné un seul match depuis 1957. Et pourtant, quel engouement se déchaîne toujours autour du **calcio** : 77.000 spectateurs ont laissé, l'autre dimanche, 86 millions de lire aux guichets du Stade San Siro pour le match de championnat Milan-Juventus !

Mais justement, le football italien n'est-il pas, depuis l'après-guerre, quelque peu étouffé par sa ceinture dorée ?

« Nos joueurs sont trop gâtés ; notre football est trop inféodé à l'argent : sous une brillante façade, il dissimule des fondations fragiles : la plupart de nos grands clubs sont à la merci des caprices d'un mécène ; bien des dirigeants sont des nouveaux venus au sport ; ils parlent trop finances, et lorsqu'ils se mettent à parler technique, c'est pour entraver le travail des véritables techniciens... »

Cette opinion — autorisée — ne date pas d'hier. Elle m'était exprimée voilà plus de onze ans, en novembre 1948 à Turin, par Vittorio Pozzo, celui-là même qui avait amené la **squadra azzurra** aux triomphes de 1934 et 38, en Coupe du Monde.

Le plus brillant ornement de cette « façade » dont parlait Pozzo, c'était alors le **Torino** qui, avec ses Bacigalupo, Maroso, Mazzola, Loik et autres Gabetto, avait, la saison précédente, enlevé le championnat avec 16 points d'avance sur le second, Milan !

Nous nous trouvions précisément au bar Vittoria, via Roma, en compagnie de Guglielmo Gabetto, maître des lieux et avant-centre de l'équipe-reine, où venaient d'être engagés deux joueurs français, Emile Bongiorno et Roger Grava...

Moins de six mois plus tard, au soir du 5 mai 49, Gabetto,

6 Quel docteur ès football décèlera les causes réelles de cette maladie de langueur qui les mine un peu plus, de saison en saison, et va jusqu'à menacer leur existence elle-même...

Leur existence, mais oui ! Il n'est dramatique pour aucun club de connaître, accidentellement, la descente en 2^e division. Mais là où le drame commence, lorsqu'on s'appelle l'O.M. ou le L.O.S.C., c'est de s'y installer.

Est-il temps encore d'agiter la sonnette d'alarme aux portes des Stades Jean Bouin et Henri Jooris ? Là même où l'on se battait naguère pour voir s'affronter ces deux clubs-phares de notre football. La lueur si faible, si vacillante qu'ils projettent aujourd'hui peut faire craindre qu'il ne soit déjà trop tard.

Oui, je pense avec angoisse à l'avenir de Lille et de Marseille, qui demeurent si intimement attachés à l'histoire de notre football, mais sur lesquels plane la menace de n'en être plus que de beaux souvenirs !

25 JANVIER. — Mais voyez ce qu'est le football : à peine venais-je d'écrire ces lignes qu'Arsenal s'en va gagner en championnat à Manchester (City), cependant que le L.O.S.C. et l'O.M. accèdent aux seizièmes de finales de la Coupe !

En ce qui les concerne, je me réjouis, comme tout le monde, de ce louable et encourageant sursaut intervenu à l'occasion d'une épreuve ayant naguère si souvent souri à Lille et à Marseille.

Qu'on me permette cependant d'attendre d'autres et plus tangibles manifestations de vitalité retrouvée pour que soit modifié le fond de mon sentiment, et du problème. Il faut une tranche de vie autrement supérieure aux 90 minutes d'un seul match pour refléter avec exactitude l'état d'âme courant, la santé d'un club et de son équipe-fanion.

C'est seulement lorsqu'un succès du L.O.S.C. ou de l'O.M. sur leurs voisins de Valenciennes et d'Alès auront cessé d'être considérés comme de « petites surprises » de la Coupe, qu'on pourra parler, à leur sujet, d'authentique et durable renouveau.

CES TRENTE-DEUXIÈMES DE FINALE m'amènent également à me demander ce que sera l'avenir d'un autre club au grand passé, le F.C. Sochaux.



Novembre 1948, à Turin (six mois avant Superga) : Grava, J. de Ryswick, Bongiorno, Gabetto et V. Pozzo.

Bongiorno, Grava et tous leurs camarades de **Torino**, retour de Lisbonne, périssaient dans la catastrophe aérienne de Superga.

Depuis lors, une autre génération de footballeurs a passé. Le blond Gianpiero Boniperti qui, à l'époque, était le benjamin de l'attaque de Juventus, y a joué, l'autre dimanche, son 400^e match de championnat !

Une autre génération a passé, derrière les héros de la tragédie de Superga, mais de celle-ci, le **calcio**, dans son expression internationale tout au moins, semble ne s'être jamais relevé.

A moins qu'il n'ait pas voulu entendre l'avertissement formulé en novembre 1948, par son vieux **commandatore** des glorieuses années.

IL RESTE TOUT DE MEME à ne point oublier que si la **squadra azzurra** vient seulement de gagner son premier match depuis 1957, l'équipe de France, de son côté, n'a pas battu celle d'Italie depuis près de quarante ans ! Ce rappel-ci vaut bien celui-là. Et pour peu qu'on y greffe les résultats de la « Coupe de l'Amitié » (juin-septembre derniers), voilà de quoi écarter toute tentation de faire la fine bouche à l'égard du **calcio** !

Fi de cette pensée d'ailleurs ! Tout au plus, à propos de ces classements de début d'année, essaierons-nous de tracer un rapide parallèle entre la situation, l'orientation du football français et celles des ses voisins latins.

7 **Paul Wartel :
il n'arrive pas
à ressusciter
le glorieux
F.C. Sochaux.**



Sochaux qui, voilà trente ans, monta la première équipe véritablement « professionnelle » ayant existé en France. Sochaux qui fut aussi, sans doute, le premier club à pressentir le rôle social du football dans la vie d'un important centre industriel.

Ce n'est pas seulement parce que Sochaux fait partie du groupe des équipes menacées de relégation que son avenir peut être mis en jeu. Ce n'est pas non plus tellement parce que ce finaliste de la Coupe 59 vient d'être éliminé dès son entrée dans la compétition 1960.

C'est plutôt parce que, chaque fois qu'ils viennent jouer à Paris, les footballeurs sochaliens d'aujourd'hui, semblant écrasés sous le poids du prestige qui s'attache à leur tunique bouton d'or, y accumulent les médiocres performances.

La série a commencé en mai dernier, lors de la finale de Coupe rejouée contre Le Havre (3-0). Elle a continué fin novembre en championnat contre le Racing (8-0). Elle s'est poursuivie, l'autre dimanche devant Lyon, en 32^e (4-0).

Or, lorsqu'on s'appelle Sochaux, il est déconseillé de jouer mal, précisément lorsqu'on se produit à Paris. Et d'y encaisser quinze buts en trois matches, sous les yeux de l'Etat-Major de la grande marque automobile dont on porte l'emblème.

Voilà surtout pourquoi — et je souhaite bien sûr me tromper en écrivant ceci — l'avenir du F.C. Sochaux pourrait être fort compromis si les dirigeants de l'importante firme qui le patronne depuis trente ans, venaient désormais, estimant insuffisants son rendement et son rayonnement, à se lasser

UNE ENQUETE QUI ENGAGE TOUT LE FOOTBALL FRANÇAIS

« L'enquête de FOOTBALL-MAGAZINE » est consacrée aux problèmes principaux du football. Sont invités à y participer, en toute liberté d'expression, les personnalités les plus compétentes ainsi que les journalistes les plus cotés de Paris et de province.

Sujet d'aujourd'hui : **Reims et l'équipe de France.** Nous l'avons proposé à Louis-Bernard Dancausse, président de la Ligue Nationale, Henri Germain, président du Stade de Reims, Jean Chiariny, président de Nîmes-Olympique, Jean Gauteroux, sélectionneur, Georges Briquet, le radio-reporter bien connu, et Paul Pelot, notre confrère nancéien, sous la forme suivante :

« Pensez-vous que le fait de prêter un grand nombre de joueurs à l'équipe de France offre plus d'inconvénients que d'avantages ? »

Estimez-vous que des dispositions spéciales devraient être prises pour éviter que la sélection ait une influence néfaste sur le championnat ? »

Nous publions également l'opinion de nos lecteurs sur ce sujet brûlant.



**Mon projet :
un championnat
d'Europe des clubs**
par **Georges BRIQUET**,
chef des Services sportifs
de la Radiodiffusion Française

AU soir de sa défaite contre Valenciennes, le Stade de Reims s'est découvert un nombre incalculable de supporters sentimentaux...

Faire ça à eux qui venaient de battre si joliment l'Autriche et l'Espagne ! C'est tout juste si on n'en voulait pas à Valenciennes.

Puis, la première colère passée, chacun s'est demandé s'il était normal qu'une même équipe soit appelée à former l'ossature de l'équipe de France et à jouer le championnat...

La défaite même des Champenois en championnat prouvait bien que les tâches sont bien différentes...

On a pu penser, aussi, que la ligne d'avants rémoise, complétée par Grillet ou par Heutte et soutenue par d'autres demis ou arrières que les siens, brillait mieux... Voire... Je pense que l'équipe de France elle-même aurait été battue par Valenciennes après avoir vaincu l'Espagne et l'Autriche.

Ce problème n'est pas uniquement celui de Reims. Son glorieux homologue espagnol, le Real Madrid, a si bien senti le danger qu'il refuse, après un match de sélection auquel il a fourni des joueurs, d'aller jouer à l'extérieur en championnat...

En France, hélas, on n'a pas de telles intentions pour les « prêteurs » qui font la fortune de notre football national.

Le remède, ou les correctifs ?

Ils apparaissent à l'horizon. Et deux des plus farouches défenseurs du championnat à 20 clubs, viennent de passer dans le camp des 16 clubs. Ce sont MM. Dehayé (Racing) et Germain (Reims).

Il est évident que l'allègement du calendrier donnerait une élasticité qui manque au programme de nos clubs.

Le championnat, la Coupe de France, les matches internationaux, les rencontres amicales, les réunions de bienfaisance, la Coupe d'Europe, cela fait beaucoup d'obligations...

Si l'austérité, les massages, les

soins et l'entraînement contrebalancent la fatigue et la saturation, l'influx nerveux ne se reconstitue pas à la demande.

Je me demande si, devant ce nouvel aspect des responsabilités d'une grande équipe, il ne serait pas temps, de séparer nettement les deux activités : nationale et internationale.

Je m'explique et cela m'amène à dévoiler un secret et enfourcher un de mes dadas favoris...

Au temps de M. Monnet, et de son plan du même nom, j'avais failli mettre sur pied un championnat permanent des nations du pool charbon-acier.

Aujourd'hui, il semble qu'on doive aller plus loin encore...

Je dépose donc ici un projet de Championnat d'Europe :

Celui-ci serait disputé en matches aller et retour, par les équipes champion de seize pays d'Europe.

On aurait ainsi des matches Reims, Nice, Nîmes ou Racing, suivant les années, contre Milan, le Real, les Grasshoppers, Dynamo de Moscou, etc., etc...

Les déplacements en avion sont tellement rapides, de nos jours, que ce serait facile.

Pour sauvegarder les championnats nationaux, chaque équipe champion devrait avoir une formation « bis » qui, elle, continuerait à jouer dans son pays...

Seule l'équipe gagnante du championnat d'Europe pourrait être appelée à jouer celui-ci deux ou plusieurs fois de suite.

Et, bien entendu, l'équipe champion de son pays, si sa « bis » avait gagné le championnat en son absence.

Enfin, les matches du championnat d'Europe devraient obligatoirement avoir lieu le samedi, toujours dans le but de sauver les championnats nationaux et... la télévision !

Quels matches n'aurions-nous pas ?

Et quelle quiétude d'esprit pour les équipes vedettes de chaque pays !

L'ÉQUIPE DE DE FAUSSER



**Ma solution :
deux trêves
de quinze jours,
par Jean GAUTEROUX,
membre du Comité
de sélection.**

JE n'ai pas revu M. Henri Germain depuis le dernier FRANCE-ESPAGNE de triomphante mémoire. J'ai beaucoup pensé à lui, par contre, ainsi qu'à mon ami Albert Batteux et à ses gars du Stade de Reims, depuis les matches de championnat du 20 décembre et du 3 janvier, sans mauvaise conscience, mais avec la pointe d'anxiété et l'entrave d'esprit du Monsieur qui a contribué à pousser le « petit » à reprendre plusieurs fois du dessert et qui le voit verdoyer, victime d'un embarras gastrique sérieux.

J'imagine que le président rémois, malgré les réactions vives et éphémères que lui confère son tempérament sanguin, ne me cherche pas, moi et quelques autres, pour nous flanquer une raclée, afin de venger son enfant qui a provisoirement perdu sa belle santé et risque ainsi de ne pouvoir passer brillamment son examen de fin d'année.

Mais je sais aussi que le W du graphique sanitaire de son équipe (première pointe inférieure qui est Valenciennes, pointe médiane supérieure pas très haute qui a nom Stade Français, deuxième pointe inférieure extrêmement basse trahissant le désarroi de la seconde mi-temps angevine), s'inscrivant après les deux magnifiques résultats internationaux dans lesquels Reims bénéficiera d'une grosse part, obsède Henri Germain et appuie d'un poids très lourd, actuellement, sur le plateau de la balance où sont rangés les inconvénients d'avoir à fournir six ou sept joueurs pour chacun des matches de l'équipe de France, à côté de l'indisponibilité également pesante de Roger Piantoni après le match international de Sofia.

L'autre plateau est celui des satisfactions multiples que procure une belle équipe, unanimement reconnue comme telle et aussi, il faut bien le dire, sollicitée en conséquence.

Je n'ai besoin d'assurer personne, sauf peut-être les très jeunes enfants, qu'il y a eu pour nos six magnifiques combattants une bonne dose d'influx nerveux et de forces vives laissés sur les terrains de Colombes et du Parc des Princes et qui ne se refont pas avec quarante-huit heures de chaise-longue. Ajoutons pour être complet que dans les limites chronologiques de ce W désastreux dont les angles vifs ont percé le cœur des « sympathisants rémois » (ils sont environ vingt-cinq millions), se situe le voyage à Oran qui, pour être aérien, n'en a pas moins abouti à une heure et demie supplémentaire de football, entre deux dimanches de ballon.

Je ne connais pas, je l'avoue et je

m'en excuse, le nombre de matches joués par le Stade de Reims depuis le début de la saison 1959-1960, ce qui est doublement fâcheux : d'une part, cela m'aiderait à soutenir notre réputation tripartite de « n'avoir d'eux que pour Reims », d'autre part parce qu'une documentation très serrée fait toujours beaucoup plus sérieux dans un exposé. Mais je ne crois pas être très loin de la vérité en avançant que le rythme en est de deux par semaine et ceci depuis cinq mois !

Oui, bien sûr, les Rémois jouent trop ; oui, le championnat est trop long ; oui, les divisions sont trop chargées, tout le monde — ou presque — a pleuré là-dessus ! Mais les vingt clubs par division subsistent (jusqu'au jour où le bon sens aura triomphé) et en attendant ce jour béni qui laisserait quelques dates pour des confrontations internationales A L'ECHELON CLUB plus massives, plus cohérentes, plus diversifiées, il nous faut ranger les mouchoirs et nous accommoder du calendrier bien lourd qui nous est imposé, MAIS NON SANS LE MIEUX REPARTIR afin que les mêmes efforts soient supportés par tous.

De quelle façon ?

Couper le championnat de deux trêves de quinze jours chacune réservées aux confrontations internationales : l'une à fin novembre, l'autre au 15 mars.

Les matches internationaux seraient groupés dans ces deux périodes. (Équipes A, B, Espoirs, militaires.)

Tous les clubs professionnels ou, tout au moins, tous les clubs de première division seraient appelés à rencontrer leurs homologues étrangers suivant les classements actuels, pour deux nations adverses, ce qui ferait deux matches par période de trêve du championnat.

Exemple : le 13^e français rencontrerait le 13^e espagnol le 30 novembre et le 13^e allemand le 7 décembre ; à nouveau 13^e français — 13^e espagnol : 15 mars ; 13^e français — 13^e allemand : 22 mars.

Ce qui supposerait des dialogues internationaux qui ne soient pas de sourds, tant pour les rencontres inter-clubs que pour les rencontres inter-nations et une harmonisation des périodes de confrontations internationales bien délicate s'il n'existait une certaine Union européenne qui, en plus de sa COUPE, a dû, j'imagine, être créée pour de tels rapprochements.

Les clubs, dont le nombre de sélectionnés est trop important, se-

FRANCE RISQUE-T-ELLE LE CHAMPIONNAT ?

raient évidemment dispensés de ces rencontres inter-clubs.

Les quatre dates de championnat ainsi perdues seraient retrouvées en semaine... en attendant le chiffre idéal de seize clubs par division !

Voilà une manière d'éviter que

Reims ne soit puni pour avoir rassemblé trop de très bons joueurs de football. Et le « hard-labour » à la portée de tous les clubs. Si seulement cela pouvait en dégoûter définitivement quelques-uns : quatre par division, exactement !



Des mesures draconiennes,
par Henri GERMAIN,
président
du Stade de Reims.

COMPTER plusieurs internationaux dans ses rangs, être en quelque sorte l'antichambre de l'équipe de France a toujours été un grand honneur, un beau sujet de fierté pour le Stade de Reims.

Vous dire que cela présente pour nous plus d'inconvénients que d'avantages ne serait par conséquent qu'un reflet inexact de la vérité.

En fait, cette situation ne devrait entraîner aucune sorte d'inconvénient si tout était envisagé, étudié à l'avance. J'ai dit cent fois que la seule, la vraie solution, résidait dans la réduction des clubs de division I. Ce n'est qu'à ce prix que le calendrier pourra être composé habilement en tenant compte naturellement, des matches internationaux. Cependant, et puisque le projet d'une première division à 18 ou même 16 clubs, n'est pas encore pour demain, j'estime que nos sphères dirigeantes devraient s'y prendre

autrement. Comment ? En commençant par ne faire jouer aucun match de championnat le jour d'une rencontre internationale. Ainsi, Reims ne serait pas plus lésé qu'un autre, ce qui n'a pas été ou ne sera pas le cas cette saison.

Je le répète. Pour éviter, à l'avenir, que la sélection ne puisse devenir une source de soucis pour un joueur et pour son club, il faut en venir à des mesures draconiennes. Ou on réduit le nombre des clubs ou on établit un juste équilibre pour tous, équilibre dans tous les domaines d'ailleurs, aussi bien en ce qui concerne les matches internationaux qu'à propos des matches en nocturnes par exemple. Ne serait-il pas logique que toutes les équipes jouent ensemble soit le jour soit la nuit, en un mot qu'elles soient logées à la même enseigne ?

On aurait déjà aplani un point important et le championnat deviendrait alors l'épreuve idéale de régularité.



Les servitudes de la grandeur,
par Paul PELOT,
secrétaire général de la rédaction
de « L'Est Républicain ».

LE Stade de Reims ne sera sans doute pas champion. Ce qui revient à constater que l'équipe de France n'est pas la meilleure équipe de France ! Un peu choquant, n'est-ce pas...

Alors, on cherche une explication et la première venant à l'esprit tend à imputer à la sélection de trop nombreux Rémois leur défaillance en championnat : Reims, dit-on, a payé à Valenciennes et à Angers la page de gloire inscrite au Parc. Et d'enchaîner, tout naturellement, en se posant la question : Reims n'a-t-il pas plus à perdre qu'à gagner, moralement et financièrement, à fournir aussi généreusement l'équipe nationale ?

M. Germain ne passe pas pour un rêveur. S'il lui arrive de prendre de

gros risques financiers comme celui qui a consisté à rapatrier le cher, le très cher, Raymond Kopa, il sait aussi dresser un bilan. Même si Reims ne dispute pas la Coupe d'Europe, l'an prochain, même s'il butte sur de nouveaux Angers, même si son public grogne, il n'en continuera pas moins à démolir, chaque dimanche, les records de recettes et de faire prime sur le marché des matches amicaux.

Le football français souffre d'impécuniosité. Il paraît qu'on n'en meurt pas. On bâtit une équipe avec un, deux, quelquefois trois joueurs de classe et on complète avec ce que l'on trouve, avec du « tout-venant ». C'est la recette commune de la sauce si souvent insipide à laquelle est accommodé notre football dominical.

Reims, c'est autre chose. C'est même tout le contraire. Les joueurs de classe n° 1 sont l'écrasante majorité. On n'y rencontre pas de médiocres. Seulement quelques points plus faibles. C'est là que se produit la rupture ; c'est là qu'il faudra, non pas colmater, mais assortir, unifier, équilibrer avec du matériel de même valeur.

Prisonnier volontaire de ses méthodes et de son standing, le président Germain n'aura, une fois de plus, d'autre solution que d'écrémer le football français des deux, trois ou quatre meilleurs éléments pris chacun à la place qui convient. Il n'aura pas d'autre solution que recruter à nouveau dans l'équipe de France ou dans son antichambre. Pour que Reims reste Reims, il lui faudra, de plus en plus étroitement, et dans chacune de ses lignes, s'identifier au « onze » tricolore.



Reims se disperse trop,
par Louis-Bernard DANCAUSSE,
président
de la Ligue Nationale.

L'ATTITUDE compréhensive d'Henri Germain coupe court, selon moi, à toute polémique. Les deux matches internationaux superposés, France-Autriche et France-Espagne, ont été des événements d'exception. — en particulier le second qui a créé chez les joueurs une véritable hypertension et une dépense extraordinaire d'influx nerveux.

Mais il ne nous était pas possible de discuter la date si généreusement proposée par l'Espagne.

Les matches internationaux sont choisis de manière à ne pas gêner

Tandis que nos clubs, dans leur ensemble, paraissent condamnés perpétuellement à l'empirisme, aux fins de mois et de saison laborieuses, le Stade de Reims, lui, est voué aux servitudes de la grandeur. C'est son lot de susciter l'admiration, l'envie et les vocations. C'est sa mission d'être le commis-voyageur-démonstrateur de ce « football ma passion » que nous aimons. C'est aussi son privilège de transfigurer un adversaire modeste jusqu'à en faire pour une heure son égal et même son vainqueur.

Si, par-dessus le marché, sous le maillot bleu de France, les mêmes hommes nous offrent d'aussi lumineux après-midi que ceux de Suède ou du 17 décembre 1959, alors peu importe qu'à l'addition des points de la saison, ils ne parviennent pas à décrocher le plus fort total.

le championnat et vous savez que deux sélectionnés suffisent à faire reporter un match de l'équipe à laquelle ils appartiennent.

Je pense, et je le regrette pour mon ami Germain, que le Stade de Reims n'a plus qu'une chance assez mince d'être champion. Mais le sérieux avec lequel Nîmes mène son championnat, refusant tout match fructueux, mérite une récompense.

Reims demeurera quand même l'équipe des grandes occasions, mais elle se disperse trop, en dehors même de l'équipe de France.



Un problème sérieux
par Jean CHIARINY,
président
de Nîmes-Olympique.

IL est incontestable qu'une équipe qui fournit à l'équipe nationale une majorité de joueurs est handicapée en championnat. On n'a pas, jusqu'ici, étudié assez sérieusement ce problème. Il peut même arriver que cette situation puisse fausser la compétition de la Ligue. Je sais bien que le championnat est long et qu'il est difficile de modifier son calendrier, mais cela n'est pas une raison pour ne pas chercher un remède. Peut-être faudrait-il envisager de reporter le match que doit disputer une équipe dont cinq ou six éléments

ont joué, quelques jours plus tôt, en équipe de France. Mais il est évident que cette solution a une incidence financière qu'il est difficile d'éviter.

Un club est, d'une part, honoré par la sélection d'un grand nombre de ses joueurs. Ceux-ci sont ravis d'être sélectionnés. Mais il est injuste qu'ils en subissent le contre-coup. Le problème mérite d'être étudié très soigneusement et peut être résolu en séparant nettement le football de championnat du football international.

NOS LECTEURS ONT AUSSI LEUR OPINION

SCANDALISEE

« Je suis du nombre des sportifs qui reconnaissent que le Stade de Reims est la meilleure formation française sur tous les points. Pour expliquer cela, je pose simplement trois questions : 1° en dehors de la routine du Championnat de France, qui fait les meilleurs résultats face aux formations étrangères ? Reims bien sûr ! 2° Qui a participé à deux finales de Coupe d'Europe des Clubs ? Encore Reims ! 3° Qui donne le plus de joueurs de classe à l'équipe de France ? Toujours Reims !

Tous les sportifs font comme moi ces constatations. Cette saison, le Stade de Reims partait avec l'idée bien arrêtée d'enlever le Championnat de France, afin de participer la saison prochaine à la Coupe d'Europe des clubs. Or la sélection de nombreux joueurs Rémois en équipe de France est en train de détruire les espoirs d'Albert Batteux. L'équipe de France a besoin des Rémois, d'accord, mais, dans ce cas, que l'on fasse au moins un geste de remerciement envers ceux-ci en ne les envoyant pas à l'abattoir valenciennois trois jours après avoir disputé deux rencontres internationales particulièrement épuisantes. C'est scandaleux et le Championnat de France se trouve entièrement faussé par cette injustice flagrante. Si Nîmes termine champion de France, tant mieux pour lui ! Mais il le devra beaucoup à la malchance du Stade de Reims de posséder des joueurs si forts qu'on les use par tous les bouts et qu'il n'est rien fait pour leur permettre de disputer leur chance à armes égales avec leurs adversaires. »

Yves DANVEAU
51, rue de Laval
Fougères

INGENIEUSE

« L'équipe de Reims paye actuellement les efforts exagérés demandés à ses joueurs.

En ce trimestre, deux matches sans enjeu devront être livrés par l'équipe de France à celles de la Belgique et du Chili. Est-il bien nécessaire d'imposer de nouvelles fatigues aux Rémois ?

Il existe en France de bons joueurs en dehors de Reims. Il doit bien y en avoir pour chaque place trois de classe internationale. Il semble possible, en tenant compte des cas de méforme et des blessures, de constituer à chaque instant une équipe qui ne vaudra peut-être pas celle fournie par les joueurs rémois, mais qui ne sera pas ridicule sur le plan international. On permettrait ainsi aux sélectionneurs de profiter de ces rencontres sans enjeu pour faire des expériences. Bien entendu pour la Coupe d'Europe, l'équipe de France retrouverait tous ses atouts.

Cette formule devrait satisfaire à la fois les supporters de Reims, désolés de voir sacrifier les chances de leur équipe dans les épreuves nationales, et ceux des autres clubs qui trouvent trop grande la part faite aux Champenois dans la sélection nationale ? »

Michel DELALY
10, rue Mistral
Alès

DOCUMENTEE

« Je ne suis pas d'accord avec ceux qui prétendent que la victoire finale de Nîmes laisserait un arrière goût d'injustice. Car Nîmes doit aujourd'hui une bonne partie de son avance au fait qu'il a triomphé de son rival champenois sur son propre terrain. Et, ce jour-là, toutes les garanties de régularité entouraient le match. »

Jacques MARION
Quissac (Gard)

UNE ENQUÊTE QUI ENGAGE TOUT LE FOOTBALL FRANÇAIS

● **LE 11 OCTOBRE DERNIER**, sept Rémois jouèrent Bulgarie-France à Sofia, ce qui provoqua le report du match de championnat Toulon-Reims au 26 novembre. De sorte que le calendrier des internationaux de Reims pour la fin novembre s'établit ainsi : mercredi 11 : France-Portugal (5-3) ; dimanche 15 : Stade Français-Reims (0-3) ; dimanche 22 : Reims-Racing (0-0) (attaque rémoise décevante) ; jeudi 26 : Toulon-Reims (0-0) ; (les Rémois pris de vitesse) ; dimanche 29 : Le Havre-Reims (2-2) (Kopa légèrement blessé).

● **LE 28 FEVRIER PROCHAIN**, jour de Belgique-France, devrait se dérouler Racing-Reims en championnat ; le 27 mars, jour d'Autriche-France, est prévu Reims-Monaco. Ces deux matches seront reportés. Mais à quand ? A des jours de semaine. Ne vont-ils pas surcharger la tâche des Rémois ?

● LE TOURNOI FINAL DE LA COUPE



De quels poids a pesé la blessure de Piantoni, survenue au cours de Bulgarie-France à Sofia, dans la défaillance rémoise ? (De g. à dr. : Lerond (F.), le masseur Hainaut, Vincent (F.) debout, Piantoni (F.) que soulève un soigneur, Largov et Abadjiev (B.).

D'EUROPE des Nations, auquel la France participera probablement, est fixé en plein mois de juillet 1960. On peut se demander quand Kopa, Fontaine et compagnie prendront des vacances.

● **LES CHAMPIONNATS DE RUGBY ET DE BASKET**, moins encombrés, ne souffrent pas de la « concurrence » de l'équipe de France. Mais Lourdes a toujours prétendu qu'il avait perdu le titre en 1955, devant l'U.S.A.P., pour avoir trop donné à la sélection.

● **EN CINQ ANS** (depuis le 17 mars 1955), sur les 37 matches disputés par la France, le Stade de Reims a « prêté » à l'équipe nationale 13 joueurs totalisant 162 sélections. De quoi faire une équipe entière avec ses deux remplaçants : Colonna - Zimny, Jonquet, Wendling - Penverne, Muller - Bliard,

Muller avait été un des héros de France-Espagne (notre document : Muller, à gauche, inquiète les défenseurs espagnols Olivella et Garai). Il fut cependant, trois



DES PIÈCES AU DOSSIER



FONTAINE : il marque des buts pour la France et pour Reims (notre document : le deuxième but de France-Espagne. A g. : Ramallets).

SKIBA : il consacre toute son efficacité à son club : Nîmes-Olympique.



Fontaine, Kopa, Piantoni, Vincent. Remplaçants : Glovacki, Leblond.

● **LES AUTRES CLUBS SOLLICITES** sont les suivants : R. C. Paris, 6 joueurs (40 sélections), Saint-Etienne, 6 joueurs (23 sélections), Toulouse, 4 joueurs, Monaco, Lille, Nîmes et Nancy, 3 joueurs, Sochaux, Bordeaux, Nice, Lens, Marseille et Valenciennes, 2 joueurs, Limoges, Strasbourg, Lyon, Stade, Red Star, Sedan, Angers, Rennes et Le Havre, 1 joueur. Un seul club actuellement en division I n'a eu aucun sélectionné : Toulon

● **EN ANGLETERRE**, le championnat ne s'arrête pas quand joue l'équipe nationale. Il est vrai que les clubs anglais ont beaucoup plus de réserves que les nôtres.

● **EN ITALIE**, la journée de Championnat, précédant une rencontre internationale, est toujours supprimée. Il y a donc une trêve de 15 jours, entre deux rencontres de championnat, pour permettre à l'équipe nationale de se préparer dans les meilleures conditions et pour ne pas risquer de fausser le championnat.

● **EN ESPAGNE**, le calendrier est établi à l'avance comme en France. Le championnat est neutralisé complètement le jour des matches internationaux, mais il n'y a pas de mesures préventives. Une précision pourtant : les équipes de clubs n'ont pas le droit de jouer des matches amicaux, dix jours avant, et dix jours après le match international.

● **EN ALLEMAGNE**, le championnat continue, même le jour d'une rencontre internationale. Mais les clubs, qui ont un ou plusieurs sélectionnés, ont la faculté de demander le report de leur match. La situation, très particulière, de Reims, par rapport à l'équipe de France, est à rapprocher de celle du Kaiserslautern, qui, en 1954, donnait cinq à six joueurs à l'équipe d'Allemagne.

NOS LECTEURS ONT AUSSI LEUR OPINION

HUMORISTE

« Tous les amateurs de football seront de mon avis : il est impensable qu'une équipe comme le Stade de Reims encaisse trois buts à Valenciennes et six à Angers. Il faut donc faire quelque chose pour les Rémois.

Voici la première solution :

Reims serait, au début de chaque saison, consacré champion de France et détenteur de la Coupe de France et, bien entendu, dispensé de participer à tous les matches officiels.

Cela lui permettrait de se consacrer uniquement à des matches amicaux, de propagande ou de démonstration sur le plan national et même européen, sinon mondial

Cette même équipe serait sélectionnée en bloc pour constituer l'équipe de France.

Deuxième solution :

Il faut créer trois divisions :

1° Première division : Reims tout seul ;

2° Deuxième division : tous les autres clubs opérant actuellement en première division ;

3° Troisième division : tous les clubs opérant actuellement en deuxième division.

Il ne serait ainsi plus donné de voir des choses profondément injustes, par exemple Nîmes leader du championnat avec trois points d'avance sur Reims.

En dehors de ces deux solutions, je ne vois pas trop comment on pourrait procéder pour éviter à notre constellation de vedettes une promiscuité dont leur talent ne peut que souffrir. »

Raymond PUECH
8, rue Tedenat
Nîmes

SEVERE

« Je ne conteste nullement la valeur de Reims, qui reste une bonne équipe française, mais je me permettrai néanmoins de vous rappeler que les dix derniers matches du club qu'on a appelé « l'ambassadeur du football français » à l'étranger se sont soldés par autant d'échecs à savoir :

Février 1959 : Liège : 2-0, Standard ;
Mars 1959 : Berne : 1-0, Young Boys ;
Juin 1959 : Stuttgart : 2-0, Real Madrid.
Intersaison 1959 : U.R.S.S. : 5 matches, 5 défaites ; septembre 1959 : Turin : 5-2, Juventus ; décembre 1959 : Oran : 3-1, Real Madrid. »

Georges FRISTEAU
Saint-Etienne

CIRCONSTANCIEE

« Les Niçois ont disputé, depuis le début de la saison, cinq matches en semaine comptant pour la Coupe d'Europe des Clubs. Ces matches ont été pour eux aussi durs et aussi importants que France-Espagne pour les Rémois. Trois jours après chacun de ces matches, les Niçois ont obtenu les résultats suivants : Lyon : 0, Nice : 2 ; Reims : 2, Nice : 2 ; Bordeaux : 0, Nice : 3 ; Nice : 2, Lyon : 1 ; et, enfin, après leur calvaire dans la boue de Genève, leur seule défaite, très honorable, à Valenciennes, 4-3. Soit au total, 5 matches, 7 points, 12 buts pour, 7 contre. Et jamais les Niçois n'ont pensé à faire reporter un de ces matches. »

Gardanne (B.-du-R.)
José SALOM

REALISTE

« En Angleterre, avec leur championnat de 22 clubs, la Coupe, les matches internationaux plus nombreux que chez nous, les équipes trouvent le temps de disputer toutes les rencontres. Elles ne se plaignent pas que le calendrier soit trop chargé. »

André LOMBARD
Charolles (S.-et-L.)

jours après, un des Rémois les plus satisfaisants à Valenciennes (3-0). (Au centre, il protège Colonna qui se s'empare du ballon.)





**LA PHOTO
DU MOIS**

Frigorifiée, la tourterelle a profite d'une pause dans le jeu des hommes pour se percher sur le ballon, moins glacé que la terre.

Peut-on mieux évoquer le football de janvier — celui du grand froid et de la neige — que par cette très belle photo d'André Lecoq ?



LE FOOTBALL ALGÉRIEN EN MARCHE

LE S. C. BEL-ABBES

DE GAUCHE A DROITE, AU PREMIER RANG : GROS, BENGAMRA, BILITKY, TAILLEPIERE, DIAZ ; AU DEUXIEME RANG : CALATAYUD, PERLES, MARION, MOULON, MACIA, JAMES.

Avec le championnat de France amateur, le football algérien a repris sa marche en avant. La rivalité entre le S. C. Bel-Abbès et l'Olympique Hussein Dey en est l'une des grandes attractions. « Football-Magazine » présente ces deux équipes qui comptent parmi les plus glorieuses d'Afrique du Nord.

L'OLYMPIQUE HUSSEIN DEY

DE GAUCHE A DROITE, AU PREMIER RANG : VALS, YOUSSEF, MASCARO, LAYAUD, AITKHALED ; AU DEUXIEME RANG : ROPERO, TUDURI, COVES, SBORALSKI, VADEL, PERRET.



PIERRE BARLAGUET
HENRI SKIBA
HASSAN AKESBI
(de gauche à droite)
les meneurs de jeu de
NIMES - OLYMPIQUE



NIMES olympique c'est NIMES olympien

Ce reportage a été
réalisé par
**ROBERT VERGNE et
ROBERT LEGROS**

UNE grande famille toute simple, rude comme la garrigue, tenace comme les Huguenots dont elle a hérité les qualités de courage, de patience, voire de susceptibilité.

Un président chirurgien-dentiste de son état qui a poussé la conscience professionnelle et sportive jusqu'à couper en deux son cabinet, comme sa vie : moitié prothèse, moitié football.

Un secrétaire-instituteur qui sort du club pour aller à l'école ; un entraîneur, ancien instituteur également, qui, lui, a quitté l'école pour en créer une, de football.

Une phalange qui a atteint un stade supérieur tout en évoluant dans un stade vétuste.

Une équipe-vedette sans vedettes.

C'est Nîmes Olympique au calme olympien.

— **Monsieur Jean Chiariny, voudriez-vous nous donner des précisions sur la naissance de votre club ?**

JEAN CHIARINY : Notre club a un parent sérieux et très digne : le Sporting-Club de Nîmes parfaitement organisé, particulièrement bien géré par un président de valeur qui a amené à Nîmes des joueurs de grande classe (surtout étrangers) et qui, pendant les premières années (1932-1935), a pris rang parmi les meilleures équipes professionnelles françaises. Par la suite, ce fut moins brillant. Malgré les efforts des dirigeants de l'époque, malgré la valeur de très grands joueurs étrangers comme Wilson qui était l'avant-centre de l'équipe écossaise, Cheyne, Carvan, les joueurs tchécoslovaques comme Silny, Nyveet, Nîmes termina dernier de division I, en 1935, et abandonna les rangs professionnels.

Après cette faillite, si le terme peut être utilisé en matière de football, vint une période de transition où il n'y eut pratiquement pas de football à Nîmes. Puis ce fut la création de Nîmes-Olympique qui figurait parmi les amateurs. Le terrain, à cette époque-là, fut sauvé par deux personnalités nîmoises : M. Girard et M. Rambaud, qui évitèrent qu'il ne disparaisse complètement. Il avait été acheté par voie de justice par une société arlésienne qui le destinait à d'autres fins. C'est grâce à M. Girard que le terrain est resté un terrain de football.

C'est à cette époque-là que Nîmes-Olympique fut créé. J'avais fait partie du comité directeur du Sporting-Club de Nîmes ; j'en avais apprécié les efforts et j'en avais subi la décrépitude. Tout au début, à la formation de Nîmes-Olympique, je n'en faisais pas partie. Puis, on me fit appeler en 1937.

HENRI BOSQUIER : En 1937, depuis deux ans déjà, les supporters locaux et régionaux étaient privés de leur sport favori.

En janvier, au cours de la réunion qui se tint à la Galerie Jules-Salle, tous les sportifs nîmoises avaient formé ce comité dont faisait partie notre président actuel, M. Chiariny et qui devait faire l'impossible pour ramener le sport professionnel à Nîmes. Il y eut diverses réunions en janvier, d'autres en avril, d'autres encore sous la présidence de M. Gambardella, déjà membre influent de la fédération. Et c'est à la fin de 1937 qu'on relève, parmi les candidats au professionnalisme, les noms de Bordeaux, Toulouse et Nîmes qui étaient des clubs régionaux. Il y eut des difficultés assez importantes. Mais les clubs de la région aidèrent Nîmes-Olympique, en particulier Montpellier qui accepta de venir jouer un match à Nîmes, et, le 2 août 1938, il était enfin décidé que Nîmes partirait dans le professionnalisme.

**"Pour Firoud,
une nouvelle raison de vivre"**

— **Venons-en maintenant à la période contemporaine. M. le Président, voulez-vous nous dire comment Nîmes est parvenu à être ce qu'il est ?**

JEAN CHIARINY : Les débuts de Nîmes-Olympique furent extrêmement pénibles et assez dramatiques puisque Nîmes était, non pas dans les premiers, mais dans les derniers et qu'à cette époque-là les derniers étaient menacés de relégation parmi les amateurs. Pendant de nombreuses années, Nîmes, mal classé, ne songeait nullement à ce qui lui arrive maintenant. Cela dura jusqu'au jour où il fut décidé d'acheter le terrain que possède Nîmes aujourd'hui.

Cet achat avait un but : apporter des capitaux nécessaires pour assurer l'effort indispensable à la formation d'une bonne équipe capable d'accéder enfin à la première division. Une somme de douze millions fut nécessaire à cette réalisation et permit l'acquisition des Danzelle, Golinski, Rouvière, Firoud lequel est devenu le capitaine, puis l'entraîneur actuel.

C'est grâce à l'arrivée de ces joueurs qu'un nouveau mouvement, une nouvelle espérance se sont manifestés au sein du club.

La réussite n'a pas été immédiate ; l'expérience Danzelle, joueur-entraîneur ne fut pas concluante.

Pibarot avait signé une licence de joueur professionnel, mais malheureusement atteint d'une sérieuse blessure au genou, il ne put tenir son rôle de joueur. Très consciencieusement, très honnêtement même, il me demanda la résiliation de son contrat qu'il ne pouvait plus honorer. Nous le primes alors comme entraîneur.

La première année ne fut pas décisive et, si Pibarot amena des améliorations dans le comportement de notre équipe, le classement ne fut pas suffisant pour nous permettre de remonter en première division. C'est la saison 1949-1950 qui fut vraiment la saison « explosive » de Nîmes enfin victorieux dans le championnat de deuxième division. Nîmes justifia à cette époque-là son excellente tenue par une remarquable carrière en Coupe de France qui le conduisit en demi-finale.

Ensuite, les débuts en première division furent très satisfaisants. Sur sa lancée, Nîmes-Olympique termina quatrième. Puis ce fut un peu moins brillant par la suite et Nîmes connut alors des années difficiles. Mais enfin, il sut toujours manifester un redressement qui

lui permit de figurer à un rang honorable. Le départ de Pibarot me conduisit à penser que Kader Firoud était l'homme qu'il me fallait. J'avais apprécié Kader Firoud sur le terrain ; je connaissais ses qualités ; je savais qu'il était un homme intègre, un homme qui savait ce qu'il voulait, un combattif, pour qui le sport était tout. Handicapé par un terrible accident qui risquait de lui faire perdre tout ce qu'il avait convoité, je le savais très déçu, très affecté. Je crois que je lui ai donné l'occasion d'avoir une nouvelle raison de vivre, un nouveau désir de réaliser ce qu'il pensait, ce qu'il voulait et je crois que là je ne me suis pas trompé.

"Etre champion, ce serait magnifique si ça s'arrêtait là"

— Vous avez déjà obtenu une véritable consécration en 1950. Dix ans après, on peut dire, sans préjuger du résultat final de ce championnat, que vous avez connu une nouvelle consécration encore plus grande même, puisque vous faite partie des « trois grands » dont vous êtes le leader. Estimez-vous, M. Chiariny, que cette nouvelle étape dans la hiérarchie peut modifier la politique suivie par votre club jusqu'à présent ?

JEAN CHIARINY : Pas du tout, sans hésitation. Il est évident que je suis assez superstitieux et que cette étape de dix ans, à l'issue de laquelle nous pensions avoir des chances de remporter le titre, ne modifiera en rien notre politique. Si, toutefois, nous sommes champions au mois de mai, c'est à ce moment-là qu'il faudra faire un effort sur nous-mêmes pour garder cette même sérénité d'esprit, ce calme, qui nous évitera de commettre des erreurs.

Il est évident que si ça s'arrêtait là, il n'y aurait pas de problèmes dans la vie d'un club. Etre champion serait la définition, la récompense du bon élève heureux d'avoir réussi. Malheureusement ce titre lui impose une épreuve, un examen nouveau : Cette fameuse Coupe d'Europe (rire du président) ! C'est la clé du problème.

Etre champion serait magnifique si ça s'arrêtait là. La vie continuerait, la même d'ailleurs, toujours la même chez nous. Mais, puisqu'il se greffe une autre « histoire », puisque nous aurons à subir un nouvel examen, alors il faudra le préparer.

— Peut-on en déduire que la Coupe d'Europe, qui est la sanction depuis cinq ans du titre de champion, vous inquiète ? Est-ce que vous y êtes hostile, est-ce qu'elle est souhaitée et souhaitable à Nîmes ?

JEAN CHIARINY : Eh ! bien, elle ne m'effraie pas. Si l'on est logique, étant donné que c'est la récompense de l'effort, j'estime que l'équipe qui a passé brillamment un examen doit savoir préparer l'autre. Par conséquent, il ne devrait y avoir aucune raison, puisque nos joueurs ont démontré leur valeur, leur « présence » dans ce championnat, qu'ils se cherchent des complications et n'aient pas le courage de continuer par eux-mêmes, dans le même esprit, avec les mêmes conseils qui se sont avérés suffisants pour les conduire au titre national. Pourquoi ne se lanceraient-ils pas dans cette aventure avec le même état d'esprit, voire avec une ambition nouvelle, celle de prouver que leur titre de champion de France n'aurait pas été le fait du hasard ?

— Quelle est la politique du club en matière d'installation sportive et serait-elle modifiée par un titre éventuel de champion de France ?

JEAN CHIARINY : Comme vous le savez, le terrain sur lequel joue Nîmes-Olympique appartient à une société immobilière, mais en fait lui appartient. Ce terrain, dont on parle beaucoup à Nîmes, que l'on juge trop petit, je le juge suffisant. Car il s'avère trop petit une fois ou deux l'an. La saison dernière, malgré notre très bon classement, nous n'avons jamais refusé de monde. On dit que, s'il était plus confortable, certaines personnes y viendraient plus volontiers. Mais ce terrain est, pour moi, et pour beaucoup de dirigeants pour la plupart des vieux sportifs nîmois, un véritable pèlerinage. Il est très bien situé, dans un site très attachant ; je sais évidemment qu'on en discute ses accès, qu'on en discute sa présentation, mais il me serait extrêmement pénible de voir notre équipe jouer ailleurs. Personnellement, je ne peux pas le concevoir. Si Nîmes n'avait plus son terrain, ce serait pour moi une troupe ambulante, demandant l'autorisation de pouvoir s'exhiber en d'autres lieux. Je m'excuse d'être sentimental, mais, cela, on ne me l'enlèvera jamais. Nîmes-Olympique, sans son terrain, ne serait plus rien. D'ailleurs, dans ce cas, je ne m'en occuperais pas.

Des travaux ont été engagés, commencés ; un programme est établi ; il modifiera l'aspect du terrain, mais n'en améliorera pas tellement sa capacité ; il le rendra coquet, il le rendra confortable pour 18 ou 20.000 spectateurs, et je pense que, pour la ville de Nîmes, dans une évolution normale du championnat, cela sera suffisant.

— Si la municipalité nîmoise construisait un grand stade, l'utiliseriez-vous à la façon du Havre par exemple qui joue indifféremment à la « Cavée verte » ou au Stade Municipal ?

JEAN CHIARINY : Le grand problème à Nîmes, qui a donné lieu à des discussions et à des polémiques invraisemblables, était de savoir si la ville devait acheter notre terrain pour en faire un

MARCEL DESCOS

43 ans. Membre du comité.
Pâtissier

OSWALD PELLEGRIN

64 ans. Membre du comité.
Représentant

MARCEL ROUVIERE

35 ans. Entraîneur des amateurs.
Professeur E. P.

FOOTBALL MAGAZINE A RÉUNI POUR VOUS

stade municipal. Je réponds tout de suite que c'est une erreur, qu'une municipalité n'a pas le droit d'acheter un stade privé destiné uniquement au football pour en faire un stade municipal. C'est un non-sens, car la notion de stade municipal implique une pluralité de sports alors que le nôtre n'est conçu que pour le football.

Par conséquent je dis et maintiens : la municipalité n'a pas le droit d'acheter notre terrain, pour en faire un stade municipal, surtout si elle doit en faire bénéficier intégralement notre club en le lui louant pour un temps indéterminé.

Le problème à Nîmes est le suivant : Nîmes-Olympique a un terrain qu'il doit améliorer, et qui ne sera jamais un grand stade, mais qui lui sera certainement largement suffisant pour jouer le championnat. La Coupe d'Europe elle, dont on parle beaucoup sans avoir la certitude de la jouer, est une épreuve épisodique, à moins de s'appeler le Real Madrid.

Ce serait donc à mon sens voir trop grand que de faire des frais inconsidérés pour jouer un match ou deux, et constater par la suite que le stade est aux deux tiers vide.

Le but à atteindre à Nîmes, c'est d'avoir un stade confortable de 20.000 personnes environ. Si la municipalité décide de construire un stade municipal, elle en a le droit et même le devoir, d'autant plus que ce problème, que l'on juge très compliqué, est en fait extrêmement simple. La ville possède déjà un stade municipal, mais il n'est pas fini. Elle n'a qu'à le terminer. Lorsque ce stade sera terminé, puisque le terrain d'honneur existe et qu'il suffit d'y construire des installations et des tribunes, à ce moment-là, elle aura fait son devoir de municipalité. Nîmes-Olympique aura fait le sien en améliorant son propre stade.

Il appartiendra alors à Nîmes-Olympique de décider s'il doit jouer sur ce stade municipal en certaines circonstances. Nous nous trouverons alors dans la situation du Havre, c'est-à-dire que nous pourrions envisager de disputer une demi-douzaine de matches par an sur ce terrain, nous réservant d'opérer sur le nôtre à l'occasion de matches plus modestes durant le championnat. Notre Club restera donc très fort aussi longtemps qu'il aura son terrain, mais il sera reconnaissant à la municipalité de lui permettre de se manifester de temps en temps dans un cadre digne de manifestations sortant de l'ordinaire.

Un club dans toute l'acception du terme

— Estimez-vous que votre réussite peut servir d'exemple ou au contraire ne concerne que Nîmes ?

JEAN CHIARINY : Ce que nous avons fait doit servir d'exemple, comme vous le dites si bien, car je pense que ce que nous avons fait, ce que nous pensons, ce que nous voulons réaliser, beaucoup de dirigeants le pensent, le veulent aussi intensément que nous. Je crois (et là je ne voudrais vexer personne, mais enfin je le dis parce que je le pense) qu'il serait agréable, aux yeux de tous les sportifs français, que le titre de champion soit justement la récompense de l'effort sincère qu'a été le nôtre, la récompense d'un club dans toute l'acception du terme. Je souhaite que chaque année ce titre de champion soit attribué à l'un de ces clubs dont l'effort est le nôtre...

JEAN ROLLAND49 ans. Trésorier.
Industriel**JEAN CHIARINY**52 ans. Président.
Chirurgien-Dentiste**HENRI BOSQUIER**46 ans. Secrétaire général.
Instituteur**PIERRE LANVERS**39 ans. Membre du comité.
Industriel**KADER FIROUD**

40 ans. Entraîneur.

ANDRE FALGUIERES56 ans. Vice-Président.
Chemisier

le comité directeur de Nîmes. Les réponses des dirigeants nîmois à nos questions constituent notre reportage.

d'un club qui ne soit pas l'émanation de capitaux engagés et d'équipes construites à base de transferts massifs.

Je sais que les transferts sont indispensables et qu'il faut beaucoup de réussite pour arriver très haut sans en réaliser, mais je pense que si, chaque année, le titre de champion était remporté par un de ces clubs, se serait magnifique et tout à fait dans l'esprit du football. Je m'excuse encore de cette franchise brutale, mais je suis profondément convaincu que l'esprit de club doit demeurer, même dans le professionnalisme le plus poussé.

— **Qu'est-ce que vous a apporté, en peines et en joies, la direction d'un grand club ?**

JEAN CHIARINY : Dans la vie d'un dirigeant sincère, il y a d'abord de la passion. S'il n'y a pas d'amour du football, s'il n'y a pas de sincérité, il est inutile de jouer une comédie qui ne mènera à rien. Sans sincérité ni passion il vaut mieux s'abstenir. Il y a le souvenir aussi. La plupart des dirigeants ont été des joueurs, ont aimé le football, et par conséquent, continuent à l'aimer et veulent voir sur un terrain ce qu'ils ont essayé de produire, pas toujours avec succès.

Il est évident que la gestion d'un club entraîne des difficultés d'organisation, de mise au point, des soucis, mais elle entraîne aussi des satisfactions sensationnelles, de grandes joies qu'il faut avoir éprouvées car elles sont vraiment extraordinaires.

Un dirigeant est un homme qui pleure et qui rit. Eh bien ! il faut essayer de rire plus souvent que l'on pleure.

Le fameux "no man's land" de Firoud

— **Kader Firoud, quelle a été votre politique dans le domaine sportif à partir du moment où vous avez pris en main la responsabilité de l'équipe ?**

FIROUD : J'ai succédé à mon ami Pibarot qui était appelé à d'autres fonctions à la fédération. A ce moment-là, j'avais bien un plan derrière la tête, mais je ne pouvais pas l'appliquer, car j'avais une équipe déjà en place, composée d'une défense assez âgée et d'une attaque incomplète, une équipe qui jouait selon des normes établies et que je ne pouvais pas modifier, des joueurs qui avaient déjà pris le « pli ». J'avais affaire à un très grand gardien de but, qui s'appelait Dakowski, à un arrière droit très intelligent, Fornetti, et à deux bons arrières, Golinski et Campo. Mais l'ensemble dépassait 32 ans de moyenne.

Nous avions deux demis : Barlaguet, actuel capitaine de l'équipe et amateur à l'époque, et Lafont.

En attaque, quatre éléments : Schwager, Kominek, Liron, Rahis et un joueur qui venait d'être transféré à Marseille et que j'ai repris cette année : Constantino.

Mon plan était d'attendre un peu pour pouvoir mettre à exécution mes théories. Nous maintenir en championnat, puis rajeunir l'équipe et pouvoir mettre à exécution mes conceptions de jeu petit à petit.

La première année a été une saison de transition : j'ai pris Betache, Venturi, Ferrand, Bandéra qui étaient des amateurs. Petit à petit, nous avons mis au point notre méthode défensive actuelle et

ça a commencé à marcher très bien. La première année, nous avons remporté la Coupe Drago dans un style très intéressant ; la deuxième année, nous nous sommes maintenus assez facilement avec l'appui d'Abdesselem, un joueur de valeur, et nous avons fait une bonne carrière en Coupe de France. C'est à partir de l'année suivante, au moment où tout le monde a commencé à s'amalgamer, qu'a débuté véritablement « l'ère nîmoise ».

— **Cette politique vous a-t-elle été dictée par les circonstances ou l'appliqueriez-vous n'importe où ailleurs ?**

FIROUD : L'idéal aurait été évidemment de partir de zéro avec des joueurs que nous aurions choisis en leur donnant des consignes précises, techniques et tactiques. Mais il fallait tenir compte de l'acquis. Il fallait rajeunir progressivement. Il est certain que j'agis différemment si je pouvais prendre une équipe à zéro.

— **Votre conception déjà célèbre du « no man's land » au centre du terrain est-elle également due aux circonstances ou au contraire la considérez-vous comme une panacée ?**

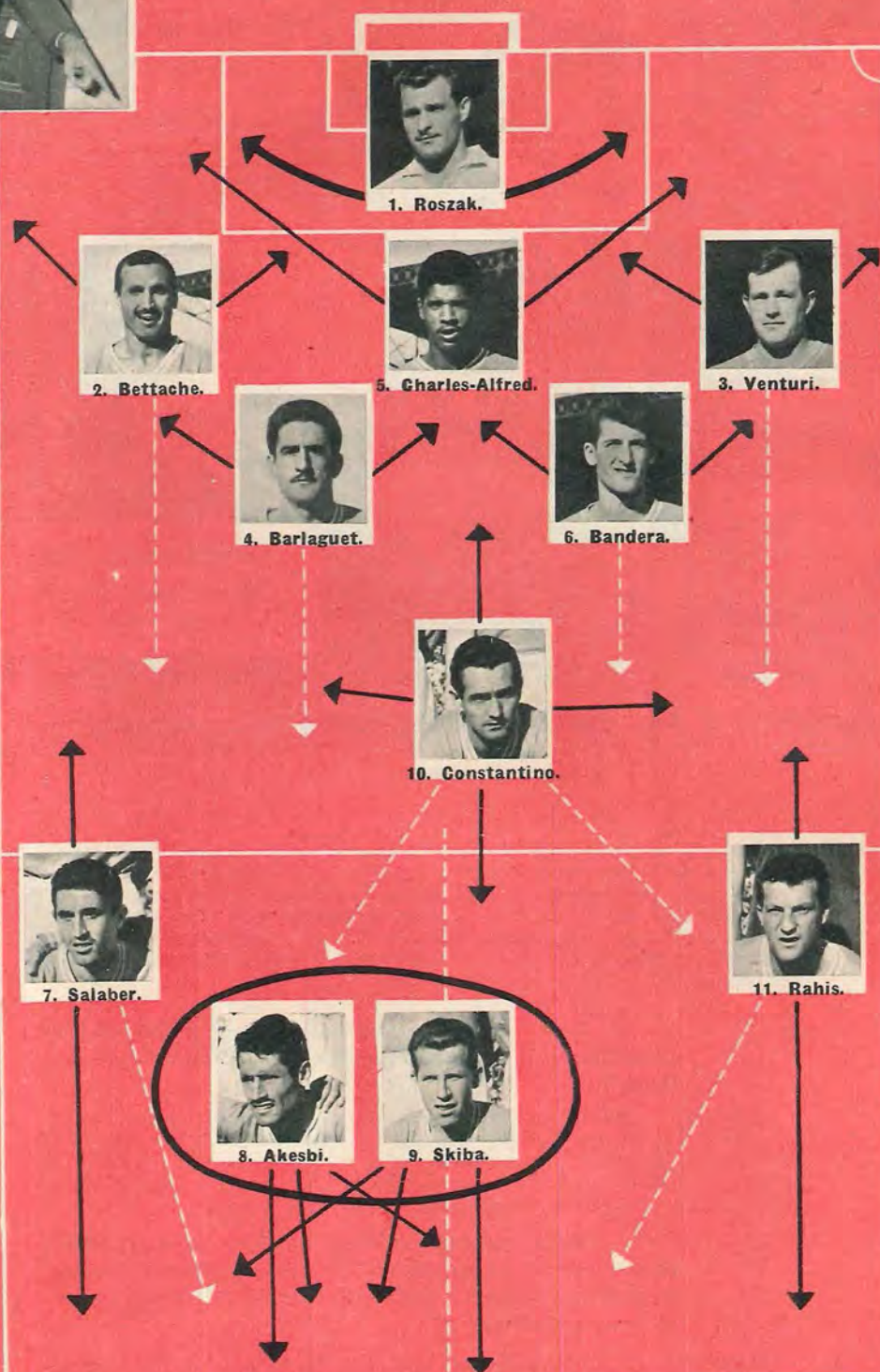
FIROUD : Ce n'est pas une question de circonstances, mais je crois, au contraire, qu'il s'agit là d'une vérité absolue. Je pense que ce qu'il y a de plus important en football, c'est l'efficacité, ce que l'on peut toucher du doigt, c'est-à-dire ce qui se passe à vingt-cinq mètres des buts adverses et à vingt-cinq mètres des nôtres. Le reste, ce « no man's land » doit être franchi le plus rapidement possible. Il est certain qu'il se passe des choses intéressantes au centre du terrain qu'il ne faut pas négliger ; il faut l'occuper, ne serait-ce que par un placement collectif ; mais il n'en demeure pas moins que ce qui se passe au milieu « c'est du vent » si l'on ne prépare pas quelque chose de décisif pour terminer ou si l'on ne prend pas le ballon à l'adversaire.

Au centre du terrain, étant donné qu'il y a beaucoup de champ et de nombreux espaces libres, j'ai constaté qu'en principe un bon joueur perd rarement la balle. Ce n'est donc pas la peine de demander aux joueurs une dépense physique supplémentaire, alors que ce qu'il y a réellement d'important se passe dans les deux « surfaces de précipitation ».

— **Quelle importance relative attribuez-vous aux problèmes techniques, tactiques, physiques et psychologiques ?**

FIROUD : Nous voulons appliquer maintenant une certaine tactique devenue quelque peu à la mode avec des changements de rythme, attaques de balle franches, engagement physique. Il est bien entendu que nous nous adressons à des joueurs doués, des professionnels qui constituent une élite. Ils savent tous contrôler un ballon, faire une passe, mais ce qu'on leur demande c'est de ne faire que des gestes utiles, de supprimer tout ce qui est superflu. Je leur demande de contrôler la balle rapidement, de faire une passe parfaite, de ne pas encombrer leur jeu. Je leur demande également d'adapter leur conception personnelle, ce qui leur appartient en propre aux nécessités collectives : de contrôler rapidement, de passer rapidement,

L'EQUIPE DE NIMES AU TABLEAU NOIR par KADER FIROUD



CET essai de schématisation du jeu nîmois est, de par sa nature même, fractionnel et limité. C'est un peu comme si l'on assistait à une séance cinématographique en ne projetant que des images fixes, sans la musique.

Je ne parle même pas des conditions psychologiques presque toujours différentes qui président au déroulement d'un match.

Pour avoir une idée des conceptions tactiques d'une équipe à l'aide de schémas, il faudrait en dessiner des centaines qui ne représenteraient encore que des types de combinaison. Ne pas oublier non plus la notion fondamentale de position et de possession du ballon sur le terrain.

Ces schémas peuvent néanmoins servir pour une école de football (ce qui est le cas à Nîmes) et intéresser le public.

- Peu de particularités en ce qui concerne le GARDIEN DE BUT qui ne doit évidemment pas rester sur sa ligne, mais occuper sa zone de but en fonction du déroulement des attaques adverses.
- Les deux ARRIERES D'AILE ont un rôle essentiellement défensif, cela va de soi, et une position qui peut évoluer selon un angle presque droit, savoir, à partir d'un point de départ théorique (au coup d'envoi), une course vers le premier poteau de but, une autre vers le poteau de corner. Le rôle offensif de ces arrières se situe généralement selon une ligne parallèle à la ligne de touche, course plus ou moins profonde selon les relais ou les points d'appui éventuels.
- L'ARRIERE CENTRAL se situe en principe à la hauteur de ces deux arrières latéraux. Mais son rôle essentiel est de parer aux situations les plus dangereuses. Il doit être « le dernier homme ».
- Les deux DEMIS occupent une position de départ assez voisine des arrières. Mais leur rôle offensif, généralement alternatif, est étroitement fonction des circonstances et de leur intelligence du jeu. Leurs courses sont un peu similaires à celles des arrières d'ailes, mais avec un rayon plus grand.
- Les deux AILERS sont, au départ, légèrement en retrait. Une course parallèle à la ligne de touche (pour mieux déborder la défense adverse), une course oblique (nécessité de « rentrer » dans le jeu) caractérisent l'essentiel de leurs activités.
- L'INTERIEUR GAUCHE (Constantino) tient le rôle le plus délicat : celui de l'agent de liaison entre la défense et l'attaque. Pour lui, il s'agit avant tout d'un rayon d'action plutôt que de courses définies. Son passage à des postes excentrés (ligne pointillée) est en principe occasionnel. Son intelligence et son instinct du jeu, en fonction d'impératifs collectifs et même moraux, doivent essentiellement dicter son activité.
- INTER DROIT et AVANT-CENTRE (Akesbi et Skiba) ne font qu'UN, tactiquement parlant. Leur travail doit être jumelé. Les traits pleins indiquent deux ou trois types de « une-deux » qu'ils doivent tendre à exécuter au maximum. L'ellipse figure l'essentiel de leur rayon d'action avec courses alternatives. C'est ce qu'on peut appeler leur carrousel. Enfin le trait pointillé figure l'axe longitudinal autour duquel ils sont censés travailler.

nîmes (suite)

de frapper rapidement sans oublier la technique de tergiversation. Etant donné que la passe est le trait d'union, il faut envisager tous les aspects de la frappe : extérieur, intérieur, talon et éliminer de plus en plus la frappe du coup de pied puisqu'il est entendu que nous voulons utiliser une technique de « tromperie de passes ». Il est bien évident que, dans ces conditions, la technique individuelle évolue. Ce que je demande à mes joueurs c'est d'effectuer des progrès techniques individuels pouvant s'inscrire dans le cadre collectif.

Sur le plan physique, il y a enchaînement avec ce qui précède : le travail doit être orienté vers la vitesse, vitesse de frappe, vitesse de tacle, vitesse d'interception ; cette vitesse apparaît ensuite dans les déplacements en course, dans la conclusion car, je le répète, tout est lié avec ce qui précède. Tout est conditionné impérativement à cette vitesse, les changements de direction, appuyés sur la simplicité, la virilité dans tous nos gestes techniques. La préciosité dans le geste technique ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse ce sont les gestes utiles, c'est la Vérité.

Au point de vue psychologique il faut que le joueur soit intelligent, qu'il ait des réflexes vifs et si je puis dire des réflexes d'association d'idées. Il faut qu'il sache à l'avance tout ce qu'il va faire, la passe qu'il va adresser au partenaire avant même qu'il entre en possession de la balle. En contre partie, les partenaires sont disposés selon un automatisme collectif. Il faut créer des automatismes aussi bien individuels que collectifs. Il faut que l'esprit du joueur soit toujours en éveil quelle que soit sa position par rapport au ballon, si éloignée

soit-elle. Il y a trop de joueurs qui pensent que le jeu ne les concerne plus quand ils sont très loin de l'action. A mon avis, c'est une grande erreur contre laquelle j'ai toujours lutté.

Les "canon" nîmois

— Pourquoi concentrez-vous vos joueurs et que vous apportent ces concentrations ?

FIROUD : Le mot concentration ne me plaît guère. Il s'agit pour moi plutôt d'une précaution. Les joueurs de Nîmes habitent une petite ville baignée de football. Ils subissent l'atmosphère des supporters qui peut être bonne, mais parfois néfaste. Nous partons au Pont du Gard vers la fin de l'après-midi. Nous trouvons là-bas une alimentation saine. Les joueurs se reposent tout en « pensant football », ils se couchent à une heure raisonnable. Je ne pense pas que les joueurs ne sont pas sérieux, je leur fais confiance, mais, s'ils demeurent à la maison, il se peut qu'ils soient dérangés par une réception familiale, la télévision ou, pour ceux qui ont des enfants, par la maladie d'un petit, sans parler du cinéma pour les célibataires.

C'est pourquoi étant donné que, pour gagner un match, une équipe doit avoir un minimum de défaillance, je prends le maximum de sécurité.



UN CLUB QUI NE S'ENNUIE PAS

Tout Nîmes ! De gauche à droite : VENTURI, AKESBI, SCHWAGER, RAHIS, SALABER, CHARLES ALFRED, FIROUD, CONSTANTINO, BETTACHE, BARLAGUET, SKIBA, BANDERA et ROSZAK.



Il n'y a pas de meilleure détente que la pêche à la ligne SKIBA, ROSZAK et l'ancien champion de France amateur de boxe CLAVEL en sont convaincus.

CONSTANTINO est un matador sensationnel sur le plan humoristique du moins. Il n'est que de voir la figure hilare de SKIBA, BETTACHE, CHARLES ALFRED, BOB (le patron) BARLAGUET et BANDERA pour s'en convaincre.



PIERRE BARLAGUET : Je suis tout à fait d'accord avec mon entraîneur. Je pense qu'il faut nous soustraire à ce milieu de supporters avant le match, pour aller à la campagne s'oxygéner et se reposer. Je suis tout à fait convaincu que l'ambiance de la ville ou de notre foyer nous détourne de notre objectif immédiat qui est de disputer un match de football. J'ai acquis cette conviction par expérience car, lorsque j'étais jeune joueur, mon état d'esprit était différent avant le coup d'envoi.

— La politique que vous menez avec l'équipe amateur doit-elle être profitable à l'équipe professionnelle ?

MARCEL ROUVIERE : Il est certain que les possibilités financières de Nîmes étant assez modestes, nous devons chercher à doubler l'effectif professionnel par des amateurs valables. C'est pourquoi nous prospectons dans le département du Gard, comme c'est le rôle du club fanion d'un département ; puis, nous étendons petit à petit notre rayon d'action à toute la région. Ce qui fait que nous avons maintenant des joueurs de valeur, jeunes et qui jouent dans l'esprit des professionnels, comme me le demande Kader Firoud, avec les mêmes impératifs que les joueurs « pros » et qui disputent une compétition valable : le C.F.A. Cela explique que chaque amateur utilisé par les « pros » a presque toujours très bien rempli sa tâche. Il est bien entendu que ce recrutement est rationalisé. Il s'effectue

selon certains critères : ce que je pourrais appeler « le canon » nîmois, l'exception du type Kopa ou Guillas confirmant la règle. Nous les gardons deux ou trois ans pour les adapter et, après ce laps de temps, nous les conservons s'ils font l'affaire.

PIERRE BARLAGUET : Je pense qu'il est très juste de s'occuper sérieusement des amateurs, d'autant plus que nous sommes dans une région riche en footballeurs de talent susceptibles de devenir des professionnels. Je crois que c'est plus profitable pour un club que de procéder à des transferts astronomiques.

KADER FIROUD : Je tiens à préciser, dans ce domaine, que chez nous un amateur se voit toujours offrir sa chance ! C'est parce que nous lui supposons de la valeur qu'il opère dans notre équipe et non pas parce qu'il représente un certain nombre de millions de transferts.

— Pensez-vous que Nîmes-Olympique est arrivé à un sommet ou peut encore progresser ?

KADER FIROUD : La perfection n'existe pas. Mais nous avons toujours progressé, et il n'y a aucune raison que l'on s'arrête en si bon chemin. C'est une progression individuelle, technique, tactique et collective et je pense que l'équipe, prenant de plus en plus conscience de sa valeur, fera proportionnellement davantage de bons matches, qu'elle apparaîtra plus complète, plus solide et, même aussi, plus brillante.

CONNAISSANCE DES LOIS DU JEU

QUAND L'ARBITRE

**CES PAGES SUR LES LOIS DU JEU
SONT REALISEES
AVEC LA COLLABORATION
DE M. ROBERT MASSON.**



M. ROBERT MASSON, arbitre fédéral honoraire, vice-président de la Commission Centrale des Arbitres de la F.F.F., jouit d'une réputation de spécialiste, touchant les problèmes des lois du jeu, qui déborde la France. C'est ainsi qu'il fut, en août dernier, invité au stage national des arbitres britanniques de Bisham Abbey pour y présenter un exposé sur le problème de l'avantage et que, au dernier stage international de Macaulin, il fut choisi par la F.I.F.A. pour être responsable du groupe de langue française. C'est la première fois, à notre connaissance, que les Britanniques, experts en ce domaine, font appel à la compétence d'un spécialiste du continent.

UNE RÈGLE VIEILLE COMME LE FOOTBALL

L A loi sur le hors-jeu, sous sa forme primitive, remonte aux origines du football. Les règles de Cambridge (éditées en 1848) disent que « lorsqu'un joueur joue la balle, tout autre joueur de la même équipe qui se trouve plus près de la ligne adverse est hors-jeu ». Cette règle, influencée par le rugby, tendait à empêcher un joueur de se tenir en avant du ballon, dans un souci de coordination, de densité, d'harmonisation du jeu.

Mais si la règle, en rugby, a conservé sa rigueur primitive, en football elle a subi, sous la pression de la réalité pratique, toute une série d'aménagements :

- On ne peut pas être hors-jeu dans son propre camp (cela dut apparaître lumineusement, un jour, sur un terrain de jeu vers 1907) ;



- On ne peut pas être hors-jeu si l'on ne participe au jeu en aucune manière (si on se lace, par exemple, les chaussures dans le camp ennemi) (1924) ;

- Être hors-jeu derrière six adversaires apparut également impossible. On décida donc de réduire ce nombre à trois, puis à deux (1925) ;

- On ne peut pas être hors-jeu sur corner, rentrée de touche, coup de pied de but, balle à terre.

Cette règle du hors-jeu n'a pas fini d'être remaniée et discutée. Nombreux sont ceux, d'ailleurs, qui réclament sa suppression pure et simple. Mais, pour le moment, elle existe et nous devons la bien connaître.

**Nous traiterons, dans nos prochains numéros
les questions suivantes :**

- LA LOI DE L'AVANTAGE
- L'OBSTRUCTION
- COUP FRANC DIRECT ET INDIRECT
- LE JEU DANGEREUX
- LES MAINS VOLONTAIRES OU NON
- LE PENALTY, etc.

Nous répondrons également aux « colles » que nous poseront nos lecteurs.

L A loi sur le hors-jeu, si délicate dans son application, est très simple dans son expression.

L'arbitre doit pénaliser pour le hors-jeu tout joueur qui se trouve **DEVANT LE BALLON AU MOMENT** où celui-ci est joué par un **PARTENAIRE**.

SAUF :

- Si, dans cette position, ce joueur n'influence pas le jeu, ne tente pas d'obtenir un avantage ou ne gêne pas un adversaire ;



EXEMPLE TYPE DE HORS-JEU. Toutes les conditions sont réunies : l'attaquant rouge (1) n'a qu'un adversaire devant lui (le gardien) et le ballon est derrière lui au moment où un partenaire (2) le joue. **L'ARBITRE DOIT SIFFLER** (coup franc indirect pour le camp noir).



HORS-JEU SANS BALLON. L'attaquant rouge (2) ne commet pas de faute pas plus que son partenaire (3) qui reçoit sa passe. Mais l'attaquant (1) en commet une en étant hors-jeu. **L'ARBITRE DOIT SIFFLER** estimant que le joueur (1) influence le jeu étant au voisinage du défenseur noir et du gardien.

DOIT-IL SIFFLER HORS-JEU ?

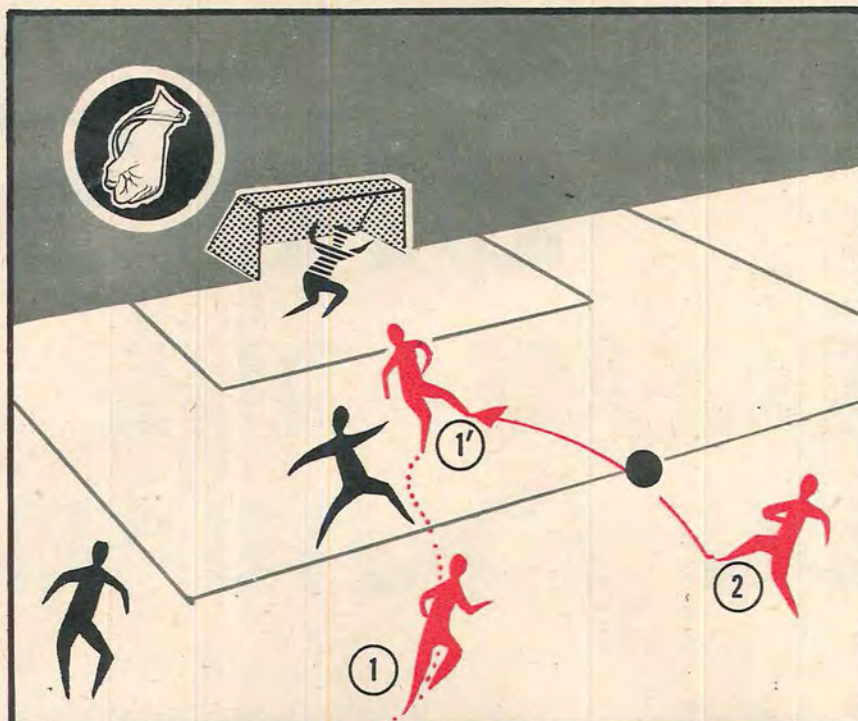
- S'il a entre lui et la ligne de but opposée deux adversaires ou davantage ;
- S'il se trouve dans sa propre moitié de terrain ;
- S'il reçoit directement le ballon sur coup de pied, corner, rentrée de touche ou balle à terre.

PRATIQUEMENT donc un arbitre doit siffler hors-jeu chaque fois que les quatre conditions suivantes sont réunies :

- 1 Le ballon se trouve derrière un joueur ;
 - 2 Ce joueur n'a entre lui et la ligne de but opposée qu'un adversaire (ou pas du tout) ;
 - 3 Il influence le jeu, tente d'obtenir un avantage ou gêne un adversaire ;
 - 4 Le ballon est joué par un de ses partenaires.
- L'arbitre jugera le hors-jeu AU DEPART du ballon. Il pénalisera l'équipe fautive d'un coup franc indirect.



PAS DE HORS-JEU SUR « PASSE » D'UN ADVERSAIRE. Le défenseur noir (A) fait une passe en retrait à son gardien de but. Mais l'attaquant rouge (1), en position de hors-jeu, intercepte et marque. L'ARBITRE NE DOIT PAS SIFFLER HORS-JEU, mais but pour le camp rouge.



LE HORS-JEU N'EXISTE QU'AU DEPART DE LA BALLE. Au moment où l'attaquant rouge (2) joue la balle, son partenaire (1') n'est pas hors-jeu. Il n'y a donc pas à le sanctionner même s'il est en position de hors-jeu (1') à l'arrivée du ballon. L'ARBITRE NE DOIT PAS SIFFLER.



PAS DE HORS-JEU SI LE BALLON EST DEVANT. L'attaquant (2) a traversé en dribblant la défense noire et se trouve en 2'. Arrivé là, il passe à son partenaire (1) qui a suivi son dribble. Celui-ci ne peut être hors-jeu puisqu'il n'est pas devant le ballon au moment où il est joué par son partenaire en 2'.



PAS DE HORS-JEU SUR RENTREE DE TOUCHE. L'attaquant rouge (2) effectue une rentrée de touche et lance la balle à son partenaire (1) nettement hors-jeu. L'ARBITRE NE DOIT PAS SIFFLER, car il n'y a pas de hors-jeu sur rentrée de touche, corner, coup de pied de but et balle à terre.



UN REPORTAGE

DE JEAN DUMONTIER

ET AIME DARTUS

BREST

LA MECQUE DU FOOTBALL AMATEUR

BREST était un modeste village de pêcheurs, comme il y en a tout le long de la côte tourmentée du Finistère, cette côte sur laquelle la mer mord depuis des siècles.

Au XVII^e siècle Colbert y créa un arsenal et ce fut le départ du grand port militaire de Brest dont la ville et les agglomérations immédiates comptent 150.000 habitants à notre époque.

Brest vit sous le signe de la marine et de l'arsenal. Les marins sont des sportifs et le commandant Bozec est le responsable des sports pour la deuxième région maritime qui s'étend de Brest à l'Espagne. Il est d'ailleurs lui-même, comme son nom l'indique, Breton et Brestoï du quartier de Recouvrance berceau de la ville.

UNE VILLE MARTYRE

Mais à Brest avec la marine, il y a le football qui a repris pied, malgré les destructions de la dernière guerre, avec une vigueur extraordinaire.

En 1945, la ville était détruite à 85 %. Les terrains de jeux étaient labourés de trous d'obus. Il fallait regrouper les joueurs. Il n'y avait pas non plus d'équipements et les bons de vêtements ou chaussures que les dirigeants touchaient ne pouvaient être honorés.

La F.F.F. leur vint en aide, ce qui provoqua des quiproquos amusants. M. Duroze dirigeant de la Légion Saint-Pierre et sa femme revenaient de Paris, tout heureux de rapporter un lot d'équipements et de ballons de la rue de Londres. Le train s'arrêtait alors à Landerneau, car le pont sur l'Elorn était coupé.

Descendus avec tout leur précieux matériel, Mme et M. Duroze faillirent être arrêtés par le contrôle économique pour marché noir !

Ces pénibles moments sont maintenant lointains et pourtant si proches.

L'énumération des clubs (voir notre tableau) explique tout de suite le succès du football finistérien et brestoï. M. Louchez après avoir

été secrétaire administratif de la Ligue de l'Ouest est maintenant président de la Commission régionale technique et secrétaire du Comité de sélection. C'est un Amiénois d'origine, venu se réfugier à Brest avec ses parents pendant la guerre 1914-18 et qui y est resté. Il attribue le succès général du football breton à l'action de la Ligue de l'Ouest, qui sur ces 1.004 clubs ne compte pourtant que trois professionnels : Rennes, Angers et Nantes.

Depuis cinq ans, la Ligue a fait un bon extraordinaire. Rien qu'entre 1956 et 1959 : 6.000 licenciés de plus, ceci est dû à une organisation impeccable et au nombre important de dirigeants dévoués et compétents.

Depuis 1954, les stages d'entraîneurs et de moniteurs sous la direction d'Henri Guérin, Conseiller régional technique, ont été de plus en plus nombreux. Citée en exemple à maintes reprises, la Ligue de l'Ouest est une « Ligue-test ».

Le fonctionnement de sa Caisse d'entraide mutuelle destinée aux clubs sinistrés par les intempéries (subventions ou prêts d'honneur sans intérêt, remboursable en cinq ans), est remarquable. Au-dessus de 5.000 NF, on demande à certaines personnalités du club de se porter garantes du remboursement.



Le commandant **BOZEC**
chargé des sports
de la 2^e Région Maritime.



Ils jouent souvent le dimanche
dans un stade archi-comble...
mais il s'entraîne la nuit.



Bien des clubs de division II admirent la fidélité du public Brestois.



Le terrain de l'Ecole navale est situé sur les blockaus vestiges de l'occupation.



220 à 250.000 NF sont actuellement en route. Ce qui permet aux clubs de faire appel aux municipalités sans en être tributaires.

Tous les clubs, chacun dans leur catégorie, ont une journée fixée par la Ligue, où les places sont augmentées au profit de la Caisse d'entraide. Pour les divisions inférieures, ce sont les districts qui décident.

Le jour du derby Stade - A.S.B., les places du Stade de l'Armoricaïne étaient majorées de trente francs légers. Ce qui rapporta plus de 3.300 NF.

PROFESSIONNALISME DIFFICILE

La situation excentrique de Brest rend difficile la création d'un club à section professionnelle. Ou alors, il faudrait que la ville de Brest fit le même effort que Limoges ou au moins Sedan, de manière à monter en un maximum de deux saisons en Division 1.

Les petits clubs de la région brestoise souffrent déjà de la réussite des deux « grands » en C.F.A. Un club comme Chateaubriant, à mi-chemin entre Rennes et Nantes a dû refuser la montée en C.F.A., alors qu'il était champion de l'Ouest. A la suite de ce refus, ayant perdu ses joueurs principaux sans possibilité de recrutement, il est redescendu au-dessous de l'Honneur.

Et pourtant on ne peut s'empêcher de songer au professionnalisme en évoquant le grand derby.

Nous avons encore présent à la mémoire l'in vraisemblable succès populaire du match Stade Brestois - A.S. Brestoise, joué il y a deux mois, au Stade de l'Armoricaïne, sous une véritable tempête devant onze mille spectateurs payants.

La montée du Stade en C.F.A. (1958), la rivalité qui en résulta sur le plan sportif avec l'A.S. Brestoise, ont certainement contribué à faire encore monter la fièvre du football.

Cependant, M. Louchez nous rappelle qu'en mai 1927, il y aura bientôt 33 ans, un match Ouest - Normandie, joué au Stade de l'Armoricaïne avait attiré plus de cinq mille spectateurs pour une recette de 35.000 francs... Poincaré.

Avant le début du match, les tribunes de la ville, mises en places s'étaient effondrées comme un château de cartes sans qu'il y eût de blessés.

Il est vrai qu'il y avait des personnalités dans la sélection bretonne : M. Noury, sénateur, président actuel de la Ligue et membre du Bureau Fédéral, jouait arrière gauche et M. Trellu, député, membre du Conseil de la Ligue et du Comité de sélection, était demi-droit. L'Ouest battit la Normandie 4-2. La vogue du football n'est donc pas récente.

CHOPIN et GERGOTICH : heureux hommes !

M. Guiard, vice-président et heureux trésorier de l'A.S.B. a un argument psychologique intéressant.

Depuis la montée des deux Brestois au commandement du Groupe Ouest en C.F.A., les femmes viennent de plus en plus nombreuses. « C'est que, nous dit M. Guiard, il ne s'agit plus maintenant de petits matches où on invitait les amis à venir. Toutefois, je

crains que cette émulation entre les deux clubs l'un voulant toujours faire plus que le rival finisse par devenir épuisante. »

Pour Chopin, entraîneur du Stade, c'est la montée de ce dernier au niveau de l'A.S.B. et la tenue des deux équipes cette année, qui est à la base du succès. Et pourtant, le président Le Goff, homme prudent, prévoit la victoire finale de Quevilly. Est-ce pour se faire un fétiche ?

L'état-major de l'A.S.B., le président Marc en tête, le secrétaire général René Rolland et l'entraîneur Gergotich conservent calme et confiance : ils en ont vu d'autres.

Ne fut-ce que la fameuse histoire de professionnalisme avec les Anglais Pedder, Newton et l'Autrichien Siedler en 1936. C'est à ce moment que des réserves (« club quitté : néant ») furent déposées par Lorient-Sports, contre le « joueur étranger » Gergotich, « Gergo », junior alors, formé au club et né à Brest en rit encore !

Le but du Stade Brestois, que Chopin avait pris en 1950 (à sa création) en première Division, était la Division Honneur. Là se limitaient les ambitions du « Patro ». Mais Cha-



Forestier (A.S. Brestoise)
est confiseur.



Larvol (Stade Brestois) est chirurgien-
dentiste à l'Hôpital Maritime.

PLACE FORTE DE LA PREMIÈRE LIGUE DE FRANCE

La Ligue de l'Ouest, première Ligue de France, vient de passer le cap des mille clubs (1.004 exactement).

La région brestoise et le Finistère sont les plus prolifiques. Ce département — le seul ayant deux districts — compte 184 clubs soit près du cinquième de l'effectif total de toute la Ligue.

La valeur sportive n'y est pas étouffée par la quantité puisque le Finistère fournit à lui seul un groupe presque complet (11 clubs sur 12) de Division Honneur régionale (équivalent de la Promotion Honneur des autres Ligues) avec la Légion Saint-Pierre, des deux clubs du Relecq-Kerhuon, Landerneau, Landivisiau, Morlaix, Saint-Pol-de-Léon, Lesneven, etc.

● Brest et sa banlieue immédiate dans un rayon n'atteignant pas dix kilomètres, comptent 17 clubs.

D'abord les deux « grands » du C.F.A. : l'A.S. Brestoise et le Stade Brestois sur lesquels nous reviendrons. Puis quinze clubs dont on parle moins mais qui vivent tout aussi intensément :

● La Légion Saint-Pierre (banlieue ouest) 10 équipes, 115 licenciés. 7 à 800 spectateurs de moyenne.

● Au Relecq-Kerhuon (9 km. de Brest) au nord-est face au pont de Plougastel, le Stade Relecquois, 6 équipes, 80 licenciés, 5 à 600 spectateurs et l'Etoile Saint-Roger (à 100 mètres du Stade Relecquois), 6 équipes, 80 licenciés, 4 à 500 spectateurs. Les derbys de ces deux « satellites » sans concurrencer ceux de Brest voient affluer tout le pays. Et dans quelle ambiance !

● Le P.L. Lambezellec (banlieue nord à 800 mètres de Menez Paul) 6 équipes, une centaine de licenciés 4 à 500 spectateurs.

● L'Etoile Saint-Laurent (tout près de Menez Paul terrain de l'A.S.B.) 6 équipes une centaine de licenciés 4 à 500 spectateurs.

teaubriant ayant décliné la montée, il fallut suivre le courant. Maintenant tous ceux qui étaient contre la montée à l'échelon national, sont pour le maintien en C.F.A., même le Chanoine Pailler.

Comme nous demandions à Francis Chopin, landais d'origine ayant fait sa carrière de footballeur dans le Nord (Denain et Lens), son opinion sur le joueur breton, il nous répondit : « Le Breton est tenace, un peu comme le Polonais, mais sans qualités techniques spéciales. Par contre, il est très discipliné. »

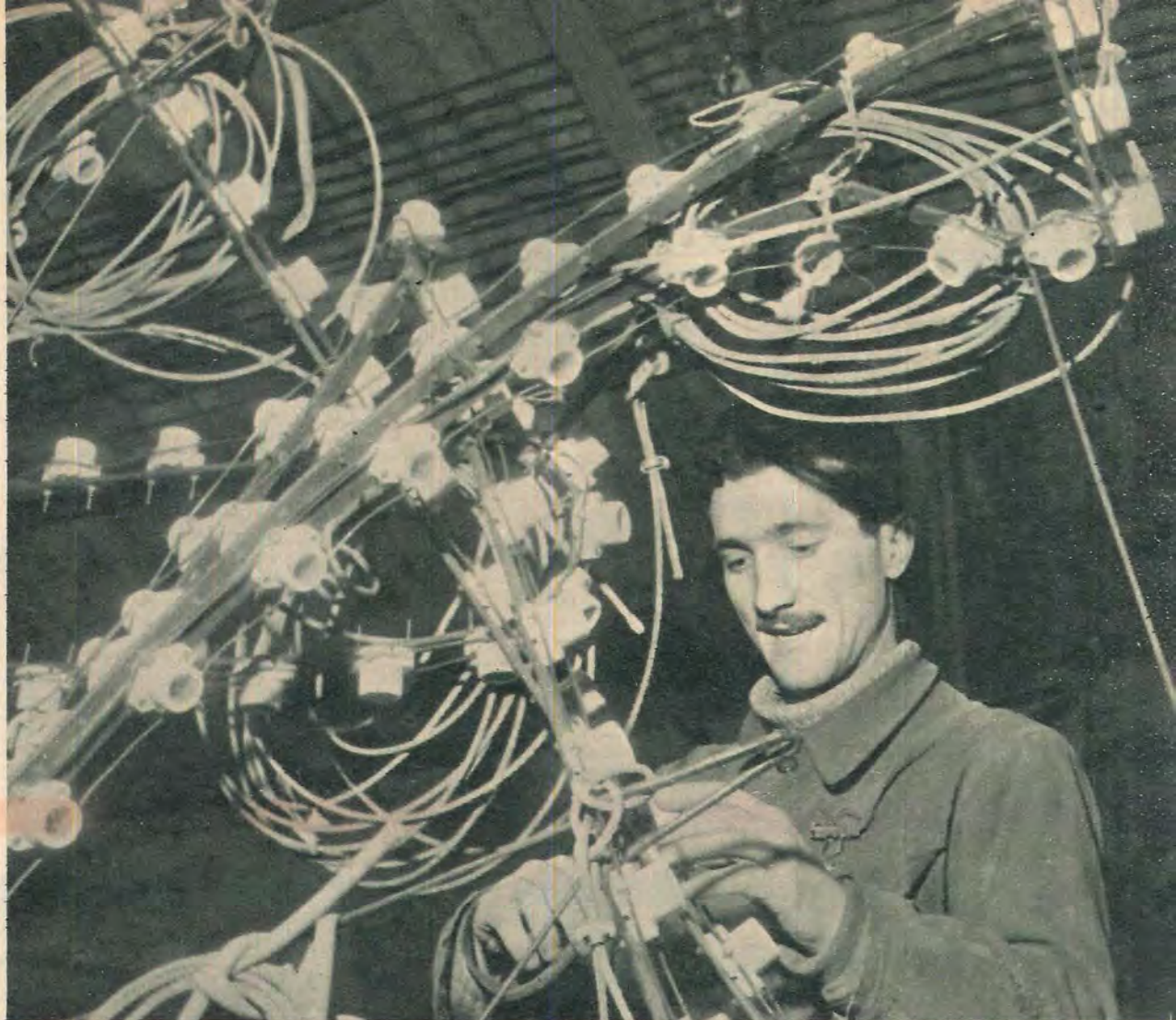
Nous avons aussi interrogé Garabédian dans l'élégant restaurant qu'il tient depuis plus de dix ans à Brest, après son départ de Reims.

En 1929, Garabédian fut avec Paul Nicolas, Hagier et Stuttler classé pro avant la naissance du professionnalisme en France. Un mois après, tous les quatre étaient réintégrés dans les rangs amateurs.

Pour l'ancien joueur du Club Français, du C.O. Billancourt et de Reims, le succès du football tient d'abord à ce qu'il n'y a pas d'autre sport pratiqué, le basket étant devenu tout à fait secondaire. Ensuite le manque de spectacle en général a accentué le goût du public pour le football.



Drogou (A.S. Brestoise) est employé à la Banque Brestoise.



Cuiffardi (Stade Brestois) est électricien.

En 1949, lorsque Garabédian arriva à Brest, l'engouement existait déjà, mais la ville était encore détruite et le problème de l'habitation était crucial.

Puis en 1955, le football déjà bien lancé, éclata et pourtant seule l'A.S. Brestoise était en C.F.A. où elle était parvenue en 1952.

« Mais maintenant, nous précise l'ancien entraîneur de Reims, le football prendra de plus en plus d'extension parce qu'il y a deux équipes en haut de l'échelle des amateurs, ce qui créera entre elles une émulation constructive. »

Le conseiller technique de l'A.S.B., n'est donc pas de l'avis de son vice-président M. Guiard. Pour Garabédian, la technique a déjà évolué dans les deux équipes, ce qui serait encore plus probant si elles pouvaient plus souvent voir des matches pros.

« L'installation d'un éclairage pouvant permettre l'organisation de matches pros serait la solution idéale, dit-il. En trois ans il serait amorti, alors que nous n'avons qu'un éclairage d'entraînement. »

N'importe comment, reprend Garabédian intarissable sur ce sujet qui le passionne, on ne peut plus aller que de l'avant. Reims et Paris évoluent du fait du spectacle. Brest est en vase clos. S'il y avait contact son football évoluerait. »

Pour terminer une image du joueur breton se rapprochant de la définition de Francis Chopin : « Le joueur breton est un joueur volontaire, mais qui s'adapte assez facilement aux consignes qu'on lui donne. »

Brest étonnante terre, si pleine de souvenirs et d'héroïsme, où le football pousse aussi vivace que les genêts de sa campagne...

- La Jeanne d'Arc de Gouesnou (5 km. au nord de Brest), 4 équipes, 50 licenciés.
- Les gars du Rheun (commune de Guipavas à 7 km. sur la route de Paris) 5 équipes, 500 spectateurs.
- Le S.C. du Bourguen, qui tient son nom du quartier de l'ancienne prison (dans la ville même au nord-ouest), 4 équipes, 60 licenciés, 300 spectateurs.
- Le Stade Quilvignonnais (banlieue ouest), 5 équipes, 70 licenciés, 2 à 300 spectateurs.
- La Vie au Grand Air Bohars (3 km. au nord-ouest de Brest), 5 équipes, 60 licenciés, 2 à 300 spectateurs.
- Le F.C. du Bergot (sur Lambezellec), 4 équipes, 60 licenciés, 2 à 300 spectateurs.
- Le P.L. Guérin (entre Menez Paul et l'Armoricaïne), 4 équipes, 60 licenciés.
- L'Etoile de Saint-Marc (sur l'ancienne route de Plougastel, banlieue est)) 5 équipes, 70 licenciés.

- Saint-Valentin-de-Guilers (5 km. au nord-ouest de Brest), 3 équipes, 40 licenciés. L'ex-international Jean Nicolas s'occupe de ce club.

- L'Etoile Saint-Sané (commune de Plouzané 8 km. à l'ouest de Brest), 4 équipes, une cinquantaine de licenciés.

Huit de ces dix-sept équipes sont des patronages : le Stade Brestois, la Légion Saint-Pierre, l'Etoile Saint-Roger, l'Etoile Saint-Laurent, les Gars du Rheun, la Jeanne d'Arc Gouesnou, Saint-Valentin de Guilers et l'Etoile Saint-Sané.

L'A.S. Brestoise, le P.L. Lambezellec, le Stade Relecquois, le S.C. du Bourguen, le Stade Quilvignonnais, la V.G.A. Bohars, le F.C. du Bergot, le P.L. Guérin et l'Etoile de Saint-Marc sont des clubs laïcs.

Tous ces clubs sont propriétaires de leur stade, car à Brest il n'y a pas de Stade Municipal mais on peut dire qu'il y a un club de football dans chaque petite agglomération.



KOPA

**VOUS DONNE
UNE LEÇON
DE DRIBBLE**

Le dribble consiste à « éliminer » un adversaire, sur le terrain, balle au pied. Chez Kopa, les variétés de dribbles sont infinies. Ici, sur la neige du Parc Pommery, il fait, pour nos lecteurs, la démonstration du dribble le plus simple. Jonquet sera sa victime non consentante.

Raymond est en possession du ballon. Aucun adversaire n'est près de lui. Il conduit sa balle d'une manière très dégagée (1), presque du bout du pied.

Jonquet, l'adversaire, est en vue (2), Kopa raccourcit sa foulée, se penche un peu sur son ballon.

Jonquet qui est sur ses gardes s'est arrêté : il est prêt à bloquer Raymond. Ce dernier sait que le moment de feinter, de commencer son travail de leurre est venu. Sur la pointe du pied gauche, le bras gauche très écarté pour maintenir son équilibre (3), Kopa s'apprête à toucher du pied droit, comme s'il voulait passer sur la droite de Jonquet.

Jonquet semble avoir « mordu » : il porte le poids de son corps sur la jambe droite (4); Kopa, changeant alors brusquement son équilibre, frappe sa balle de l'intérieur du gauche.

Le mouvement, amorcé à la phase précédente, est terminé (5). Kopa s'engage franchement sur la gauche de Jonquet qui tente de se reprendre.

Il n'y parviendra pas (6), il tombe en avant, Kopa va le passer.

Jonquet est passé (7). Il met la main droite au sol pour éviter la chute.

Maintenant (8) Kopa s'éloigne de l'adversaire totalement « éliminé » qui paraît peiner à retrouver la station droite. Raymond semble dire : « Et voilà, ce n'est pas plus difficile que ça ! »



NON, VOUS NE ME CONNAISSEZ

MAX URBINI et J. PH. RETHACKER ont interrogé, au magnétophone, le plus discuté des joueurs français pour qu'il révèle à FOOTBALL MAGAZINE tous les secrets de sa vie d'homme et de footballeur.



MA CARTE DE VISITE

● Je suis né le 10 août 1929, à Budapest.

● J'ai débuté dans l'équipe hongroise de Ganz (Division II). A 17 ans j'ai joué dans l'équipe de Budapest.

● Je suis arrivé en France en décembre 1947 pour jouer au Stade Français.

● J'ai porté ensuite les couleurs de Sète (de 1948 à 1950), de Nîmes (1950 à 1953), de Nice (1953 à 1958) et du R. C. Paris (depuis 1958).

● J'ai remporté avec Nice, le Championnat de France 1956 et la Coupe de France 1954.

● J'ai joué 17 fois en équipe de France. Premier match : France-Allemagne (5 octobre 1952). Dernier match : Angleterre-France (27 novembre 1957).

● J'ai été 10 fois ailier droit et 7 fois inter-droit.

● Je suis marié à une Sétoise (Janine) et j'ai une fille de 8 ans et demi (Annie).

● Je mesure 1 m. 72 et pèse 68 kgs.

NON ! Je ne suis pas un ours mal léché, un jaloux, un enfant gâté, un garçon sans cœur et sans idéal.

Il y a sept ans, j'ai failli abandonner le football et cela jamais personne ne l'a su. Par une soirée d'août, j'ai éclaté en sanglots à la réception du télégramme qui m'annonçait la mort accidentelle de ma pauvre mère que j'avais laissée à Budapest. Pendant des jours et des jours, j'ai vécu dans une nuit complète ; et j'ai bien cru alors que je ne pourrais jamais retrouver mon équilibre moral. Je dédie ce triste souvenir à tous ceux qui doutent de ma sensibilité.

Des amis, je crois en avoir. Des affections et des amitiés, de l'attachement, de la fidélité j'en ai aussi.

Peut-être n'ai-je qu'un handicap : ne pas m'exprimer encore comme je le voudrais. Cela ne m'empêche pas d'être français jusqu'au bout des ongles.

Cela, je désire qu'on le sache, qu'on le comprenne et qu'on le dise.

Un mauvais parisien

Parfois, au cours des rares promenades que je fais dans Paris, je viens échouer dans les quartiers du Palais-Royal ou de l'Opéra.

En badaud ! Je lèche les vitrines. Et dans les glaces, je revois le gamin maigre et triste de 18 ans qui venait de Budapest.

En 13 ans, la vie m'a réservé bien des surprises. Mais je suis surtout étonné d'avoir parcouru tant de terrain, socialement parlant bien sûr.

J'étais arrivé au Stade Français, alors commandé par Herrera et constellé d'étoiles (comme Nyers, Ben Barek, Hon, Simonyi, Aston), en pauvre petit junior ne sachant rien du football professionnel. Durant ces promenades solitaires, le football ne me quittait pas. Je me demandais ce que j'allais devenir dans cette profession où je me sentais installé pour des années, timide débutant, mais pourtant pas tellement impressionné par les vedettes que je côtoyais. Et je me retrouve aujourd'hui au Racing, en professionnel averti, en footballeur expérimenté ayant acquis fortune et gloire, ayant déjà « fait carrière ».

Le destin a parfois de bien curieux choix. Et au fond le conte de fée continue.

Mais la vie de Paris est toujours aussi épou-

vantable. J'avais été effrayé à l'époque par le rythme trépidant de la capitale, par sa circulation, ses gens toujours pressés, ses embouteillages.

Je n'ai pas pu m'y habituer ; aujourd'hui encore je fuis comme la peste les expéditions dans le centre. J'ai l'impression d'y laisser tout mon influx nerveux. Janine, ma femme, peut vous le dire, je préfère renoncer à l'accompagner lorsqu'elle doit aller effectuer quelques courses.

Il faut vous préciser que nous habitons Boulogne, près de la Porte de Saint-Cloud. Et que c'est un véritable voyage pour aller au centre de Paris.

Je me suis aménagé une petite vie de père tranquille, près de mon poste de télévision, de ma femme, de ma fille et de mes partenaires de belote.

Je vis, à mon sens, comme un professionnel. Je passe mon temps entre les entraînements, les soins, le club et la famille.

Après le déjeuner, je fais la sieste. C'est peut-être une habitude prise dans le Midi où j'ai vécu dix ans. Mais je la crois très nécessaire à Paris, où l'on est constamment sur les nerfs. Sans le sommeil (je dors en moyenne 16 heures par jour), je ne crois pas qu'on puisse s'en tirer.

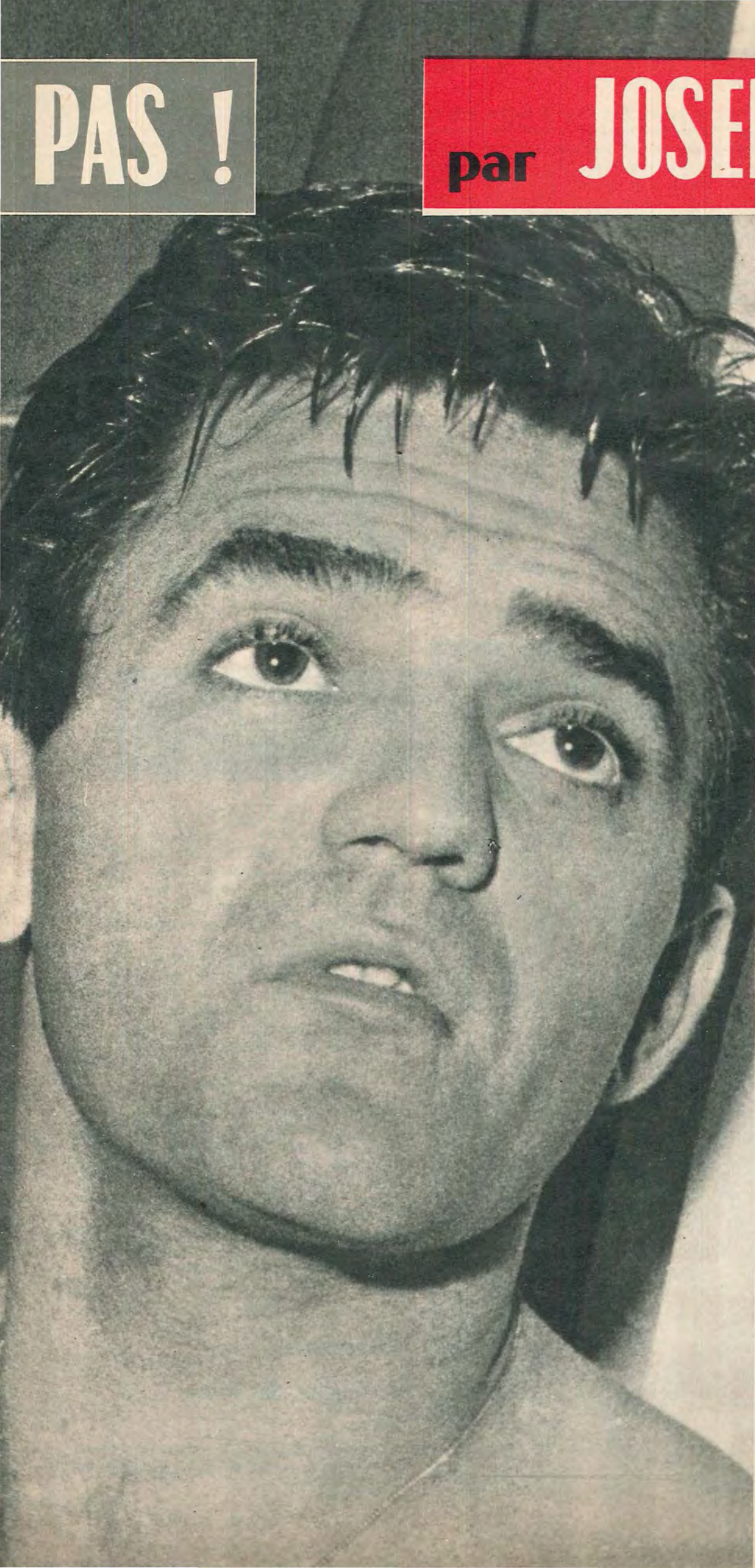
Le footballeur parisien ne vit d'ailleurs pas comme ses camarades de province. Moi qui ai vécu dans le Midi, je peux le constater.

D'ailleurs ce problème parisien est important. Sur le plan des matches eux-mêmes, il est évident que c'est un handicap très grand d'avoir à affronter dans la capitale des adversaires qui y viennent pour jouer le match « de leur saison » et devant la foule des connaisseurs du football.

Je me demande souvent s'il ne serait pas intéressant de tenter l'expérience suivante : faire vivre une équipe parisienne à 50 ou 60 kilomètres, à Fontainebleau ou à Saint-Germain par exemple, et ne la faire revenir que pour le match.

A Sète, à Nîmes ou à Nice, dix fois par jour, je rencontrais des gens qui s'intéressaient

Non, je ne suis pas un ours mal léché...



PAS !

par **JOSEPH UJLAKI**

à ma forme, qui entretenaient mon enthousiasme. A Paris, personne ne vous connaît. Vous êtes perdu dans la foule. C'est un bien pour l'homme, mais un mal pour le footballeur.

M. Pibarot lui aussi l'a constaté qui sait faire le tour de tous les problèmes.

Un fils spirituel de Pibarot

J'avais 20 ans lorsque je fis la connaissance de M. Pibarot qui allait avoir sur moi une grande influence.

On a toujours dit (avec juste raison), que lui seul savait me prendre. C'est vrai ! Dès que je l'ai rencontré (à Sète, lorsque M. Chiariny et lui sont venus pour traiter mon transfert à Nîmes), je me suis tout de suite trouvé en confiance. Nous nous sommes compris à tous les points de vue. Il est passionné de football, moi aussi. Il ne vit que pour cela, moi aussi. Avec d'autres joueurs il peut avoir d'autres sujets de conversation que le football, pas avec moi.

Je reconnais la valeur d'Albert Batteux, de Joseph Mercier, de Jean Luciano. Mais je place au-dessus de tous, cet homme extrêmement persuasif et possédant une foi extraordinaire. Je le considère comme un « missionnaire » du football.

Ce que j'admire en lui c'est qu'il pense toujours à l'avenir et ne s'inquiète du présent ou du passé que pour en tirer des leçons. Au Racing, par exemple, il ne nous reproche pas les erreurs que nous commettons, mais cherche toujours à en profiter pour la suite.

Avec moi il a toujours su, en tout cas, être gentil (ferme quand il le fallait), compréhensif, bon psychologue.

C'est bien sûr, une question de sympathie et d'amitié naturelles. Mais je crois qu'il y a aussi une raison technique : il a toujours été grand admirateur du football hongrois et du beau football.

Comment, alors, ne nous serions-nous pas bien entendu ?

J'affirme en tout cas que je lui dois tout ce que j'ai appris sur le plan technique, comme sur le plan moral ou social.

Et c'est un peu parce qu'il était entraîneur du Racing que j'ai quitté Nice pour Paris, il y a deux ans.

Un racingman bon teint

Pour lui seul, je serais heureux que le Racing remporte le championnat ou la coupe. Car il a eu le mérite de mettre sur pied un

UJLAKI : LE STYLE

système de jeu bien déterminé, basé sur l'occupation rationnelle du terrain et surtout sur l'attaque. Ce n'est pas un système rigide, bien sûr, mais un système loyal où nous prenons nos risques.

Depuis que je suis au Racing, je peux certifier que jamais un adversaire n'a pu nous imposer son jeu, mais que toujours nous avons conservé la maîtrise du ballon et du terrain. Cela inquiète et fait peur, d'ailleurs à nos rivaux au moins une semaine à l'avance.

Il est évident que les équipes ont alors tendance à renforcer leur défense et à jouer très prudemment. Je ne pense pas que ce soit une évolution heureuse, car le football consiste avant tout à marquer des buts. Il est dommage que toutes les équipes françaises ne suivent pas l'exemple du Racing ou de Reims. Ce serait magnifique pour le spectateur qui pourrait alors mieux apprécier les talents individuels des joueurs.

Croyez-vous que ce soit drôle pour Kopa d'être toujours impitoyablement marqué par

des hommes qui sont en bonne condition physique, mais dont le seul objectif est de l'empêcher de jouer ?

Pour le Racing, comme pour Reims, le seul moyen de se tirer d'affaire devant des équipes aussi prudentes, est de varier le jeu au maximum et d'utiliser toutes les combinaisons collectives. Si l'on échoue, il importe avant tout de ne pas se décourager, de ne pas perdre le ballon, de revenir en arrière pour attaquer d'une autre façon.

D'ailleurs, lorsqu'une équipe joue uniquement en défense, cela finit souvent par se retourner contre elle.

De toute façon, je pense que c'est une erreur de baser son jeu sur un système défensif. C'est en tout cas le meilleur moyen de tuer toute personnalité et d'arrêter tout progrès.

Je crois par exemple, que si Nîmes se tire remarquablement d'affaire sur le plan national, c'est parce qu'il sait profiter des occasions et des effets de surprise devant des adversaires qu'il connaît parfaitement bien. Par contre, il est un peu désarmé chaque fois qu'il rencontre un adversaire étranger. Là, il faut oser pour l'emporter. Car on ne gagne pas un match si on n'est pas suffisamment audacieux !



LE PUNCHEUR

La frappe de balle de Joseph Ujlaki (pied gauche, notre photo, ou pied droit) est très magyare : c'est-à-dire sèche, précise et nerveuse, comme un punch de boxeur.



Je ne veux pas diminuer les mérites des Nîmois. Ils ont leurs qualités, leurs forces dont ils tirent le meilleur parti. Mais l'équipe de Kader Firoud gagne en **profitant du jeu** de l'adversaire, alors que le Racing ou Reims gagnent en **faisant le jeu**. Et pour moi, la loi essentielle en football, c'est d'**imposer son jeu** sur le plan individuel comme sur le plan collectif. C'est parce que le Racing possède cette personnalité, cette prédominance du jeu collectif que je m'y suis tout de suite trouvé heureux. D'ailleurs, contrairement à ce qu'on en dit, le public de Paris, qui est objectif, sait reconnaître et apprécier nos mérites. Tout comme il reconnaît et apprécie ceux de Reims qui lui offre du bon football.

Malheureusement l'incertitude dans laquelle on vit à Paris, fait que l'on n'est jamais sûr de rien. Par exemple, lorsque j'étais à Nice, et que nous étions à égalité de points avec Reims à quelques journées de la fin, nous étions convaincus que nous serions champions. Ce fut le cas. Mais si le Racing était actuellement leader avec quatre points d'avance, il ne serait pas sûr d'enlever le titre. C'est une question d'ambiance.

Un amoureux de l'équipe de France

Cette joie de jouer, je la savoure au Racing. Mais je ne la connaîtrai peut-être jamais plus dans l'équipe de France.



LE MAESTRO. — Cette photo illustre parfaitement le rôle du meneur de jeu que tient Ujlaki dans l'attaque du Racing. Joseph s'est rendu maître du ballon et le Rémois Leblond (à sa droite) qui a été surpris se replie en hâte. Mais Cisowski (à gauche en culotte noire) ne s'occupe plus de ce qui se passe derrière lui. Il cherche un espace libre qui lui permettra de s'engouffrer vers le but adverse. Ujlaki jette — tout en dribblant — un coup d'œil circulaire avant de déclencher la passe au partenaire le mieux engagé vers le but rémois.

Il m'arrive fréquemment de rencontrer des gens qui me disent : « Qu'avez-vous fait aux sélectionneurs ? »

Que voulez-vous que je leur réponde...

Les déclarations des sélectionneurs me reprochant mon manque de combativité et mon mauvais caractère m'ont touché profondément. J'estime qu'on doit juger un joueur d'après sa valeur, d'après ce qu'il montre sur le terrain et non sur des considérations extrasportives.

L'équipe de France m'est beaucoup plus chère qu'on ne peut le dire et le croire souvent.

Chaque fois que les sélectionneurs font connaître leur décision et m'adressent les

reproches que l'on sait, je suis moralement éprouvé et je mets plusieurs jours à retrouver mon équilibre.

Tenez, avant les derniers matches contre l'Autriche et l'Espagne, on a dit que j'étais parti pour Budapest sans me préoccuper de savoir si je serais retenu par M. Thépot et ses collègues. Or, au moment où l'on formait l'équipe pour France-Autriche, j'étais au siège du Racing où j'attendais la nouvelle. C'est seulement lorsque j'ai su que je n'étais pas pris que j'ai commandé mon billet d'avion. Et même au cours de mon séjour à Budapest (précédant France-Espagne), l'idée de l'équipe de France ne m'a pas quitté. J'ai tenu à m'entraîner avec Ujpest. J'ai même joué un match

amical avec le club de M. Sebès, pour me maintenir en parfaite condition physique !

Dès le début de ma carrière internationale déjà, je suis tombé amoureux de l'équipe de France. Il faut avouer que les circonstances s'y prêtèrent. Convoqué avant France-Allemagne (octobre 1952), alors que je venais d'être naturalisé, j'hésitais à répondre si vite aux sélectionneurs. J'aurais préféré m'habituer et habituer les autres au fait que j'étais français. Mais M. Pibarot me persuada alors de me rendre à la convocation. J'allais donc à Rueil, pour l'équipe B. Je jouais un match d'entraînement (devant Roger Marche et comme ailier droit) très bon. Et je participais à France-Allemagne...

LE SEIGNEUR

Ujlaki possède une telle maîtrise technique dans le dribble qu'il est capable d'oublier le ballon pour se consacrer au jeu collectif.



L'ARTISTE

Son équilibre et sa frappe de balle sont parfaits. Son tempérament est assez latin aussi n'est-il pas étonnant que son jeu de volée soit très efficace.



L'E JONGLEUR

L'un des aspects caractéristiques du style d'Ujlaki : sa tendance à soulever constamment le ballon au-dessus du sol pour mieux préparer la passe ou le dribble en contrepied.



UJLAKI : L'HOMME

J'avais gardé le souvenir lointain d'une rencontre Hongrie-Allemagne au cours de laquelle j'avais été effrayé par la valeur du football germanique. La victoire que nous remportions ce jour-là, à Colombes, fut pour moi le plus beau des cadeaux. J'en ai pleuré après la rencontre.

Alors qu'on ne vienne pas me dire que je me moque éperdûment de l'équipe de France !

Non, qu'on ne me dise pas cela ! Ou alors je répondrai encore qui si je ne joue pas aujourd'hui au F.C. Barcelone ou à l'Inter de Milan qui m'avaient fait des offres mirifiques, c'est parce que j'ai toujours conservé au fond du cœur, l'amour du tricolore.

Qu'on ne me dise pas : « Vous ne pouvez pas être retenu en même temps que Kopa », parce que je répondrai : « Le jeu de Kopa est tout à fait le contraire du mien. Lui cherche à créer des occasions en éliminant un, deux ou trois adversaires. Moi je suis direct. Il joue court, je joue long. Il ne marque pas beaucoup de buts, j'en marque, moi, pas mal. Notre entente devrait être parfaite puisque nos styles sont complémentaires. »

Qu'on ne me dise pas : « Vous ne savez pas vous battre », car je répondrai : « Venez me voir jouer avec le Racing ».

Qu'on ne me dise pas : « Vous êtes un être à part, vous n'êtes pas sociable », car je répon-

drai : « Qui m'a rendu ainsi, sinon les autres. Et pourquoi suis-je très sociable au Racing et avec Pibarot ? »

Non ! Qu'on me dise plutôt : « Vous êtes un toquard et vous n'avez pas votre place dans l'équipe ! »

Alors, là, je me résignerai peut-être...

Un ancien Hongrois

Mais sûrement pas sans souffrir ! Car je reste sensible comme peut l'être un Magyar, ce Latin d'Europe centrale. Depuis mon exil, je suis retourné quatre ou cinq fois à Budapest, dans ce faubourg de Ganz (près de Ferencváros), où j'ai fait mes débuts dans la vie et dans le football, et où vivent encore mon père et mes deux sœurs.

J'ai l'impression en me rappelant tous ces souvenirs, d'évoquer la jeunesse d'un autre Joseph Ujlaki qui aurait été un peu mon frère jumeau. Il était maigre, efflanqué et sauvage comme un chat de gouttière. Il sortait à tout instant de sa poche une boule de chiffon qui faisait comme partie de lui-même, et qu'il frappait pendant des heures, avec ses copains de la rue.

Cet apprenti-tourneur de Ganz m'a sûrement donné un style. Mon style : d'abord la maîtrise totale du ballon qui me permet de dribbler nez en l'air ; ensuite une frappe de balle vive, sèche et précise, qui vient encore de cet apprentissage. Avec une balle en chiffon, on doit frapper très fort et très juste ! Enfin, un bon jeu de volée et une bonne technique aérienne nés de l'habitude prise avec cette boule ne rebondissant jamais à terre.

Cet Ujlaki-là m'a marqué aussi du point de vue collectif. Il a vu à l'œuvre très souvent un Sarosi, un Szengeller, un Szusza, un Bozsik.

LE MAITRE ET L'ELEVE

Pibarot
à l'entraînement
avec Ujlaki
qui lui doit
toute sa réussite.



Et il m'a appris que la technique la plus magnifique n'est valable que lorsqu'elle est mise au service de l'équipe.

Cet Ujlaki-là rêvait de devenir le meilleur ailier droit du monde ; moi aussi... jusqu'au jour où, retenu par les sélectionneurs français, je n'ai pas pu répondre à l'appel des sélectionneurs continentaux qui m'avaient convoqué pour un match en Hollande avec Roger Mar-

L'ESPRIT DE FAMILLE

A Budapest,
Ujlaki retrouve
avec joie
son neveu
et ses sœurs.



che. A partir de ce moment, je n'ai plus voulu entendre parler du poste d'ailier droit. Mais je ne le regrette pas, car j'ai compris, depuis, que le rôle de meneur de jeu est bien plus passionnant. C'est pour cela sans doute, que je place un homme comme Bozsik au-dessus de tous les autres, car sa clairvoyance, son contrôle de balle, son équilibre tactique entre attaque et défense sont parfaits. Ah ! Si tous les footballeurs jouaient comme lui, quel spectacle merveilleux ce serait ! La Hongrie ne retrouvera pas de sitôt un Bozsik. Mais, je crois quand même que l'on va reparler du football magyar.

En décembre dernier, j'ai joué comme vous le savez, un petit match amical avec Ujpest. J'ai été frappé par le fait que les Hongrois ralentissent leur action au milieu du terrain, mais accélèrent leur rythme à trente mètres du but adverse. La cadence d'ensemble reste, certes, très inférieure à la nôtre. J'ai été ainsi étonné de jouir de beaucoup de liberté et de m'imposer dans les attaques de balle. Mais le joueur hongrois conserve toutes ses ressources pour les derniers vingt mètres. Alors, sa course, son démarrage et ses tirs sont très soudains. Vous verrez qu'au Chili, les Magyars seront difficiles à battre ! D'autant plus que l'équipe nationale aura été minutieusement et longuement préparée. Je me suis d'ailleurs laissé dire, que la saison prochaine, l'ossature de la sélection serait reconstituée à Ferencváros avec les Matrai, Bundszak, Gorocs, Tichy. Les dirigeants magyars ont gardé la nostalgie de « l'expérience Honved », qui leur offrit la meilleure équipe du monde !

Un futur entraîneur

En juillet, j'ai d'ailleurs l'intention de retourner à Budapest, car je veux suivre le stage



national hongrois d'entraîneurs avant de décrocher mon diplôme français. Pour l'instant, je suis les cours de moniteur à l'I.N.S. avec M. Mercier, ce remarquable technicien. Je ne vois pas pourquoi, en effet, j'abandonnerais un jour le football qui me passionne et me prend tout entier depuis 30 ans et demi.

Je suis arrivé à un âge où l'on ne fait naturellement plus de rêves comme à 22 ans. Ce dont je suis certain, c'est que je jouerai au moins jusqu'à 35 ans (mon contrat l'exige d'ailleurs). Le football a beau évoluer en vitesse, je ne me sens absolument pas dépassé. Je crois que le jeu deviendra de plus en plus rapide désormais et que la volée, les déviations y prendront la place essentielle. Mon style doit s'en accommoder.

Mais je ne m'accrocherai pas désespérément aux branches. Il y a sûrement d'autres joies à cueillir dans le métier d'entraîneur.

Déjà, je me sens attiré par les gosses. J'ai toujours beaucoup aimé assister à des matches d'amateurs ou de jeunes. A Budapest, je voyais jusqu'à quatre matches par jour ! A Paris, en 1947, je profitais de la moindre occasion pour me rendre avec un ami, M. Bukos,



LES AVANTS TERRIBLES

Ujlaki (à gauche) et Kopa : l'Armée française les avait réunis, l'équipe de France les a séparés.

à Montreuil ou à Pershing. Et aujourd'hui encore, chaque jeudi et chaque samedi, je vais à Bagatelle, pour y regarder jouer les écoliers. J'y apprend toujours quelque chose, même sur le plan technique. Ces gamins m'épatent très souvent. Il m'arrive même d'essayer de les imiter, le lendemain, à l'entraînement !

C'est d'ailleurs pour cela que je donne aux jeunes un conseil essentiel : il faut voir des matches, beaucoup de matches, qu'ils soient bons ou mauvais. Il faut vivre pour le football. Il faut aimer passionnément le football. Comme on aime par exemple sa mère, sa femme ou sa fille.

Comme on aime un ami ou un maître.

Car Joseph Ujlaki, quoiqu'on en dise parfois est capable d'aimer fidèlement et sincèrement.

Non ! Vous ne me connaissez pas. Mais aviez-vous seulement cherché à me connaître ?

MON MARI CISO

PAR **SIMONE CISOWSKI**

« VAS-Y CISO ! »

C E cri de guerre lancé par une voix aigrette depuis le rang 27 de la Division 2, au Parc des Princes, les habitués des matches du Racing l'ont entendu des centaines de fois. Il est poussé par Mme Simone Cisowski, l'épouse de Thadée, femme « nature », pratique, volcanique qui aime le football et adore son mari.

« Quand je crie, Thadée prétend qu'il m'entend, ce menteur ! »

Que voulez-vous, depuis que je connais « Ciso », il m'a fait passer le football dans le sang. Je voudrais que Thadée gagne toujours, qu'il marque des buts, encore des buts, alors quand ça n'a pas l'air d'aller sur le terrain, je me manifeste.

LE RANG 27

Avant de partir pour son match, Thadée me fait ses recommandations : « Tiens-toi, tranquille ! » Je me contiens un quart d'heure et puis après ça part.

Oh ! j'ai déjà eu maille à partir avec certains spectateurs. Ils se permettaient de critiquer mon mari, mon Thadiou ! »

Et quand Mme Cisowski dit « mon Thadiou » ses yeux expriment tout l'amour qu'elle porte à son mari, à son dieu. D'ailleurs quand elle parle de lui, elle est intarissable. Les paroles se succèdent à cadence vive, se heurtent sur ses lèvres, comme les paquets d'eau d'une cascade.

« Il y en a un, poursuit-elle, qui lui a crié de « retourner à la mine ». C'était méchant ça, n'est-ce pas ? Si on ne m'avait pas retenue, je ne sais pas ce que je lui aurais fait. Un autre l'a appelé d'un nom qu'on réserve d'ordinaire aux arbitres : il a failli recevoir mon sac à main en pleine figure et je ne me suis pas gênée pour lui dire ce que je pensais.

Ce qui me fait enrager c'est d'entendre dire que mon mari est fragile, lui qui a eu 28 blessures !

Il y a d'autres spectateurs qui sont gentils. Voilà quelques temps à la T.V. on passait un feuilleton « Cisko Kid ». Au Parc, je criais : « Allez Cisko ». Un monsieur m'a dit : « Mais non madame, ce n'est pas Cisko, c'est Ciso ». Ah ! ce « rang 27 », un jour je ferai un livre là-dessus. »

ELLE S'APPELAIT BRIQUETTE

Elle en est bien capable. Le football a tellement marqué sa vie : elle suit tous les matches de son mari à Paris et elle habite avec ses deux enfants au siège même du Racing, au troisième étage du 81 de la rue Ampère.

Elle tient d'ailleurs le journal de son mari. Il se divise en deux : les coupures de presse et ses propres impressions, pas maladroitement écrites d'ailleurs.

« Depuis dix ans je tiens ce journal, ajoute-t-elle, en montrant un cahier dont la couverture porte la photographie de Ciso. Autrefois, je signais « Briquette » peut-être parce que je

suivais les matches au dehors de Ciso par la radio et par la voix de Georges Briquet. Aujourd'hui, j'ai laissé tomber ce surnom. Je suis quand même Madame Ciso. »

Fierté légitime, sans détour, d'une épouse !

DEVANT UN DIABOLO

« Vous savez comment je l'ai connu mon Thadée ? » interroge-t-elle.

Devant un diabolo menthe. Pour un Polonais !...

Mes parents tenaient un café à Metz où lui était militaire.

En buvant son diabolo, il dit : « Je sens que je vais payer pour la première fois, ici, ce soir.

Eh bien, répondis-je, ce n'est pas étonnant que nous fassions de si bonnes affaires, si vous ne payez jamais ! »

Peu de temps après ma mère vint et lui offrit deux paquets de cigarettes. Comme je faisais des yeux ronds, elle déclara : « Il a marqué deux buts hier, il a droit à ses deux paquets de cigarettes ». C'était paraît-il le résultat d'une promesse que mon père, ancien dirigeant de Longwy, lui avait faite.

Un peu plus tard il m'emmenait au cinéma et c'est moi qui lui donnais ses cigarettes. »

Tout à coup elle se redresse, elle sent qu'elle a laissé échapper un mot qui peut être mal interprété. Nous sommes presque face à face dans sa petite salle à manger, elle et moi, et Jacques Boislème, un peu à l'écart, dans la même pièce, qui appuie de temps en temps sur le déclat de son appareil pour prendre une attitude de Mme Cisowski ; mais elle hausse le ton comme si elle voulait que tout Paris, toute la France l'entende :

« Il est né à Laski en Pologne, mais il a été élevé en France, il est Français de nationalité et de cœur : il a fait le maquis avec deux de ses frères et il est sergent dans l'armée. »

LA DOUCEUR DE SES YEUX

Maintenant que le point est fait sur cette question, elle revient à son roman, car sa vie avec Thadée est un roman, un roman passionnant.

« Ce qui m'a frappée en lui, c'est son calme et la douceur qui se lit dans ses yeux.

Mon Thadiou est droit, pas tortueux du tout, mais il est surtout bon. Dans ses succès il veut toujours qu'on réserve une part à ses coéquipiers.

Je lui dis souvent qu'il n'a pas le sens de la publicité, que dans



les affaires il faudrait que je sois toujours derrière lui et que sur le terrain il ne sait pas jouer des coudes, il n'est pas assez méchant. Quand je lui débite mes lithanies, il me répond : « Toi, va à tes casse-roles ! ». Alors nous restons une heure sans nous parler.

C'est long pour moi. Pas pour lui. Il est renfermé. Quand il dit un mot, il faut en deviner dix.

Il dit qu'il n'est pas superstitieux. Mais il veut toujours que je lui prépare ses affaires dans un vieux sac bleu qui n'est pas élégant et si j'oubliais de lui mettre ses bonbons dans ses chaussures, il serait perdu.

Les bonbons, il ne les mange pas, bien qu'il soit gourmand et gourmet, il les distribue aux gosses la plupart du temps, mais c'est une habitude.

CHAMPION DU MONDE DANS LES 18 MÈTRES

J'ai tremblé pour lui, parfois. Quand il a eu sa jambe cassée à France-Autriche en 51 et puis quand on lui a fait sa deuxième opération du ménisque ; mais il a toujours su faire le rétablissement.

Quelle joie quand il a rejoué après sa jambe cassée : pour son premier match il a marqué trois buts.

Mais ce dont je suis le plus fière, c'est de ses cinq buts de France-Belgique. Ah ! ce jour-là on m'aurait dit de monter à l'Arc de Triomphe, j'y serais allée.

On prétend que Thadée est diminué. Mais même maintenant, c'est le champion du monde dans les 18 mètres, au-delà il n'est plus que le challenger, j'en conviens.

Je n'ai pas osé le dire à M. Pi-barot, il m'impressionne, mais je l'avais dit à Jordan.

Enfin il a été trois fois le meilleur buteur. Tenez je porte au cou une de ses médailles de

buteur. C'est le bijou que je préfère. MM. Dehay et Galey lui en ont promis une en or : c'est moi qui la porterai.

Quand il a eu une critique sévère, ça lui fait mal, il se renferme. Alors je le soutiens, je lui remonte le moral. Je lui dis : « Ciso, tu es le plus fort, tu as un pied droit, un pied gauche, une tête. Sers-t'en sur le terrain ! »

Je crois que l'influence de la femme est primordiale sur un joueur. Si Vignal avait été bien pris, il serait encore le meilleur gardien de but français.

QUAND LE MOUTON EST DEvenu LOUP

Ciso devra se retirer un jour, je le sais. Si tout va bien, il restera encore deux ans au Racing, et nous retournerons dans l'Est pour prendre un commerce. Nous avons quelque chose en vue. Thadée entrainera une équipe régionale, à moins que M. Herlory... Il n'est pas mauvais de quitter un club comme un mouton et d'y revenir comme un loup : dix ans au Racing et une bonne carrière internationale, ce sera une belle carte de visite ! »

Si Thadée Cisowski, le calme, le renfermé n'avait pas rencontré la dynamique, mais aimante et prévenante, Simone Pisoni, peut-être n'aurait-il pas accompli la brillante carrière qu'il poursuit. Mais l'influence a été réciproque. Mme « Ciso » comme elle appelle elle-même son mari, ne reconnaît-elle pas : « Quand j'étais gosse j'étais une petite teigneuse. Thadée m'a calmée. Heureusement que je l'ai rencontré. Avec un « sang bouillant » comme moi, je n'aurais pas pu m'entendre. »

Avec Thadée les brouilles ne durent jamais plus d'une heure. Ça n'est pas grave.

Ah ! son « Ciso »...

JEAN CORNU.

LE
GARDIEN
DE
BUT

ce prestidigitateur parmi les manchots

LE football est une cellule vivante, en perpétuel mouvement. Sport collectif, il évolue sans cesse, sous l'influence des individus qui dirigent ou constituent une équipe. Comme en politique, en littérature ou en peinture, ce sont les hommes qui ont bouleversé son aspect et provoqué sa marche en avant.

Avec l'évolution du football dans tous les domaines (physique, technique, tactique), le jeu de chacun des éléments qui composent une équipe s'est transformé.

L'un des buts de FOOTBALL-MAGAZINE est de raconter cette évolution des joueurs, poste par poste, par ceux-là mêmes qui l'ont illustré.

Le premier sujet nous l'avons choisi, plus marquant, plus pittoresque, plus spectaculaire que les autres. Il

concerne le gardien de but, cet être à part qui possède le privilège de se servir encore de ses mains.

Le gardien, personnage extraordinaire, hier enfermé dans sa cage, aujourd'hui libéré.

Le gardien, homme de légende dont les envolées et les acrobaties enchantaient autrefois le spectateur, mais qui a tenu volontairement à fondre son action dans la masse et perdre son auréole pour être plus utile et moins vulnérable.

Cette évolution du jeu du gardien de but, nous avons demandé de vous en parler à celui qui est le mieux placé pour le faire : Julien Darui.

Et c'est à un de nos meilleurs spécialistes actuels, François Remetter, que nous avons confié la tâche de conseiller tous les jeunes garçons de France qui rêvent de ses exploits.

UN ANCIEN VOUS PARLE

COMMENT JE SUIS DEVENU LE ONZIÈME JOUEUR DU CHAMP

J'AI eu une chance dans ma vie : celle de naître au lendemain de la première guerre, c'est-à-dire avec le football. Cela m'a permis de vieillir avec lui, c'est-à-dire d'évoluer avec lui.

Aujourd'hui, dans ma retraite dijonnaise, je suis déçu parce que je m'aperçois que les gardiens actuels n'avancent plus (sans jeu de mots). Je ne veux pas dire par là que tout s'est arrêté avec moi. Mais je n'ai plus rien appris, depuis que j'ai cessé toute activité, au spectacle des quelques matches que je peux voir à Dijon ou sur le petit écran de la télévision.

Et je ne peux pas croire qu'à une période bouillonnante et passionnante — ma période — a succédé le marasme et le néant.

Car il y en a eu des nouveautés au cours de mes vingt-cinq ans de carrière : entre Alex Thépot et René Vignal...

L'ÈRE DES GARDIENS STATIQUES

J'avais dix ans lorsque j'ai commencé à me passionner pour le jeu du gardien. Cet être à part, seul dans sa cage, me fascinait. Je conserverai toujours gravé en moi, l'image d'Alex Thépot le premier gardien de classe et de renom que je pus voir au cours d'un match à Luxembourg.

Cela se passait aux environs de 1926. Les gardiens étaient alors figés sur leur ligne. Leur seul souci consistait à arrêter les tirs adverses. Mais ils me faisaient presque pitié, car la largeur du but était bien grande pour un seul homme ! Je fus cependant dès ce moment frappé par l'importance du dégagement qui ne devait pas seulement être un geste de libération.

J'ai senti dès ce moment qu'il fallait d'abord donner au gardien une dignité qu'il ne possédait pas en élargissant son rôle et son rayon d'action.

Lorsque plus tard, je découvris Hiden (celui-là était mon contemporain), je m'aperçus que le grand Rudi avait sans doute fait

les mêmes constatations que moi dans sa jeunesse. Car il avait « pigé » que le gardien devait avoir quelque chose à faire du côté offensif et qu'il n'était pas seulement une machine à arrêter les tirs. Il était passé maître dans certains aspects du jeu : placement dégagement au poing, fermeture des angles de tirs. Mais tout cela s'accomplissait en marge du jeu d'équipe. Pourtant le sens offensif, Hiden le possédait déjà, mais avec ses mains seulement dans ses renvois au poing ou dans ses dégagements. Ça n'était pas encore ça...

LE ONZIÈME JOUEUR DU CHAMP

Il fallait que le gardien, c'est-à-dire moi, prenne une part plus active au jeu collectif. Il fallait que je devienne le onzième joueur du champ, balle au pied.

Il faut souligner que j'ai énormément travaillé pour obtenir gain de cause. L'entraînement ne m'a jamais rebuté ! Je l'effectuais d'abord avec les autres joueurs, comme si j'étais un attaquant. Puis je continuais ensuite en solitaire.

J'ai fait jusqu'à une heure par jour de dégagement, en volée, en demi-volée, à trajectoire tendue ou à ras de terre, en essayant d'atteindre la perfection.

On a cru que j'avais un secret. Il ne s'agissait que d'un travail de longue haleine.

Lorsque je jouais à Roubaix, j'avais même inventé un exercice assez original, mais remarquablement efficace. Je partais seul en forêt avec mon ballon. Et pendant des heures, je frappais sans relâche visant un arbre, en visant un autre, me rapprochant ou m'éloignant pour accroître les difficultés et pour apprendre à doser avec précision ma frappe de balle. J'allais même jusqu'à chercher à contourner les arbres en donnant de l'effet au ballon !

Après avoir étudié l'aspect technique du dégagement, j'ai porté mes efforts sur le rôle tactique du gardien lorsqu'il renvoie la balle,

par
JULIEN
DARUI



en demi-volée. Il y a là un travail minutieux à répéter cent fois à l'entraînement, avec la collaboration de tous les joueurs : mouvements latéraux ou départs en profondeur, permutations, courses, démarrages, démarquages etc... En règle générale, je disais à mes avant : « Je n'ai qu'une balle, mais si vous êtes cinq à bouger, cela fait cinq endroits où je peux l'envoyer. »

Je crois que j'avais atteint un rendement maximum dans ce domaine. Quand je vois aujourd'hui les gardiens donner une balle à la main, à vingt mètres de leur propre but, je trépigne d'impatience. Je voudrais leur crier que c'est inutile et qu'un dégagement au pied, bien précis, de quarante ou cinquante mètres, porterait le danger de manière plus directe. Une passe de cinquante mètres c'est tout de même plus efficace (dans le temps et dans l'espace), que cinq passes de dix mètres ! C'est peut-être plus risqué, mais le footballeur est comme l'homme. S'il ne risque rien, il n'a rien.

Je crois d'ailleurs que les gardiens ne travaillent plus comme nous travaillions, nous. Peut-être n'ont-ils plus conscience du rôle qu'ils ont à jouer dans l'équipe ! Et pourtant, j'ai l'impression qu'avec les systèmes de jeu actuels, il y aurait beaucoup à faire encore...

(Recueilli par Jean Gaillard).

CHAYRIGUES (FRANCE)

Il a gardé 21 fois les buts de l'Equipe de France. Il a remporté trois fois la Coupe avec le Red Star en 1921, 1922, 1923. Il fut le meilleur gardien français de l'avant-guerre. Malgré sa carrure trapue, il possédait souplesse, détente et surtout coup d'œil infaillible. Il fut le premier à quitter sa ligne pour fermer les angles de tir.

ZAMORA (ESPAGNE)

Les Espagnols n'oublieront jamais le « beau Ricardo » qui garda 45 fois les buts de l'équipe nationale et fut aussi célèbre que les plus grands toreros. Zamora était spectaculaire et très brillant. Ses envolées sur les balles aériennes ou les tirs à ras de terre soulevaient l'enthousiasme. C'était un artiste, et un artiste incomparable.

COMBI (ITALIE)

Il fut le gardien de la première Squadra Azzurra, championne du Monde 1934. Quarante-sept fois sélectionné, Combi reste pour les Italiens le meilleur portier de tous les temps. C'était le style fait gardien, très classique, très calme pour un Latin. Il savait surtout prévenir les intentions de l'attaquant adverse et se placer admirablement.

LE GARDIEN DE BUT

LES MAITRES DE LA SPECIALITÉ

**HIDEN** (FRANCE)

Autrichien, il fit partie du célèbre « Wunderteam ». Français (naturalisé) il fut deux fois international et enleva Coupe et Championnat avec le R.C. Paris. Il était grand mais souple, bondissant mais flegmatique et plein de morgue ; il possédait surtout une sûreté de mains, un sens de l'anticipation et une autorité extraordinaires.

**PLANICKA** (TCHECO-SLOVAQUIE)**DARUI** (FRANCE)

Il connut tous les honneurs (sélection nationale, continentale, Coupe, Championnat), avec l'équipe de France et avec Lille, le Red Star et Roubaix. Darui était petit et souple. Mais il eut surtout le mérite de transformer le gardien moderne en défenseur supplémentaire (par son jeu dans la surface et son commandement) et en attaquant (par ses dégagements en demi-volée).

VIGNAL (FRANCE)

Il fut le meilleur élève de Darui mais sa carrière (17 sélections, Coupe avec le R.C. Paris) fut malheureusement contrariée par les blessures et une certaine fragilité. Vignal était plus athlétique que Darui aussi souple et agile, aussi autoritaire mais moins calme. C'est surtout dans les renvois de balle précis et puissants qu'il avait réussi à atteindre la perfection de son maître.



SWIFT (ANGLETERRE)



Sa carrière internationale, comme celle de Darui, fut interrompue et contrariée par la guerre. Il garda cependant de nombreuses fois les buts de l'équipe d'Angleterre, avant de devenir journaliste et de disparaître dans la catastrophe de Munich. Swift était le prototype du gardien britannique, immense, un peu lourd, ne volant pas, mais possédant un énorme abattage.



Il fit une très longue carrière dans l'équipe nationale tchèque où il constitua, de 1926 à 1930, avec les arrières Hojer et Perner, un trio défensif intraitable. Planicka était de taille et de stature moyenne ; mais son placement, ses interventions dans les pieds adverses, ses trépinements sur la ligne, ses arrêts de balle étaient impeccables.

GROSICS (HONGRIE)

La défense de la grande équipe de Hongrie n'était pas irréprochable. Mais son gardien Grosics était là pour la rendre plus solide. Grosics quittait constamment sa ligne de but (où il était pourtant excellent par son allonge, sa détente, ses réflexes et sa vista) pour soutenir ses arrières et contrarier le jeu des attaquants adverses.



YACHINE (U.R.S.S.)

Dans le football soviétique qui est avant tout collectif et parfois anonyme, que ce soit avec son club (Dynamo de Moscou) ou en sélection, Yachine a pris une place de choix. Pourvu d'une longueur de bras et de jambes peu communes, accentuée encore par une tenue noire, Yachine a surtout innové par son jeu de véritable arrière, sortant couramment de sa surface.





SOIS D'ABORD FOOTBALLEUR !

PAR FRANÇOIS REMETTER

FRANÇOIS REMETTER, mon fils, a cinq ans. Il est encore à l'âge où l'on ne songe qu'à frapper du pied dans le ballon de toutes ses forces. Sera-t-il lui aussi un gardien de but ? Je n'en sais rien. Sans doute sera-t-il attiré par le poste, pour des raisons familiales. Mais il l'abandonnera peut-être un jour pour se consacrer à l'attaque.

A l'inverse de son père qui a commencé sa carrière de footballeur comme avant-centre et qui la terminera dans les buts.

François junior est-il doué d'abord pour faire un bon gardien de but ? C'est certainement la question que je me poserai au départ de son apprentissage.

C'est la question qu'il faut se poser avant de donner des conseils à un jeune garçon attiré par la cage dorée. S'il n'est pas naturellement doué au départ, inutile d'insister.

A quel âge faut-il commencer ? Pas avant quatorze ans à mon avis. Car c'est à ce moment-là que la personnalité s'établit, et que les valeurs physiques ou athlétiques de l'homme futur s'épanouissent.

Le garçon que je prendrai en mains, je veux lui donner toutes les qualités qui en feront un bon gardien de but.

Que lui dirai-je ? Je lui dirai :



● **SOIS SOUPLE** : Il faut d'abord travailler ta souplesse par des mouvements de gymnastique appropriés. Elle te permettra de ramasser facilement un ballon ou de retomber à terre sans risquer de te blesser. Il faut aussi cultiver ta détente horizontale (pour les tirs à ras de terre) ou verticale (pour les balles aériennes). Il faut encore améliorer ta vitesse pour pouvoir sortir en toute hâte de ton but quand il le faut.

horizontal (pour les tirs à ras de terre) ou verticale (pour les balles aériennes). Il faut encore améliorer ta vitesse pour pouvoir sortir en toute hâte de ton but quand il le faut.



● **SOIS SUR** : Dans tes arrêts. Il faut avoir une « bonne main », comme on dit. La prise du ballon doit être ferme et adroite. Et sois toujours prêt à te coucher sur le ballon, au cas où tu ne pourrais le conserver.

● **SOIS SOBRE** : Les meilleurs gardiens ont toujours été les plus simples. Le plongeon spectaculaire est beau à voir, mais pas toujours utile. Pense d'abord à être efficace et à ne pas concéder de but. Rappelle-toi qu'un bon coup de poing dans le ballon est souvent plus utile qu'un bel arrêt.



● **SOIS PRUDENT** : Ne te découvre pas dangereusement. Quand tu plonges, n'oublie pas de te protéger le visage. Un mauvais coup est vite arrivé.

● **SOIS CLAIR-VOYANT** : Ne perd jamais le ballon de vue.

C'est une règle d'or. Même lorsqu'il est loin de ton but et dans les pieds de tes attaquants. Reste toujours sur tes gardes. Place-toi bien. Quand tu dégages surtout, ouvre l'œil. Cherche le partenaire démarqué et donne lui le ballon dans les meilleures conditions.

● **SOIS ADROIT** : Pour cela travaille ton dégagement au pied ou à la main, en collaboration constante avec tes partenaires.

● **SOIS CALME** : Ne perd jamais ton sang-froid, même dans les circonstances difficiles. N'oublie pas que tu es le dernier défenseur et que les autres te font confiance. Ne leur donne pas le spectacle d'un garçon désespéré et agité. Ne sois pas méchant avec eux. Ils font ce qu'ils peuvent.



● **SOIS AUTORITAIRE** : Sans être un tyran, tu dois donner confiance à tes camarades. Mais tu dois surtout les conseiller, les guider dans leur placement ou dans leur jeu.

Demande-leur le ballon s'ils sont en difficulté, aide-les soutiens-

les. Dis-toi bien que tu es le chef de la défense, parce que tu es le mieux placé pour voir le jeu.

● **SOIS COURAGEUX** : D'abord pour t'entraîner et pour accomplir des progrès, travaille le plus souvent avec un camarade, lui aussi gardien ; ensuite pour reprendre le dessus quand tu as concédé un but ou quand tu as commis une erreur.

Mais persuade-toi surtout de cette vérité : le gardien de but moderne doit être un footballeur complet, aussi bon attaquant (dans sa conception du jeu), que bon défenseur.

Il me reste à te souhaiter de la chance, beaucoup de chance (notre fée à nous autres).

Si tu suis tous ces conseils, alors tu seras un bon gardien, mon fils !

(Recueilli par Victor Sinet).

CETTE PHOTO COULEUR DE FRANÇOIS REMETTER EST LA PREMIERE D'UNE SERIE QUI VOUS PERMETTRA CHAQUE MOIS DE CONSTITUER UNE COLLECTION UNIQUE EN SON GENRE.

FRANÇOIS REMETTER

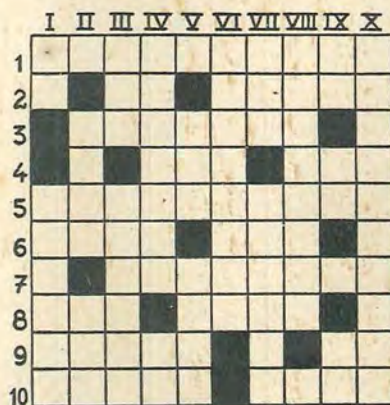
F. C. Limoges et

Equipe de France



Les jeux de FOOTBALL MAGAZINE

NOS MOTS CROISÉS



PROBLÈME N° 1

HORIZONTALEMENT. — 1. A Grenoble ou au C.A.P. — 2. Démonstratif ; Nouveau pour Heutte. — 3. Vétéran et capitaine du F.C. Annecy. — 4. Terme de tennis ; Inversé ; Un terrain devrait toujours l'être. — 5. C'était son (vrai) nom à Nœux-les-Mines. — 6. De gauche à droite ; Elle peut-être bonne ou mauvaise pour le footballeur ; Trois voyelles de Urtizberea. — 7. Sorte d'avarice sordide. — 8. Celui de Fontaine est percutant ; Pluriel d'un auxiliaire (anagramme). — 9. International belge bien connu des Français ; Pronom. — 10. Vu son âge, le déclin de Matthews l'était ; Un des jeux préférés des footballeurs en voyage.

VERTICALEMENT. — 1. Préposition ou instrument du hasard ; Africain de Sète. — 2. Peut aussi s'accoupler avec baby ; La fin pour Lafranceschina. — 3. Sigle cher aux Angevins ; Défenseur du C.A.P. — 4. International espagnol qui ne joua pas le dernier match contre la France ; Article inversé. — 5. T.E.Z. ; Prénommée Dora, actrice que l'on voit souvent dans les stades de football. — 6. Marrons ou non, ils font la force du football. — 7. Pour Nantes, ce n'est qu'un début ; La meilleure équipe autrichienne. — 8. Gravement blessé, ce défenseur d'une équipe méridionale (Division II), n'a pas joué un match de l'actuelle saison. — 9. Deux voyelles : Accord moderne ; De bas en haut ; Note. — 10. Cet ex-pro parisien joue avec une équipe qui fut l'héroïne du sixième Tour de la Coupe.

DEUX INTRUS

Voici l'équipe de Toulouse qui gagna la Coupe de France 1957 en battant Angers (6-3). De gauche à droite, accroupis : Brahimi, Muller, Di Loreto, Rytkonen, Bouchouk ; debout :

Wendling, Bocchi, Roussel, Pleimelding, Nungesser, Cahuzac et l'entraîneur Jules Bigot.

Deux de ces onze joueurs ne participèrent pourtant pas à cette finale ? Lesquels ? Et à la place de qui figurent-ils ici ?



RECLASSEZ CES PHOTOS

Voici quatre documents situant une intervention de François Re-metter. Ils ont été réalisés ces dernières années. A vous de les reclas-ser dans l'ordre chronologique en tenant compte de la position et de la personnalité de ses adversaires ou partenaires.



VRAI OU FAUX ?

1. Le record des buts marqués en championnat appartient à Andersson (Marseille) qui en réussit 35 durant la saison 1952-1953.
2. Valorizek est le professionnel français qui a le plus souvent changé d'équipe. Il a joué au Havre, à Lille, à Monaco, à Rouen, à Rennes, au Stade Français et à Grenoble.
3. André Simonyi fut international français après avoir été international hongrois.
4. Di Stefano et Santamaria furent déjà partenaires sous les couleurs du club « Millionarios » de Bogota avant de se retrouver au Real Madrid.
5. Marcel Domingo est aujourd'hui l'entraîneur du F.C. Séville.
6. Bror Mellberg fut international suédois avant et après son séjour en France.
7. Le vrai nom du monégasque Ludo est Ludowski.
8. Numa Andoire était l'entraîneur de Nice quand le club azuréen enleva la Coupe en 1954.
9. Armand Penverne a fait ses débuts de footbal-leur à Versailles.
10. Roger Scotti a gagné la Coupe avec l'O.M. à l'âge de 18 ans.

ARBITREZ VOUS AUSSI

I. — Quelle est la décision à prendre lorsqu'un joueur qui effectue une rentrée de touche lance la balle directement dans son propre but ?

II. — Un terrain peut-il être carré ?

III. — Un joueur chargé de botter un penalty donne un léger coup de pied au ballon qui roule en avant. Le ballon est repris par un partenaire qui marque le but. Est-il valable ?

IV. — Un joueur, pour une raison quel-conque, enlève une chaussure en cours de partie. Peut-il conti-nuer ainsi ?



LE JEU DES SURNOMS

Voici imagés par un croquis 12 surnoms restés célèbres dans le monde du football. Dans l'ordre alphabétique, figurent ci-dessous les noms des joueurs qui portent ou portèrent ces surnoms. Pour chacun, remettez dans l'ordre le nom et le surnom.

a) Ben Barek ; b) Di Stefano ; c) Doye ; e) Marche ; f) Ghezzi ; g) Kopa ; h) Kocsis ; i) Langiller ; j) Matthews ; k) Piantoni ; l) Puskas ; m) Vasconcellos.

Les réponses à nos jeux sont en page 46.

★ LES BILANS MENSUELS DE FOOTBALL-MAGAZINE ★

LES HOMMES ET LES EQUIPES QUI SE SONT DISTINGUES EN JANVIER 1960

LES classements hebdomadaires de FRANCE-FOOTBALL font maintenant partie de l'histoire du championnat. Après chaque rencontre de Division I, les envoyés spéciaux et correspondants de F.F. attribuent à chaque joueur une note variant de 0 à 6 selon le barème suivant :

TRES MAUVAIS MATCH	0
MAUVAIS MATCH	1
MATCH MEDIOCRE	2
MATCH MOYEN	3
BON MATCH	4
TRES BON MATCH	5
MATCH EXCEPTIONNEL	6

Ces notes correspondent à des « étoiles », qui donnent lieu à un classement poste par poste et à un classement général dont le lauréat final se voit attribuer une « étoile d'or » symbolique.

FRANCE-FOOTBALL dresse ainsi un bilan hebdomadaire. FOOTBALL-MAGAZINE présentera, lui, désormais un bilan mensuel particulièrement intéressant puisqu'il situera la valeur des hommes et des équipes sur une série de rencontres.

LES ETOILES DU MOIS (4 MATCHES)

Le classement est établi en ajoutant les étoiles obtenues par chaque joueur, pendant le mois écoulé, en matches de championnat.

1. KOPA (Reims)	19 étoiles	(3 + 5 + 5 + 6)
2. BIEGANSKI (Lens)	18	(5 + 5 + 5 + 3)
3. FULGENZY (Sedan)	18	(5 + 4 + 5 + 4)
4. CHARLES-ALFRED (Nîmes)	18	(5 + 5 + 4 + 4)
5. KAELEL (Monaco)	18	(5 + 4 + 5 + 4)
6. HUGUES (Lyon)	18	(4 + 4 + 5 + 5)
7. SIMON (Toulouse)	18	(5 + 4 + 5 + 4)
8. SCHULTZ (Toulouse)	18	(4 + 5 + 5 + 4)
9. DEVIS (Angers)	18	(4 + 4 + 5 + 5)

L'HOMME DU MOIS : KOPA « MONSIEUR REIMS »



● Raymond Kopa a obtenu 19 étoiles au cours du mois de janvier (quatre matches). Ce qui représente une moyenne de près de 5 étoiles, note accordée pour une très bonne rencontre.

● En janvier, Kopa a permis à Reims de se rapprocher du leader Nîmes. Il a mené le jeu selon son habitude contre Limoges (5 étoiles), à Toulouse (5 étoiles) et devant Lens (6 étoiles). Il marqua même deux buts au cours de ce dernier match.

L'EQUIPE-TYPE DU MOIS



Cette équipe est formée des meilleurs joueurs du mois : c'est-à-dire de ceux qui ont obtenu le plus grand nombre d'étoiles. C'est l'équipe symbolique de janvier créée sur notre photo-montage original. De gauche à droite, au premier rang : Daniel, Skiba, Kopa, Schultz, Stievenart ; au deuxième rang : Kaelbel, Fulgenzy, Hugues, Bieganski, Charles-Alfred, Simon.

LES RECORDS DU MOIS

DIVISION I

L'EQUIPE NUMERO 1 : LYON : 6 points en 4 matches (pas de défaite). Ont également obtenu 6 points : Nice et Valenciennes (mais avec une défaite).

LA MEILLEURE ATTAQUE : R. C. PARIS : 13 buts marqués en 4 matches (5 contre Strasbourg, 2 contre Sedan, 1 contre Monaco, 5 contre Bordeaux). Sans compter les 10 buts marqués en Coupe contre Giraumont.

LA MEILLEURE DEFENSE : NICE et SAINT-ETIENNE : 3 buts concédés en 4 matches.

LE MEILLEUR GOAL-AVERAGE : R. C. PARIS : 1,85 en 4 matches ; Limoges : 1,80 ; Nice : 1,66.

LES MEILLEURS BUTEURS : 1. JONSSON (Toulon) : 5 buts dont 3 contre Rennes ; 2. Hatchi (Limoges), Lion (Sedan), Wognin (Angers) : 4 buts.

L'EXPLOIT DU MOIS : A ANGERS qui le 3 janvier écrasa Reims par 6 buts à 1.

DIVISION II

L'EQUIPE NUMERO 1 : ALES : 7 points en 4 matches (pas de défaite). Metz a obtenu également 7 points (sans défaite), mais son goal-average est inférieur.

LA MEILLEURE ATTAQUE : GRENOBLE : 8 buts marqués en 4 matches (4 contre Béziers, 2 contre Marseille, 2 contre Lille, 0 contre Troyes).

LA MEILLEURE DEFENSE : ALES et METZ : 1 but concédé en 4 matches.

LE MEILLEUR GOAL-AVERAGE : ALES : 6 en 4 matches ; Metz : 5 ; Red Star : 3.

LES MEILLEURS BUTEURS : 1. BOURBOTTE (Red Star) : 6 buts dont 4 contre Forbach ; 2. Brahim (Alès), Mayet (Besançon), Gori (Grenoble), Corbel (Rouen) : 4 buts.

L'EXPLOIT DU MOIS : A BOURBOTTE (Red Star) qui a marqué les 6 buts obtenus par son équipe en janvier !

C. F. A.

L'EQUIPE NUMERO 1 : NANCY (Est) et AUCHEL (Nord) : 8 points en 4 matches.

LA MEILLEURE ATTAQUE : NANCY (Est) : 19 buts en 4 matches (1 contre Merlebach, 6 contre Sochaux, 4 contre Fesches, 8 contre Epinal).

LA MEILLEURE DEFENSE : LENS (Nord) : 1 but concédé en 4 matches (contre Montreuil).

LE MEILLEUR GOAL-AVERAGE : NANCY : 9,5 en 4 matches ; Lens : 8 ; Auchel : 6.

L'EXPLOIT DU MOIS : A NANCY qui le 10 janvier écrasa (6-0) Sochaux, alors leader du Groupe Est.

PORTO RÉAL

LA DISTILLERIE
DE LA SUZE
présente

CARPANO
PUNTE MES

VABÉ

ÇA, C'EST L'AMÉRIQU

LE voyage Paris-Santiago fut tourmenté à partir de Dakar. Des nuages fréquents bosselèrent la route, qui comporte trente-six heures de vol environ, plus cinq escales où l'on se tourne les pouces si l'on n'y reçoit pas la visite d'amis. Le plus dur moment, fut la traversée des Andes à 6.000 mètres. Contre la paroi orientale de la Cordillère, des *altocumulus* dressaient un barrage de noirs nuages verticaux, d'où les éclairs semblaient jaillir comme d'une source. La crête de ces cumulus, soulevée par des courants ascendants, non seulement se hérissait, mais encore prenait des formes de boules, juchées sur des socles tourmentés, de gigantesques sabots de menuisier ou d'oiseaux courroucés et prêts à livrer combat.

C'était fantasmagorique, irréel, et cependant de nature à soulever l'épouvante. Les hôtes de l'air, si gaies, si vives, si omniprésentes, restaient immobiles et silencieuses sur leur siège, comme des femmes de la campagne, saisies d'inquiétude dans leur ferme cernée et assaillie par l'orage.

L'atlantique et l'Amérique du Sud d'été nous ont donc apporté, avant la descente paisible sur le Chili, la chaleur et la tourmente, non le ciel immaculé ni l'atmosphère sereine. Mais la vitesse était là, avec les heures gagnées et le terme du voyage atteint en moins de deux nuits.

Raoul Diagne : un homme inquiet.

RAOUL DIAGNE, à Dakar, est toujours svelte, souriant, et il est resté un incorrigible fumeur (ne grillait-il pas une ou deux cigarettes à la mi-temps des matches !). Pourtant, en dépit de sa bonne humeur, il ne sait plus sur quel pied danser.

L'ancien arrière international des années 1935 à 1939, qui a maintenant 49 ans, et joue encore arrière-central tous les dimanches, a bien un contrat d'entraîneur pour la Ligue d'A.O.F. Toutefois, depuis la marche africaine vers l'indépendance, chacun est parti de son côté. La Haute-Volta (si dramatique-

ment popularisée par la mésaventure mortelle de Coppi, et moins tragique de Géminiani), le Dahomey, la Côte-d'Ivoire, le Niger, le Togo (qui était simplement sous tutelle française), le Sénégal et le Soudan, deviennent des états autonomes et, en sport, ont un championnat national distinct, sauf les deux derniers pays, qui forment le Mali, et qui doivent faire œuvre commune en football, comme dans les autres activités.

La seule survivance est la Coupe de l'A.O.F. qui est appelée à changer de nom, puisqu'il n'y a plus d'A.O.F. ! Diagne se demande si, de n'être pas malien, ne l'expose pas à la dénonciation de son contrat et au retour, à la fois nécessaire et espéré, vers la France, pour y continuer d'exercer le métier d'entraîneur.

Où j'apprends que Garrincha n'a jamais si bien joué.

LA dernière fois que nous avons rencontré Gianni Brera, à Florence, à l'occasion de la rencontre Italie-Hongrie, notre confrère italien vida une ancienne querelle sur la valeur de Garrincha qu'il avait contestée en Suède, lors du Championnat du monde 1958.

Comme Garrincha n'avait pas tenu sa place dans une récente équipe du Brésil, je trouvai seulement à répondre qu'une non-sélection ne condamne pas définitivement un footballeur, et qu'il convenait d'attendre la suite des événements.

L'escale de Rio de Janeiro constituait une belle occasion d'en avoir le cœur net. « Garrincha, demandai-je à mes confrères, Albert Laurence et Carlos Alberto, est-il déjà en déclin ?

— Comment, en déclin ? Il n'a jamais si bien joué. La nouvelle diffusée en Europe, et annonçant qu'il était relégué en réserve du club Botafogo, est un canard transatlantique. Garrincha s'est montré l'homme de la saison pour son club, classé deuxième du championnat de Rio, derrière Fluminense. Il est, à 25 ans, en pleine possession de ses moyens, et ils sont exceptionnels. Dans cette ville où les sup-

porters ne vont voir jouer que l'équipe de leur club, et se désintéressent des autres, Garrincha est le seul pour lequel on se dérange, même si on est indifférent au résultat.

On s'attend chaque fois qu'il est sur le stade, à une nouvelle trouvaille, à une invention technique originale, à une action jamais observée auparavant.

On l'aime aussi, parce que, de tous les Brésiliens, il est le plus « sport ». Pendant un des derniers matches de championnat, comme il avait dribblé 3 adversaires, et qu'il centrât en arrière de la ligne de but, vers un partenaire, le ballon fut envoyé en corner par le tibia d'un arrière opposé. Tout le monde cria : « Corner ! » Mais l'arbitre, seul parmi tous, crut qu'il y avait sortie, et décida : « Dégagement des 6 mètres ». On devine au milieu de quels hurlements de protestation ! Garrincha n'eut pas un geste de protestation ni d'humeur. Il renvoya tout simplement le ballon au gardien de but adverse, pour la remise en jeu ! »

A Buenos-Aires, on m'a parlé de Sosa, de De Bourgoing et de Dandru.

A l'escale de Buenos Aires, le pessimisme sportif, m'apprend notre correspondant Léon Ricard, passe comme une vague de fond sur une nation où, pourtant, tout le monde joue au football, et qui essaime des joueurs de valeur dans toute l'Amérique du Sud, voire dans le monde entier.

Plusieurs des meilleurs joueurs, comme l'avant-centre Menendez, ont trouvé des prétextes pour s'abstenir d'aller à Goyaquil participer à un « championnat du monde » supplémentaire. Les entraîneurs n'ont pas la confiance des dirigeants, ni du grand public, et il leur manque la continuité, l'auto-rité, la solidarité. Spinetto et Della



Au stade national : le football chilien en marche.



Garrincha : est redevenu lui-même.

RIO DE JANEIRO

SANTIAGO DE CHILI

BUENOS AIRES

Sosa : directeur technique de Boca Juniors



E DU SUD !

**Le premier récit du voyage
qu'effectue actuellement
GABRIEL HANOT au Chili**

Torre, si célèbres l'an dernier, seraient discutés, et Guillermo Stabile qui joua à Paris et entraîna le Red Star, et qui se trouvait en disgrâce depuis le championnat du monde 1958, est annoncé comme près de reprendre le poste d'entraîneur national.

Le pays reprendra sa fierté sportive, si un vieux dirigeant, M. Liberti, qui a été Consul d'Argentine à Gênes, devient président de la Fédération, au cours des élections qui auront lieu dans deux mois. Une nouvelle force est aussi représentée par M. Armando, qui a pris la direction de Boca Juniors, et dont l'objectif est de faire remonter le club à la place de tête, et le football argentin, au premier rang.



Diagne : désire revenir en France.

DAKAR

PARIS

est doté, congénitalement, d'une main insuffisamment développée). Mais « Quebracho » signifie aussi en argot argentin : « ivrogne ». Le défaut du bras et l'avidité du gosier sont ainsi appréciés par un seul et même mot.

Au début du stage de Concepcion, ville où auront lieu plusieurs matches de Championnat du monde 1962, « Quebracho » se fit remarquer par son laisser-aller. Bientôt, cependant, il se piqua au jeu, jusqu'à être, tous les matins, parmi les premiers présents au stade ; il domina, peu à peu, le sujet, donna l'exemple de l'élève bien doué et studieux, et fut reçu en très bon rang après dix jours de stage.

C'est seulement alors que l'on apprit, que faute d'autobus sitôt dans la journée « Quebracho » venait à pied, de sa petite localité de Concepcion. La distance est de 20 kilomètres. Notre homme quittait son domicile à trois heures du matin, pour couvrir le trajet et être présent à l'ouverture du stade, à six heures trente. Il n'était pas seul à accomplir cet exploit : un ancien joueur de 57 ans l'accompagnait et, dans la nuit sub-tropicale, retentissait au fil des kilomètres, une longue controverse sur les mérites respectifs de la frappe avec l'intérieur du pied ou avec l'extérieur du pied.

Malheureusement, le vétérinaire ne fut pas reçu, lui, ce qui ne l'empêcha pas d'être présent et rayonnant au petit repas offert par les élèves-entraîneurs au cadre enseignant.

Tout ça, c'est l'Amérique du Sud, et serait impensable dans la vieille Europe, si discrète dans ses élans. Ici, la rédemption par le football est réelle et se produit ailleurs que dans des récits purement imaginatifs ou moralisateurs.

Devons-nous ajouter qu'au stage national, qui s'est déroulé pendant toute la seconde quinzaine de janvier, l'entraîneur et la conscience professionnelle ne furent pas moindres : le désir d'apprendre, de rejoindre l'Europe, considérée comme plus évoluée est très touchant. Un jour où l'autobus de ramassage des élèves-entraîneurs pour le stade était en retard, une trentaine de candidats engagèrent à frais partagés des taxis ; l'un d'eux, isolé sur le trajet, en prit un pour son propre compte, et, comme il n'avait pas assez d'argent pour le payer, il emprunta à l'arrivée la somme à un instructeur, et offrit sa montre en gage !

**Les Argentins
n'ont pas changé :
ils jettent par la fenêtre
un argent précieux.**

L'AMERIQUE DU SUD, c'est aussi la bagarre sur le terrain en deuxième mi-temps. On croirait qu'elle est là pour donner plus d'imprévu, de piquant, de sensationnel à la rencontre de deux équipes.

A l'estadio nacional, où se jouera, dans deux ans, la finale du

Championnat du monde 1962, s'opposaient l'Independiente de Buenos Aires, troisième du championnat d'Argentine, et Colo-Colo, deuxième du championnat du Chili. La partie commença à 22 h. 15, et se déroula, en première mi-temps, de la manière la plus correcte. Il me fut donné de constater que le football argentin n'a changé ni dans son style, ni dans ses individualités. On aurait pu se croire à une seconde édition du match Argentine-Allemagne (1-3) de 1958 à Malmö en Suède.

L'organisation de jeu s'établit suivant la disposition des onze joueurs : 1 + 3 + 2 + 5, avec cette particularité que la ligne la plus importante est celle des demis (+ 2), et non celle de avants ou des arrières. Les deux demis, Mini et Varacka, régnèrent au milieu du terrain, dans cette zone dont se désintéressent tant d'équipes européennes. Ils étaient, en effet, les souverains illusoire d'un *no man's land* ; si bien que la technique argentine, si naturelle, si brillante, si exempte d'efforts et d'application, demeura platonique, car elle n'était pas accompagnée d'idées tactiques, et je me disais que les joueurs de Buenos Aires gâchaient des qualités uniques, comme s'ils jetaient par les fenêtres un argent précieux.

Tout est tradition et football en circuit fermé chez les Argentins. Il en sera ainsi, tant qu'ils n'ouvriront pas leurs yeux sur le monde.

C'est pourquoi, furieux en seconde mi-temps de voir leur succès contesté, ils perdirent la tête, et l'un d'eux, Ferreiro, donna délibérément un coup de pied dans les tibias de l'ailier gauche chilien. Bello, exactement comme Nestor Rossi avait blessé, en 1958, l'Allemand Fritz Walter.

Si Independiente joua sans organiser son jeu, il montra qu'il possède une stratégie de la bataille bien au point. Dès que Bello fut abattu au sol, tous les joueurs argentins, à commencer par le gardien de but, se précipitèrent sur le lieu de l'incident, où ils formèrent un groupe, comme le dernier carré de Waterloo !

Le football argentin mérite un autre système de jeu que celui de la préparation à la bagarre.

Colo-Colo gagna par 4-1, malgré une technique moins fournie en imprévu, en trouvailles, en exploits individuels. Il donna la preuve, en revanche, qu'il a rompu avec la tradition argentine, qu'il suit un chemin différent, et qu'il s'oriente vers le football européen, plus exactement, vers le football moderne. Il tend vers l'efficacité en attaque (avec rapidité du jeu en profondeur et puissance des tirs) et en défense, avec regroupement immédiat de cinq joueurs, en cas de domination ou de contre-attaque adverse. Son jeune ailier droit de 23 ans, Moreno, est de la grande classe internationale, et il le prouvera certainement, durant la tournée transatlantique du Chili, au prochain printemps.

Voilà donc le Chili parti du bon pied, vers l'autonomie de son football, et en voie de rejoindre l'Europe dans ses dernières acquisitions. On veut ici marcher d'un même pas que le Vieux Continent. Ça, c'est encore l'Amérique du Sud !

L'une des premières décisions de M. Armando, a consisté à donner le poste de directeur général technique à l'ancien demi du R.C. Paris, Sosa, qui a rapporté de son séjour dans notre pays, un jugement très favorable sur les progrès du jeu français, et qui n'a pas hésité à l'écrire.

Quant aux Argentins partis pour la France, ils ne sont pas tellement regrettés. Le Niçois de Bourgoin, qui joua dans l'équipe d'Argentine, deux ou trois fois, en match sans enjeu, et jamais durant des rencontres de compétition, étonne tout le monde par sa volonté de tenir un poste d'intérieur. Il n'a pas les qualités d'un tacticien, ni d'un constructeur. Il vaut pour son bon tir, son excellent jeu de tête et comme avant de pointe.

On ne peut pas comprendre à Buenos Aires, que Dandru ait réussi à signer un contrat pour Nice. Il avait de la peine à jouer en réserve d'un club moyen de Rosario, Newell's Old Boys. En revanche, on n'est pas étonné d'apprendre que Gautier, qui fut un bon demi à Chacarita et aux Excursionists, fait une bonne carrière à Nancy.

**L'histoire instructive
de « Quebracho »
le marcheur du football.**

Le jour où commença à Santiago, la capitale, l'annuel stage national d'entraîneurs, se terminaient à Antofagasta dans le nord, et à Concepcion dans le sud, deux stages régionaux : le premier, dirigé par M. Luis Alamos, dont le club, appelé « Universidad de Chile », a gagné cette saison, le championnat du Chili, et le second, par M. Alberto Buccicardi, entraîneur d'un autre club de première division de Santiago « Universidad Católica ».

Parmi les 49 élèves du stage de Concepcion, se trouvait un ancien footballeur argentin, qui fit une brillante carrière au Chili : Contreras, qui doit sa réputation actuelle, moins à son passé de joueur d'élite, qu'à son genre de vie, vraiment relâché. Il n'est connu, d'ailleurs, que sous le surnom de « Quebracho », qui veut dire en argot chilien « le manchot », ou, plus exactement, le « bras atrophié » (car Contreras

LA HONGRIE DE 1954 ET

par GUSTAVE SEBES

Il fut l'animateur et le théoricien de la plus grande équipe nationale du monde, la Hongrie des premières années 50. Il est maintenant dirigeant de la meilleure équipe hongroise Ujpest.

Nul ne peut mieux que lui comparer hier à aujourd'hui. Nous sommes heureux de publier cette passionnante chronique de Gustave Sebes, écrite pour FOOTBALL-Magazine.

LES classements européens, publiés récemment par FRANCE-FOOTBALL, ont fait sensation à Budapest. Ils ont marqué, en effet, le retour à la première place de l'équipe nationale de Hongrie.

Si l'opinion publique a été terriblement flattée par ce retour au premier plan, les techniciens hongrois, eux, n'ont pas été du tout surpris. Pour eux, tout a recommencé lors de la Coupe du Monde 1958, en Suède, où le football hongrois a connu un échec total. Cet échec a remis tous les spécialistes sur la bonne voie. Il leur a permis de liquider, d'une façon radicale, des erreurs évidentes, de tout recommencer à zéro, avec une équipe complètement renouée.

Toutefois, les responsables du football hongrois ont conservé quelques joueurs expérimentés de la grande équipe, celle de 1954. C'est en partant de ces éléments aguerris que le travail de réorganisation a pu se faire, sans à-coups. Il a été réalisé par des dirigeants qui ont eu le mérite de chasser les souvenirs si chers du passé, pour reconsidérer complètement un problème très complexe.

L'EQUIPE de Hongrie a joué, du mois de mai 1950 au mois de janvier 1956, un total de 54 matches internationaux. Elle en a gagné 44, fait 9 matches nuls, et subi une seule défaite.

Les meilleurs équipes mondiales, ont été battues alors par la Hongrie. Ainsi, l'Angleterre, la Suède, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne, l'Italie, le Brésil et l'Uruguay ont plié devant le football magyar.

Il est évident que cette impressionnante série de victoires a donné une responsabilité énorme et toujours grandissante aux dirigeants de l'époque. Leurs successeurs n'ont pas trouvé immédiatement, les nouvelles méthodes à suivre. Mais, avec l'expérience du passé et des connaissances approfondies, ils ont, tout de même, réussi un travail remarquable qui a donné des résultats très flatteurs en 1959.

Le plus beau certificat de travail qu'on puisse leur donner, c'est précisément le classement publié dans FRANCE-FOOTBALL, à la tête duquel se trouve la Hongrie.

1956 a été l'année de la décomposition de la grande équipe nationale hongroise; 1959 a été celle de son renouveau.

LE retour du football hongrois au tout premier rang conduit à poser une question à laquelle il est évidemment très difficile de répondre. Cette question est la suivante :

Quelle est la meilleure équipe hongroise sur le plan technique, celle de 1954 ou celle de 1959 ?

La seule façon de répondre catégoriquement serait de pouvoir opposer les deux équipes en question.

Mais comme cela est naturellement impossible, je vais essayer de m'approcher le plus près possible de la vérité, en faisant une analyse à partir des données connues.

Soulignons d'abord les qualités essentielles des deux équipes :

EQUIPE 1954

- 1 Les joueurs, qui se connaissaient parfaitement, avaient un jeu et un esprit collectif exceptionnels.
- 2 Ils appliquaient une tactique bien appropriée, en fonction de la valeur et du style de l'adversaire.
- 3 A chaque poste, figurait un joueur de qualité exceptionnelle. A mon avis, sept d'entre eux, avaient la classe mondiale :

Grosics, Lóránt, Bozsik, Kocsis, Hidégkuti, Puskas, Czibor.

EQUIPE 1959

- 1 Elle possède un enthousiasme sans bornes.
- 2 Les jeunes joueurs qui la composent n'ont pas encore atteint la classe mondiale, mais ils sont susceptibles d'y parvenir.
- 3 La caractéristique essentielle de la nouvelle génération est une vitesse d'exécution extraordinaire.

CES quelques remarques semblent donner une certaine supériorité à l'équipe de 1954, dont les joueurs étaient de véritables pionniers en ce qui concerne le style et le système de jeu. Ses résultats restent incomparables :

- 1 Elle a remporté le tournoi olympique de 1952, le dernier où l'on ait pu juger les meilleures équipes d'U.R.S.S., de Suède, de Roumanie, de Bulgarie et de Turquie.
- 2 Cette équipe a repris aux Italiens, une suprématie perdue il y a 28 ans. En effet, en battant l'Italie 3-0 en 1953, à l'occasion de l'inauguration du grand Stade de Rome, la Hongrie a mis fin à une série noire qui durait depuis 1925.
- 3 Le grand succès de cette ancienne équipe et, sans doute, le plus spectaculaire : la victoire sur l'Angleterre à Londres, par le score impressionnant de 6-3, ce qui a mis fin à une invincibilité anglaise, à domicile qui durait depuis 90 ans.
- 4 Cette équipe a gagné aussi la Coupe de l'Europe Centrale, devant la Tchécoslovaquie, l'Italie, l'Autriche et la Suisse.
- 5 Elle a enfin obtenu la deuxième place, lors de la Coupe du Monde 1954.

Elle n'a certes pas réussi à gagner, au moment où il le fallait, un championnat qui aurait, magnifiquement couronné ses victoires précédentes.

Néanmoins, elle n'est pas repartie de Suisse la tête basse puisqu'elle y a battu l'Allemagne, le Brésil et l'Uruguay (les deux dernières sans Puskas).

On peut dire que le tirage au sort n'a pas favorisé particulièrement l'équipe hongroise qui a dû rencontrer deux fois l'Allemagne, dans des conditions tout à fait différentes. Mais, de toute façon, la finale de Berne n'a pas été un fiasco honteux pour les joueurs hongrois qui n'ont été battus que par un but d'écart (3-2) avec deux tirs sur les poteaux, et un but égalisateur réussi par Puskas et refusé par l'arbitre.

La meilleure preuve c'est que, malgré la victoire finale de l'Allemagne, la presse sportive internationale a tout de même considéré à l'unanimité l'équipe hongroise comme la meilleure du monde.

POUR mieux souligner la valeur des joueurs hongrois de Berne, il est bon de rappeler qu'à la suite de cette Coupe du Monde de 1954 ils ont encore joué 12 matches internationaux, sans en perdre un seul.

C'est au cours de ces derniers matches que l'on a vu apparaître les joueurs de la nouvelle génération, ceux qui allaient avoir la lourde tâche de remplacer les idoles de 1954. Ces nouveaux éléments se nommaient : Matrai, Sarosi, Szojka, Berendi, Kotas, Sandor, Csordas, Tichy, Machos, Fenyvesi, Szimcsak, trouveront leur place, progressivement, à partir de 1955, tandis que Bundzsak et Sipos apparaissent, eux, dans l'équipe nationale B.

Naturellement, il n'a pas été du tout facile d'introduire ces jeunes joueurs, encore peu connus, dans l'équipe nationale, surtout à des postes où venaient de s'affirmer de très grandes vedettes. C'est le devoir très lourd qui a incombé aux nouveaux dirigeants, après 1956.

Il leur a fallu réorganiser complètement l'équipe nationale. Au début, ils n'ont entendu pousser que des soupirs autour d'eux, surtout après le cuisant échec de la Coupe du Monde 1958.

Pour cette Coupe du Monde, on a eu tort de procéder à un bouleversement technique et tactique, sans avoir rajeuni hardiment l'ensemble.

L'entraîneur, Lajos Baroti, l'a compris et, dès le retour de Suède, il a procédé à un rajeunissement radical de l'équipe nationale, suivant ainsi l'exemple des responsables de tous les clubs de première division.

Ainsi, le jeu de l'équipe nationale a changé d'un seul coup. Il est devenu plus vif, plus rationnel, plus évident, et, de cette façon, l'équipe nationale a commencé une évolution considérable.

LA HONGRIE D'AUJOURD'HUI

CETTE PHOTO EST UN DOCUMENT

Elle a été prise à Soleure, en Suisse, au lendemain de la victoire de la Hongrie, en quart de finale de la Coupe du Monde 1954, sur le Brésil (4-2). Le Match, coupé d'incidents violents, fut suivi d'une bagarre générale dans le tunnel conduisant aux vestiaires. Gustave Sebes (à gauche) fut blessé à la pommette. Mais il n'en perdit pas son sang froid. On le voit écoutant les explications de son avant-centre Hidegkuti.



L est certain que nos jeunes joueurs ne possèdent pas encore la valeur tactique et technique de leurs glorieux prédécesseurs. Le rapprochement que j'ai effectué plus haut le prouve.

Pourtant, je peux affirmer que la défense de 1960 (Grosics, Matrai, Sipos, Sarosi), n'est pas moins bonne que celle de 1954 (Grosics, Buzanszky, Lorant et Lantos). La défense de 1960 est, dans son ensemble, plus rapide et plus dynamique. Grosics, trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle génération, n'a évidemment pas progressé. S'il avait joué ces dernières années comme à sa belle époque, l'équipe nationale n'aurait certainement pas été battue par les Turcs, les Tchèques et les Belges. Matrai est certainement beaucoup plus rapide que ne l'était Buzanszky. Je peux faire la même comparaison, entre Sarosi et Lantos. Mais il faut dire que la technique et le sens du placement de Buzanszky et de Lantos étaient supérieurs à ceux des deux arrières actuels. Sipos semble, par contre, égaler le meilleur Lorant.

Les demis, Bundzsak et Kotas, ont des qualités exceptionnelles, mais ils ne valent pas encore le tandem Bozsik-Zakarias. Ils n'en ont ni l'unité de jeu, ni la personnalité individuelle. Bozsik savait, particulièrement, appuyer le jeu des attaquants, et Zakarias effectuait lui aussi un travail offensif considérable. Le jeu de Bundzsak et de Kotas ne présente pas les mêmes qualités et il est quelquefois encore irrégulier et démesuré.

En attaque, Sandor fait figure d'ancien. Il est, actuellement, l'une des bases les plus solides de l'édifice hongrois. Il avait, déjà, été plusieurs fois sélectionné. Mais on l'avait souvent remplacé par Budaï, moins bon technicien, mais moins personnel et beaucoup plus combatif. De plus, le jeu de Budaï s'adaptait mieux, alors, à celui de Kocsis.

J'ABORDE, maintenant, un problème très intéressant, celui des trois hommes du centre de l'équipe actuelle : Gorocs, Albert et Tichy, qui ont, déjà, un très grand prestige international. Gorocs n'a pourtant que 20 ans, Albert 19, et Tichy 23.

Ces trois garçons sont le véritable moteur de l'équipe de Hongrie. Leur manque d'expérience internationale, fait qu'ils n'ont pas encore atteint le niveau de leurs prédécesseurs. Mais ils ont tout l'avenir devant eux, et je pense qu'ils feront certainement mieux que le trio Kocsis-Hidegkuti-Puskas, d'autant mieux qu'ils ont, à mon sens, des qualités que n'avaient pas leurs aînés. Gorocs a la même taille que Kocsis, et aussi le même jeu. Il n'a sans doute pas la technique de tête de Kocsis, mais il est plus rapide, plus robuste, en un mot, plus explosif. Il a, cependant, encore un défaut assez sérieux, c'est son manque de lucidité dans les moments décisifs. Cela l'empêche de marquer des buts qu'il devrait réussir inmanquablement.

Albert, lui, sait déjà se préparer des situations favorables. Il a une qualité essentielle : son calme devant le but. Il dribble et tire fort bien, des deux pieds, et sa technique aérienne est fort bonne. Il améliorera certainement son rendement, quand il sera, physiquement, mieux formé. N'oublions pas, en effet, qu'il a tout juste 19 ans. Et puis, il faut rappeler que Hidegkuti n'est devenu un chef d'orchestre indiscutable qu'à l'âge de 30 ans, en découvrant un rôle qui n'était pas le sien dans son club. On peut donc supposer qu'Albert habitué à jouer dans son club, comme dans l'équipe nationale, surpassera son grand prédécesseur.

L'inter-droit, Tichy, a hérité du poste de Puskas. Il s'en tire fort bien, si bien, qu'il est, actuellement, le joueur le plus sûr de

l'équipe nationale. Son jeu n'est pas aussi brillant et plein d'esprit que celui de Puskas, mais il est très utile et très fructueux. Tichy abat une besogne considérable. Il a deux pieds et un jeu de tête excellent. Il est hardi, et ne respecte pas les défenseurs les plus rudes.

Somme toute, il n'y a qu'un seul poste où l'on cherche, toujours, un homme de valeur, c'est celui d'ailier gauche. Le successeur de Czibor, n'est pas encore trouvé. Ni Fenyvesi ni Szimcsak, n'ont encore atteint la classe de Czibor, et l'on peut même penser qu'ils ne l'atteindront jamais. Par contre, ils ont des qualités qui leur permettront de mieux s'adapter à la collectivité. Car ils sont plus appliqués et plus sportifs que ne l'était Czibor. Mais, on regrettera, longtemps, la vitesse de ce dernier...

En somme, je pense que l'équipe d'aujourd'hui ne peut pas être considérée comme égale en valeur pure à celle de 1954. Mais, comme les Hongrois de 1960 ont tout l'avenir devant eux, je pense qu'ils continueront à progresser, régulièrement, jusqu'en 1962, et que là ils atteindront à la gloire de l'équipe qui, pour moi, reste la plus belle de Hongrie.

Cette perspective est d'autant plus sérieuse que le travail actuellement effectué dans tous les clubs repose sur les conceptions des dirigeants de l'équipe nationale.

Partout, le rajeunissement a été radical. Cela a permis à plusieurs entraîneurs presque inconnus, de s'imposer, grâce à de nouvelles méthodes. C'est pourquoi, dès maintenant, de nombreux jeunes de qualité se trouvent dans l'antichambre de l'équipe nationale. Bientôt leurs noms seront connus dans le monde entier.

GUSTAVE SEBES.

AFRIQUE DU SUD

BOBBY LOCK, qui fut quatre fois champion du monde de golf, est devenu membre du comité d'un club de Johannesburg (Afrique du Sud), sa ville natale. Sur sa proposition, Stanley Matthews (45 ans) viendra cet été à Johannesburg pour donner des cours de football et faire des démonstrations.

ALLEMAGNE

LES STATISTIQUES ALLEMANDES nous apprennent qu'en 1959, la Télévision d'Outre-Rhin a consacré 275 heures 40 minutes au sport. En tête, vient le football, avec 57 heures 30 minutes, puis l'athlétisme, 31 heures 45 minutes, et le tennis, 30 heures 25 minutes. Ferme la marche, le judo, 35 minutes.

BELGIQUE

VICTIME D'UNE CRISE CARDIAQUE, Martin Caro est mort dans un hôpital de Cologne.

Cette nouvelle est passée totalement inaperçue. Et pourtant, Martin Caro — un Belge — a joué un rôle très important dans l'histoire du football. C'est lui qui créa en 1955, après une vingtaine d'années d'expérience, un ballon sans couture. Grâce à lui, les ballons ne subissent plus d'augmentation ni de diminution de poids.

BRESIL

ADEMIR DA GUIA, l'intérieur de la sélection olympique brésilienne, est le fils du fameux arrière noir Domingos da Guia qui disputa le championnat du monde 1938, à Marseille et Bordeaux.

ON SAIT MAINTENANT pourquoi Santos, le club de Péle, a perdu son titre de champion de Sao Paulo au profit de Palmeiras. Les dirigeants de ce club offraient en effet des superprimes aux adversaires de Santos. Les joueurs de Botafogo de Rio Preto — qui firent match nul, 2 à 2, avec Santos, lors de l'avant-dernière journée — viennent d'avouer qu'ils avaient touché 5.000 NF pour obtenir le meilleur résultat possible. Palmeiras, vainqueur de Santos après trois matches de barrage (1-1, 2-2, 2-1), est le club de Julinho, le fameux ailier droit qui joua à Florence en 1957 et 1958.

L'ANNEE 1959, a vu deux joueurs dénommés

Baba acquérir la notoriété. Il s'agit de Baba, l'ailier gauche de Flamengo et de la sélection de Rio, qui se révéla lors du Tournoi de Paris 1958, et de Baba, l'ailier droit de l'E.J. Casablanca et de l'équipe du Maroc. Une différence entre les deux : le premier mesure 1 m. 58, le second 1 m. 76.

LE PLUS GRAND ATTAQUANT de l'histoire du football brésilien vient de mourir dans un asile. Heleno — Heleno de Freitas — est encore considéré par tous les sud-américains, y compris les Argentins, comme l'avant-centre parfait.

Artiste et réalisateur à la fois, Heleno possédait un style d'une beauté incomparable. Il joua à Botafogo de Rio, à Boca Juniors de Buenos-Ayres, à Vasco de Gama, à l'Atletico de Barranquilla (où l'on fit, à l'époque, une souscription pour lui élever une statue), à Fluminense et enfin à l'America où il ne disputa qu'un match sur le terrain de Maracana, réalisant ainsi le rêve de sa vie.

Heleno, qui fit partie de la célèbre attaque brésilienne Tesourinha, Zizinho, Jair, Ademir, avait un tempérament très agité. A l'occasion, il frappait ses partenaires, s'ils ne jouaient pas assez bien. Jamais, en revanche, il n'eut un geste déplacé vis-à-vis d'un adversaire.

Membre d'une des meilleures familles brésiennes, Heleno possédait une solide culture. Devenu avocat en 1949 — lorsqu'il abandonna le football — il mena alors un grand train de vie, dilapidant ses biens et sa santé.

Il est mort, âgé de 39 ans,

GRANDE-BRETAGNE

UN « QUIZZ » POUR LES ARBITRES

A qui se fier ? Les Anglais se mettent à critiquer violemment leurs arbitres. Ces critiques ont inspiré à Roy Ulyett, caricaturiste du « Daily Express », ce « Quizz » amusant. « Inscrivez cinq points, chaque fois que vous répondez oui.

1° Au moment du coup d'envoi, embrassez-vous le capitaine de l'équipe qui reçoit sur les deux joues, et prenez-vous des nouvelles de sa santé ?

2° Serrez-vous la main du capitaine visiteur, en tentant de lui broyer les phalanges et en l'avertissant déjà qu'il aura à bien se tenir ?

3° Estimez-vous qu'une bouteille de whisky, dans votre vestiaire, avant le match, équivaut à un but d'avance pour les locaux ?

4° Lorsque le ballon sort en touche, au profit des locaux, courez-vous le rechercher pour eux ?

5° Lorsque vous accordez un penalty aux locaux, souriez-vous et souhaitez-vous bonne chance à celui qui va le botter ?

6° Lorsque vous excluez un visiteur, remerciez-vous les supporters locaux pour leurs applaudissements ?

7° Accordez-vous toujours penalty, lorsqu'un joueur local tombe par sa propre faute, dans la surface de réparation adverse ?

8° Appartenez-vous à un syndicat de pronostiqueurs avec huit autres arbitres, auxquels il revient d'« orienter » neuf résultats par semaine ?

Si vous avez 40 pts, vous êtes un « home-referee » (arbitre à domicile) ; avec 35 pts, vous êtes impartial ; avec 30 au moins, abandonnez l'arbitrage, il ne vous rapportera rien ! »

dans un asile de neuropsychiatrie à Sao Joao de Barbacena.

En hommage à sa mémoire, le gouvernement brésilien a décrété trois jours de deuil national.

CHILI

LA MAJORITE DES OUVRIERS et employés chiliens ont vu leurs salaires amputés à la date du 1^{er} janvier 1960. En accord avec les organisateurs du championnat du monde, ceux-ci

ont été autorisés à retenir chaque mois, pendant 24 mois, la somme nécessaire au paiement des billets donnant droit à l'entrée aux

dix ou douze matches qui se disputeront à Santiago en principe entre le 15 mai et le 15 juin 1962.

ESPAGNE

« **LE PLUS AMATEUR** de tous les joueurs espagnols est un professionnel... C'est Di Stefano... Il ne parle argent qu'une seule fois par an... Jamais il ne fait de chantage, ne réclame une prime spéciale, n'exige un avantage... Ah ! Si tous les joueurs étaient comme lui... »

Voilà ce que vient d'arouer don Santiago Bernabeu de Yeste, le président du Real Madrid.

UN CLUB DE SEVILLE

— Betis ou le Football Club ? — désire engager un entraîneur français pour la saison prochaine. Son choix s'est porté sur Pierre Pibarot (Racing) et Kader Firoud (Nîmes). Et ses conditions sont, paraît-il, fort intéressantes. Qui se laissera convaincre ?

FRANCE

YESO AMALFI, le fameux intérieur brésilien de Nice et du Racing, est devenu un homme d'affaire réaliste. Il n'ignore pas que les

CHARLES LA VEDETTE...

John Charles, l'avant-centre gallois de la Juventus est un bulldozer que rien n'arrête. Rien, sauf les grilles de protection du stade San Siro ! Emporté par son élan, « King John » s'est écrasé contre les balustrades. Mais il est solide et repartira bravement au combat victorieux (3-1) de la Juve contre Milan.



le Football du monde par

joueurs étrangers ne peuvent être qualifiés en France qu'après un séjour de deux ans. Il sait aussi que les vedettes du football brésilien sont très chères. Aussi a-t-il obtenu de Vicente Feola, l'homme qui a donné au Brésil son premier titre de champion du monde, l'assurance qu'il lui présenterait, parmi les meilleurs juniors brésiliens, ceux qui désirent faire carrière en Europe : « De nombreux clubs français, dit Yesso Amalfi, sont déjà intéressés... Et dans deux ans, la France verra sur ses stades, des talents qu'elle aura acquis à bas prix et que le Brésil lui-même lui enviera. »

GRANDE-BRETAGNE

DEREK REEVES, l'avant-centre de Southampton, est l'attaquant le plus efficace d'Angleterre. Son manager actuel Bates, le découvrit dans l'équipe de l'usine à gaz de Bournemouth, la veille du départ de Reeves pour le service militaire. Mais Bates ne dit mot ce jour-là. Il se renseigna et apprit que Reeves avait été affecté à Singapour. Il attendit patiemment son retour. Et le jour où Derek Reeves revint de Singapour, un homme se précipita sur la passerelle du bateau qui accostait à Southampton. C'était Bates qui proposa aussitôt un contrat. Derek Reeves, qui ne savait pas ce qu'il allait faire après sa libération, n'hésita pas. Il signa pour rien. Aujourd'hui il vaut près de 500.000 NF (50 millions).

STANLEY MATTHEWS, qui fête son 45^e anniversaire ce 4 février, jouera-t-il au football en 1960 ?

Tels sont les paris actuellement pris en Angleterre...

37 % des parieurs sont convaincus que Matthews s'alignera encore à l'aile droite de Blackpool, 34 % sont certains que Matthews, qui souffre depuis un an d'une déchirure musculaire, ne réapparaîtra plus sur un terrain. Les

autres (29 %), n'ont pas d'opinion : « On ne sait pas avec ce diable d'homme... », ont-ils répondu.

ALICK JEFFREY, le jeune attaquant anglais qui se brisa la jambe droite dans un choc avec Richard Tyllinski, lors d'un match Espoirs anglais - Espoirs français, disputé le 17 octobre 1956 à Bristol, vient de se fracturer l'autre jambe en disputant une rencontre avec Skegness, le club qu'entraîne George Raynor, l'ex et futur entraîneur de l'équipe nationale suédoise.

MIKE PINNER, le gardien de but de Queen's Park Rangers et de l'équipe olympique de Grande-Bretagne, joue aussi au football le dimanche. Il tient, sous un faux nom, la place de demi-gauche dans les « Chelsea Casuals ».

M. JOHN CAVENDISH COBBOLD, le président d'Ipswich Town, club de deuxième division de la Ligue d'Angleterre, est le neveu de M. MacMillan, le premier ministre britannique.

LE CAPITAINE DE ROTHERHAM UNITED, le club qui a éliminé Arsenal de la Coupe d'Angleterre, est le demi-gauche Danny Williams. Contre Arsenal, il a joué son 613^e match pour Rotherham, club auquel il appartient depuis 17 ans. C'est, d'ailleurs, la raison pour laquelle on l'appelle plus communément, en Angleterre, M. Rotherham.

MAROC

UNE GRAVE CRISE de l'arbitrage sévit au Maroc. Il ne se passe pas de semaine sans que des incidents se produisent. Par exemple, l'autre dimanche, à Kenitra, un arbitre refusa à l'équipe locale un but marqué directement sur corner « parce qu'il y avait, affirmait-il, hors-jeu ».



— Et n'oubliez pas qu'en épousant cet homme vous devez consacrer tous vos week-end au football.

GRANDE-BRETAGNE



...ET CHARLES L'INCONNU

Ce footballeur noir est beaucoup plus jeune, beaucoup plus frêle et beaucoup moins connu. Il n'a que quinze ans et joue à West Ham, club de la banlieue londonienne. Il rêve de devenir célèbre lui aussi et de faire fortune dans le football. Il a déjà un nom et un prénom : John Charles... Rejoindra-t-il l'autre ?

SUEDE

LE FOOTBALLEUR LE PLUS VAGABOND est sans doute le Suédois Dan Eckner (31 ans) qui, depuis 1950, a joué successivement dans les clubs suivants : Öergryte Goeteborg, Hammarby IF, Göteborg, Olympique de Marseille, Fiorentina, S.P.A.L. de Ferrare, Viking Chicago, Atlético Madrid, Rot Weiss Essen, Philips Eindhoven (Holl.).

Aujourd'hui, Eckner, qui a obtenu à Cologne son diplôme de moniteur d'E.P., va rentrer dans son pays, Öergryte.

U.R.S.S.

PARMI LES VINGT JOUEURS retenus par la Fédération Soviétique pour

préparer les deux matches contre l'Espagne, en quart de finale de la Coupe des Nations, figurent quatre éléments de Dynamo de Tbilissi, le club qui a battu le Racing et Nîmes à Paris au cours de sa tournée en France : le gardien Kotrikadzé, le demi Yamanidze, les attaquants, Meski et Kaleiev.

YUGOSLAVIE

« LA HONGRIE A DOMINE LE FOOTBALL européen au cours de ces dix dernières années », a écrit « Sport », de Belgrade. Sous la signature de Vasa Stojkovic, « Sport » a rappelé ses classements annuels depuis 1950 et établi le classement général suivant :

1. — Hongrie 72 pts ; 2. — Angleterre 69 1/2 pts ; 3. — Yougoslavie 60 pts ; 4. — France 47 pts ; 5. — Alle-

magne 44 pts ; 6. — Autriche 40 1/2 pts ; 7. — Suède 38 pts ; 8. — U.R.S.S. 34 pts ; 9. — Italie 30 pts ; 10. — Ecosse 28 pts ; 11. — Espagne 26 pts ; 12. — Tchécoslovaquie 21 pts ; etc...

« Sport » avait classé en tête, chaque année : l'Autriche en 1950, l'Angleterre et l'Autriche en 1951, l'Angleterre en 1952, la Hongrie de 1953 à 1956, l'Angleterre en 1957, la Suède en 1958 et la Hongrie en 1959.

La France, elle, a été classée seconde en 1958 et en 1959.

Quatrième du football européen sur une période de dix ans, l'équipe de France mérite amplement cette place flatteuse. Ses résultats, en effet, n'ont jamais été inférieurs à la moyenne depuis la saison 1950-51 :

	J	G	N	P	%
1950-1951	6	2	2	2	50
1951-1952	6	3	2	1	66
1952-1953	7	4	1	2	64
1953-1954	10	5	1	4	55
1954-1955	5	4	1	0	90
1955-1956	6	2	2	2	50
1956-1957	5	4	0	1	80
1957-1958	13	5	4	4	54
1958-1959	6	2	4	0	66
1959-1960	4	3	0	1	75
Total	68	34	17	17	62

Ainsi — n'est-ce pas réconfortant ? — l'équipe de France ne perd plus qu'un match sur quatre depuis dix ans...

PROCHAINEMENT LE LE

GRAND CONCOURS FOOTBALL

DE

L'EQUIPE

TRENTE QUESTIONS TRÈS SIMPLES
AYANT UNIQUEMENT TRAIT
AU FOOTBALL

UNE DOTATION DE 200.000 NF
(VINGT MILLIONS de francs)

DONT 140.000 NF
(QUATORZE MILLIONS)
EN ESPÈCES

1^{er} PRIX 30.000 NF (3 MILLIONS)
2^e PRIX 10.000 NF (1 MILLION)
ET UNE GRANDE INNOVATION :
du 3^e au 23^e PRIX : 5.000 NF (500.000 francs)

VOUS TROUVEREZ BIENTOT LE RÈGLEMENT ET
LA PREMIÈRE QUESTION. DU CONCOURS DANS

L'EQUIPE

DE JANVIER A FÉVRIER...

RESULTATS

3 JANVIER

DIVISION I (23^e journée) :

Nîmes b. Bordeaux	3-1
Angers b. Reims	6-1
R.C. Paris b. Strasbourg	5-2
Rennes b. Limoges	2-1
Toulouse b. Saint-Etienne	2-1
Lens b. Nice	1-0
Le Havre b. Monaco	1-0
Valenciennes b. Stade	2-1
Toulon b. Sedan	2-1
Lyon b. Sochaux	3-1

DIVISION II (23^e journée) :

Nancy b. Forbach	1-0
Grenoble b. Béziers	4-0
Marseille et Nantes	2-2
Troyes b. Sète	2-0
Aix b. Red Star	1-0
Alès b. Lille	2-1

7 JANVIER

TOURNOI INTERNATIONAL MILITAIRE

A Mulhouse :	
Armée Française b. Armée	
Luxembourgeoise	3-1

10 JANVIER

DIVISION I (24^e journée) :

Nîmes et Lens	0-0
Reims b. Limoges	1-0
Sedan b. R.C. Paris	3-2
Nice b. Toulouse	1-0
Le Havre b. Angers	5-0
Monaco b. Valenciennes	2-0
Rennes et Saint-Etienne	0-0
Sochaux et Bordeaux	0-0
Stade b. Toulon	2-1
Lyon b. Strasbourg	3-2

DIVISION II (24^e journée) :

Cannes et Nancy	1-1
Grenoble b. Marseille	2-0
Rouen b. Forbach	3-1
Montpellier b. Nantes	1-0
Metz b. Aix	2-0
Alès b. Troyes	2-0
Besançon b. Roubaix	4-0
Red Star b. Sète	1-0
Lille b. Boulogne	2-1
Béziers b. C.A. Paris	1-0

14 JANVIER

DIVISION II (matches en retard)

Metz b. Roubaix	1-0
Cannes et Rouen	1-1

17 JANVIER

DIVISION I (25^e journée) :

Nice b. Nîmes	2-1
Toulouse et Reims	2-2
R.C. Paris et Monaco	1-1
Lens b. Sochaux	3-1
Saint-Etienne et Stade	1-1
Valenciennes b. Toulon	2-1
Sedan b. Rennes	2-0

DIVISION II (25^e journée) :

Metz b. Nantes	2-1
Grenoble b. Lille	2-0
Roubaix et Montpellier	0-0
Red Star b. Forbach	4-0
C.A. Paris b. Marseille	2-1
Alès b. Sète	2-0
Boulogne et Cannes	1-1

23 JANVIER

DIVISION II (match en retard)

Besançon b. C.A. Paris	2-1
------------------------	-----

24 JANVIER

1/32^e DE FINALE DE LA COUPE

Lyon b. Sochaux	4-0
Lille b. Valenciennes	2-0
Red Star et Bordeaux	2-2
Sedan b. Troyes	3-1
Metz et Forbach	0-0
Boulogne b. Nantes	3-0
Marseille b. Alès	1-0
Sète b. Béziers	1-0
Nîmes b. Blanzay	2-1
Toulouse b. La Combelle	2-0
Lens b. Caen	2-0
Monaco b. Annecy	3-1
R.C. Paris b. Giraumont	10-0
Le Havre b. Saint-Brieuc	7-2
Nice b. Gueugnon	5-3
Limoges b. Stade Brestois	5-1
Rennes b. Montreuil	4-0
Montpellier b. Brive	3-2
Rouen b. Cherbourg	5-0
Strasbourg b. Aulnoye	4-3
Reims b. Blénod	4-0
Angers b. Saint-Malo	4-0
Toulon b. La Ciotat	4-0
Stade b. Vitry	5-1
St-Etienne b. Montauban	9-0
Grenoble b. Faucigny	1-0
Cannes b. Mascara	1-0
Nancy b. Cambrai	2-0
Blois b. Orléans	3-0
Saumur b. Arras	3-2
Haumont b. Bully	2-1
Gardanne b. Les Ancizes	5-2

27 JANVIER

DIVISION I

(matchs en retard)

Limoges b. Strasbourg	8-0
Angers et Lyon	1-1

DIVISION II

Nancy b. Besançon	2-0
-------------------	-----

28 JANVIER

1/32^e DE FINALE DE LA COUPE

(matchs rejoués)

Red Star b. Bordeaux	2-0
Forbach b. Metz	4-1

31 JANVIER

DIVISION I (26^e journée) :

Nîmes et Lyon	2-2
Reims b. Lens	5-1
R. C. Paris b. Bordeaux	5-1
Nice b. Sochaux	2-1
St-Etienne b. Limoges	2-0
Angers b. Toulouse	2-0
Valenciennes b. Le Havre	2-0
Stade b. Monaco	3-2
Strasbourg et Sedan	3-3
Rennes et Toulon	3-3

DIVISION II (26^e journée) :

Rouen b. Nancy	2-1
Metz et Alès	0-0
Troyes b. Grenoble	3-0
Montpellier b. Besançon	1-0
Lille et Red Star	1-1
Cannes et Nantes	1-1
Marseille b. Béziers	2-1
Sète b. Aix	2-0
C. A. Paris b. Forbach	2-1
Boulogne et Roubaix	1-1

CALENDRIER

7 FÉVRIER

DIVISION I (27^e journée) DIVISION II (27^e journée)

14 FÉVRIER

1/16^e DE FINALE DE LA COUPE DE FRANCE

21 FÉVRIER

DIVISION I (28^e journée) DIVISION II (28^e journée)

28 FÉVRIER

MATCHES INTERNATIONAUX A Bruxelles : Belgique-France Belgique-France juniors

DIVISION I (29^e journée) DIVISION II (29^e journée)

RÉPONSES AUX JEUX DE FOOTBALL-MAGAZINE

DEUX FAUX VAINQUEURS

Les deux joueurs qui ne participèrent pas à cette finale sont Muller et Wendling lesquels n'arrivèrent à Toulouse que la saison suivante, Muller (deuxième, au premier rang, en partant de la gauche) remplace Dereuddre et Wendling (premier, à gauche, au deuxième rang) remplace Boucher.

FAUX OU VRAI ?

1. Exact. — 2. Faux. Valerizek n'a jamais joué ni à Lille ni à Rouen. — 3. Faux. Simonyi fut seulement international français. — 4. Faux. C'est seulement Di Stefano qui a joué avec les « millionnaires ». — 5. Faux. Domingo était jusqu'au mois dernier l'entraîneur de Las Palmas. — 6. Exact. — 7. Faux. Ludo s'appelle Ludwikowski. — 8. Faux. L'entraîneur de Nice était Carniglia. — 9. Exact. — 10. Exact.

LES MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT. — 1. Desgranges. — 2. Ge; Marié. — 3. Fontana. — 4. Set; Nob. — 5. Kopazewski. — 6. Eton; Via. — 7. Ladrerie. — 8. Tir; Osnt. — 9. Anoul; il. — 10. Fatal; Rami.
VERTICALEMENT. — 1. De; Kettaf. — 2. Foot; Ina. — 3. Sco; Polrot. — 4. Gensana; U A. — 5. Tez; Doll. — 6. Amateurs. — 7. Nan; Wiener. — 8. Gransart. — 9. El; OK-1 M. — 10. Sembinelli.

LE JEU DES SURNOMS

Vous n'avez pu trouver complètement la solution à ce jeu des surnoms. Une erreur s'y est glissée : le dessin ne correspond pas, en effet, complètement à la légende.

Voici les réponses aux surnoms illustres : la flèche blonde, Di Stefano; le sanglier du maquis, Franceschetti; le major galopant, Puskas; la caille, Langiller; El Jaguar, Vasconcellos; tête d'or, Kocsis; le vieux lion, Marche.

RECLASSEZ CES PHOTOS

L'ordre chronologique des photos et les clubs successifs de Remetter sont les suivants : n° 2 Sochaux (mars 1957); n° 1 Bordeaux (mars 1958); n° 4 Grenoble (mai 1959); n° 3 Limoges (octobre 1959).

ARBITREZ VOUS AUSSI

1. Corner car la loi XV dit qu'un but ne peut être marqué directement sur une rentrée en touche.
2. Non, car les dimensions maxima sont 90 x 120 et les minima 45 x 90; mais dans tous les cas la longueur doit être supérieure à la largeur.
3. Oui, si le partenaire était à distance réglementaire au moment du premier tir (9 m. 15) et si le ballon a bien parcouru une distance au moins égale à sa circonférence.
4. Non. Il doit être exclu du terrain jusqu'à ce qu'il remette une autre chaussure.



CHAMPAGNE
H. GERMAIN

*égal au meilleur
et moins cher*

CHAQUE MOIS

LES REPORTAGES LES PLUS VARIÉS

LES ENQUÊTES LES PLUS PERCUTANTES

LES DOCUMENTS LES PLUS SENSATIONNELS

SONT PUBLIÉS DANS

Sport & Vie

LE MAGAZINE EN COULEURS

DE TOUS LES SPORTS

ET DES GRANDS SUJETS D'AVENTURE

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE

présente

VERMOUTH

CARPANO

PUNT & MES

COGNAC

**DENIS-
MOUNIÉ**

PORTO RÉAL

VABÉ

VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE



L'ÉTOILE D'OR

les classements de France Football